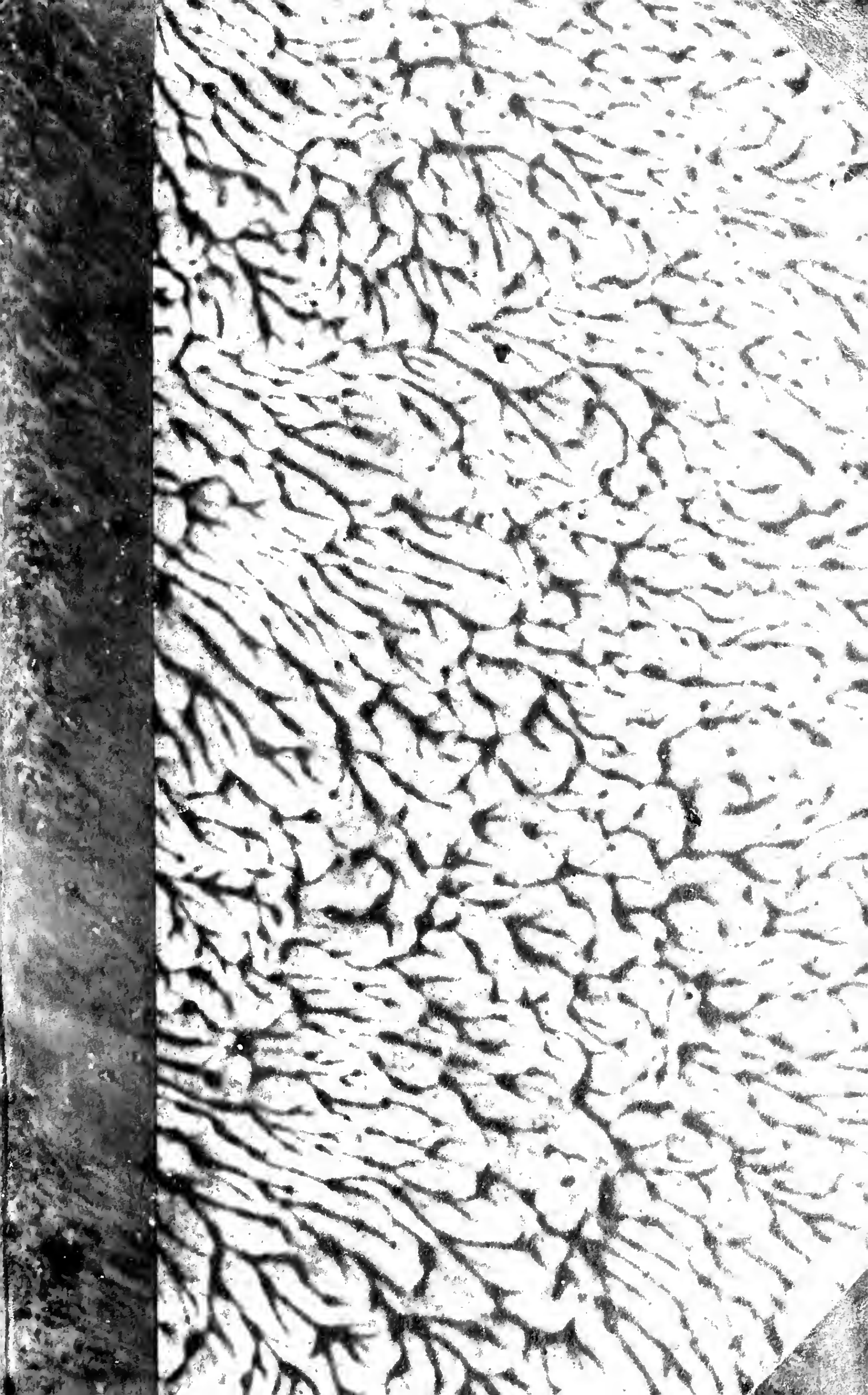




HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

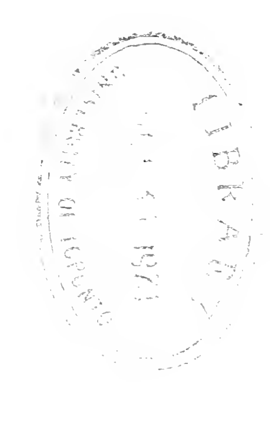
TOME SEPTIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1820.

DK
40
F33
1917



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince V*assili* *Ivanovitch*.

1505 — 1509.

Étroite réclusion et mort de Dmitri, petit-fils de Jean. — Caractère du règne de Vassili en général. — Ambassade en Tauride. — Le tzarévitch de Kazan embrasse la religion grecque et épouse la sœur du grand prince. — Expédition contre Kazan. — Affaires de Lithuanie. — Guerre contre Sigismond, successeur d'Alexandre. — Paix. — Alliance avec Mengli-Ghirei. — Leti est rendu à la liberté. — Insultes faites à l'ambassadeur russe en Tauride. — Traité de paix avec la Livonie. — Affaires de la principauté de Pskof. — Elle perd son indépendance.

Vassili hérita du rang suprême, mais sans 1505 —
aucune des cérémonies sacrées qui auraient pu 1509.
rappeler au souvenir des Russes le malheureux

Dmitri couronné avec tant de pompe, et précipité ensuite du haut du trône au fond d'une prison (1). Le nouveau souverain montra en cette circonstance peu de générosité. Guidé par la haine qu'il portait à son neveu, dont la fortune avait, naguère, causé son humiliation, il eut la dureté de condamner ce jeune prince à la plus étroite captivité; il le fit jeter dans un cachot obscur pour le cacher aux yeux des hommes, et lui dérober la clarté du jour (2). Enfin, accablé de tristesse, succombant aux ennuis d'une existence passive et isolée; privé à la fleur de son âge de tous les plaisirs de la vie, sans consolations et sans espérances, Dmitri mourut en 1509, comme une de ces victimes de la politique, pleurées par tous les bons cœurs, et qui ne trouvent de vengeurs que dans un autre monde (3). La mort rendit à ce prince infortuné tous ses droits de souverain; il parut aux yeux des Russes sur un lit de parade magnifiquement orné; on célébra avec beaucoup de splendeur la cérémonie des funérailles, dans la nouvelle église de St.-Michel, et son corps fut enterré auprès du tombeau de son père.

Le testament écrit par ce prince en présence de son confesseur et du boyard Khovansky, prouve que dans sa prison même, il avait un trésor

particulier, et beaucoup de bijoux précieux qui lui avaient été donnés en partie par Vassili, pour le dédommager de la perte du trône et de la liberté. Dmitri y fait l'énumération de tous ses biens, de ses perles, de son or et de son argent (dont il avait plus de dix pouds (*a*)); mais il ne dispose de rien. Il témoigne seulement le désir de voir quelques-uns de ses domaines donnés aux monastères, la liberté rendue à ses esclaves, ses domestiques libres avantageusement placés, les terres achetées par lui restituées à leurs premiers propriétaires, et ses créances annulées; il en fait la demande au grand prince sans trop s'humilier, mais sans oublier ses droits, sans orgueil et résigné à son sort.

Caractère du règne de Vassili en général.

Le règne de Vassili ne fut à proprement parler que la prolongation de celui de Jean III. Montrant pour l'autocratie autant de zèle que son père; doué, avec moins de sévérité, d'un caractère aussi ferme, aussi inflexible, il se fit une loi de suivre les mêmes principes dans ses relations de politique et dans l'administration intérieure de ses États. Il décidait les affaires importantes dans le conseil des boyards, disciples et serviteurs de son père; il éclairait sa propre opinion de leurs lumières, et déployait une grande

(*a*) Ou quatre cents livres pesant.

modération dans les actes de l'autorité monarchique ; mais il savait en même temps commander en maître. Il aimait les avantages de la paix, sans craindre la guerre, ne négligeant jamais les occasions d'accroître sa puissance. Moins célèbre par la fortune de ses armes que par une finesse rusée, funeste à ses ennemis (4), il sut conserver la dignité de la Russie, agrandir ses États, et parut même, après Jean III, digne de porter le sceptre autocratique.

1505. Ambassade en Tauride.

Impatient de renouveler avec Mengli-Ghireï une alliance dont il sentait tout le prix, Vassili l'instruisit de la mort de Jean, et lui offrit de conclure un nouveau traité d'après les bases consenties par le prince défunt. Mengli-Ghireï s'empressa de le lui envoyer par deux seigneurs de sa cour ; mais les boyards moscovites, ayant trouvé qu'il n'était pas de même teneur que le précédent, en proposèrent un autre auquel les ambassadeurs apposèrent leur sceau. En même temps le grand prince dépêcha en Tauride un de ses grands officiers pour recevoir du khan le serment qui devait consolider leur amitié.

Au moment où Vassili méditait une vengeance contre le perfide tzar de Kazan, Kouïdakoul, frère d'Alégam, prisonnier à Rostof, dans le

palais archiépiscopal, témoigna le désir d'embrasser la religion chrétienne. Le grand prince le fit venir à Moscou, et lui ayant trouvé des qualités aimables, de l'esprit, de bonnes mœurs et un désir bien prononcé de connaître le vrai Dieu, il ordonna qu'il fût solennellement baptisé dans la Moskva, en présence de toute la cour. Le néophyte reçut le nom de Pierre, et quelques mois après il eut l'honneur de devenir beau-frère de Vassili, dont il épousa la sœur Eudoxie. Par cette cérémonie, le grand prince, ayant en quelque sorte acquis de nouveaux droits pour disposer du sort de Kazan, fit tous ses préparatifs de guerre contre cette ville coupable. Dmitri, son frère, fut nommé commandant de la flotte et de la cavalerie avec les voïévodes Féodor Belsky, Schein, les princes Alexandre Rostofsky, Paletsky et Kourbsky; le 22 mai l'infanterie russe était déjà débarquée près de Kazan : malgré la chaleur excessive et la fatigue dont nos troupes étaient accablées, elles engagent sur-le-champ le combat, et acculent l'ennemi contre les murs de la ville; mais la cavalerie tatare les ayant attaquées par derrière, leur coupe la retraite vers la flotte, et son choc impétueux jete bientôt le désordre parmi les Russes, dont les uns restent

Le tzarévitch de Kazan embrasse la religion grecque, et épouse la sœur du grand prince.

1506.

Expédition contre Kazan.

morts sur la place; se noient dans les eaux du lac Paganoï, ou sont faits prisonniers; d'autres se font jour à travers l'ennemi, rejoignent leurs barques, et attendent la cavalerie; on la vit bientôt paraître : le grand prince fut instruit de ce premier revers, et comme il avait, le même jour, détaché le prince Koutlousky sur Kazan avec des troupes fraîches, il défendit à Dmitri d'attaquer la ville avant leur arrivée. En désobéissant à son frère, Dmitri se couvrit d'une nouvelle honte : on était au 22 juin, et l'époque de la célèbre foire de Kazan approchait; Makhmet-Amin, fier de sa victoire, s'imaginant que les Russes étaient déjà bien loin, se livrait à la joie avec sa cour dans la plaine d'Arsk, couverte de plus de mille tentes; là, les marchands étrangers avaient étalé les divers objets de leur commerce aux yeux d'un peuple immense, lorsque tout à coup on aperçoit les Russes qui, selon l'expression de la chronique, *semblaient tombés des nues :* ils fondent sur les Kazanais, les foulent aux pieds, en font une horrible boucherie, et les forcent à regagner la ville, où les infortunés s'étouffent, s'écrasent les uns les autres sous les portes et dans les rues. Les Russes auraient pu donner l'assaut et s'emparer de la ville, ou attendre pendant cinq à six jours qu'elle consentît

à se rendre ; mais fatigués de leur victoire, ils résolurent de prendre quelque repos sous les tentes dressées dans la plaine. Ils y trouvèrent des vivres, des liqueurs de toute espèce, quantité d'objets précieux, et oubliant qu'ils étaient en présence de l'ennemi, ils se livrèrent aux plaisirs de la bonne chère et au pillage. La nuit seule mit un terme à ces excès qui recommencèrent le lendemain. Les boyards et les officiers jouissaient de ce spectacle, se glorifiant d'avoir vengé sur les Kazanais, au bout d'une année, le massacre des marchands russes. On entendait au loin les chants et les cris des soldats à demi-ivres, et leur camp n'était point gardé.

Cependant Makhmet-Amin veillait sur le haut d'un bastion ; s'apercevant de la négligence de ses ennemis, il leur préparait vengeance pour vengeance, surprise pour surprise. Le 25 juin, au point du jour, il sort de la ville avec vingt mille hommes de cavalerie et trente mille d'infanterie, qui se précipitent, en poussant des hurlemens affreux, sur les Russes à moitié endormis. Le nombre de ces derniers était deux fois plus considérable que celui des Kazanais ; mais semblables à un troupeau de brebis, ils fuient précipitamment vers leurs barques, sur les pas des voïévodes, sans ordre, sans armes ; la plaine

d'Arsk fut baignée de leur sang et couverte de leurs cadavres. Les princes Kourbsky et Paletsky y perdirent la vie, et le voïévode Schein fut fait prisonnier. Ceux qui avaient échappé au fer de l'ennemi étaient encore en assez grand nombre pour réparer leur négligence et leur lâcheté; ils auraient pu livrer un nouveau combat; mais trop effrayés pour songer même à se défendre, ils s'élançaient dans leurs barques, dont ils coupaient les câbles pour s'éloigner plus vite. La cavalerie moscovite seule, commandée par Féodor Kisélef et le tzarévitch Zadénaï, fils de Nordooulat, déploya quelque valeur. En se retirant par terre à Mourom, cette troupe repoussa vigoureusement les Kazanais qui l'avaient attaquée à quarante verstes de la Soura. De tous les artilleurs étrangers qui se trouvaient dans l'armée de Dmitri, un seul ramena ses canons à Moscou. Ses camarades s'étant présentés devant le grand prince, il les accueillit gracieusement, tandis qu'avec l'accent de la colère il adressa ces paroles à celui qui s'attendait à des remercîmens : « *Vous avez conservé vos canons* » *aux dépens de vos propres jours; mais sachez* » *que les hommes de mérite me sont plus pré-* » *cieux que des bouches à feu* (5). » Vassili n'infligea aucune punition aux voïévodes par considération pour son frère, principale cause du

désastre des Russes, en sa qualité de général en chef; mais, depuis cette époque, Dmitri ne reçut plus le commandement d'aucune armée.

C'est ainsi que le règne de Vassili, ainsi que celui de son père, commença par une infructueuse expédition contre Kazan. Mais comme l'honneur et le repos de la Russie prescrivaient au grand prince de soumettre le rebelle Makhmet, il donna ordre au prince Daniel Stchénia de se tenir prêt à marcher vers les bords du Volga. Déjà ce célèbre voïévode faisait ses dispositions, lorsque le perfide tzar témoigna qu'il se repentait de sa faute; soit qu'il y fût porté par les sages exhortations de Mengli-Ghireï, soit qu'il pressentît les funestes résultats d'une lutte trop inégale, il écrivit à Vassili une lettre fort polie dans laquelle il lui demandait son pardon et la paix. Le grand prince ayant exigé, avant tout, qu'il délivrât tous les marchands et prisonniers russes, Makhmet-Amin s'empressa de le satisfaire : il s'engagea par un nouveau serment à rester ami du grand prince et se reconnut vassal de la Russie, comme il l'avait été sous le règne de Jean.

Vassili, dans ses relations avec la Lithuanie, témoignait à cet État des sentimens très-pacifiques, tandis qu'effectivement il ne négligeait

Affaires de Lithuanie.

aucun moyen de lui nuire. Alexandre ignorant encore la mort de Jean, avait envoyé à Moscou un ambassadeur pour se plaindre, comme par le passé, des Russes habitans des frontières. Le grand prince promit que les coupables seraient punis; il accueillit l'ambassadeur avec distinction, mais sans vouloir lui donner sa main à baiser, parce que la Lithuanie était alors ravagée par des maladies épidémiques. Rien ne pouvait être plus agréable au roi de Pologne que la nouvelle de l'avénement de Vassili au trône. Après avoir si long-temps éprouvé l'inébranlable fermeté de Jean, nos ennemis espéraient profiter de l'inexpérience et de la jeunesse de son fils. Dans l'espoir de conclure la paix, Alexandre fit partir pour Moscou deux de ses seigneurs, Glebof et Sapicha, qui renouvelèrent les prétentions du roi sur les villes enlevées à la Lithuanie; mais les boyards moscovites répondirent que le grand prince ne régnait que sur ses possessions légitimes, qu'il lui était impossible d'en rien céder. Glebof et Sapieha s'en retournèrent fort mécontens, et Vassili expédia immédiatement au roi de Pologne, son beau-frère, un envoyé chargé de lui annoncer son avénement au trône de Russie, et de remettre à Hélène un crucifix d'or ainsi que quelques reliques, dont son père l'avait consti-

tuée héritière dans son testament. Vassili repoussa comme injustes les plaintes portées par les Lithuaniens contre les Russes; il causa un grand déplaisir à Alexandre, en lui réitérant en termes énergiques l'invitation formelle de ne point inquiéter son épouse relativement à sa religion : en un mot, Alexandre s'aperçut que malgré son changement de monarque, la Russie n'avait changé en rien de système politique. Tout resta sur l'ancien pied et la plus froide politesse présida aux relations des deux souverains. Le roi, par égard pour Vassili, accorda un libre passage par ses États au grec Trakhaniot, allant de Moscou en Italie, et le prince russe, à son tour, lui rendait des services peu importans : il délivra, par exemple, le fils de Jonas, métropolitain de Kief, prisonnier en Russie.

Alexandre étant mort au mois d'août 1506, le grand prince expédia aussitôt à sa veuve Hélène, Naoumof, un de ses officiers, chargé de lui remettre une lettre de condoléance, et porteur d'une instruction secrète pour déclarer à sa sœur qu'elle pourrait s'illustrer à jamais par une grande entreprise politique : c'était de réunir sur une seule tête la couronne de Lithuanie, de Pologne et de Russie, en tâchant de persuader aux grands de ses États de l'élire Roi : la dif-

férence de religion n'était, disait-il, qu'un obstacle illusoire, puisqu'il s'engagerait par serment à protéger la foi catholique, à devenir le père du peuple auquel il ferait plus de bien qu'un prince de même religion. Naoumof était chargé des mêmes instructions pour Woyciech, évêque de Vilna, pour le seigneur Nicolas Radzivill, et généralement pour tous les membres du conseil d'État. Pensée aussi hardie que surprenante pour ce temps, inspirée au jeune monarque non seulement par l'ambition, mais encore par la pénétration la plus extraordinaire ! Sans aucune leçon préalable de l'expérience, sans aucun exemple devant les yeux, Vassili comprit, par la seule force de son génie, cette importante vérité, qu'une reconciliation sincère entre la Russie et la Lithuanie aurait lieu seulement lorsque ces deux puissances n'en formeraient plus qu'une seule; et si ses désirs se fussent réalisés, l'histoire du nord de l'Europe aurait pris un tout autre caractère. Vassili voulait épargner aux deux nations les calamités qu'elles eurent à souffrir pendant les trois siècles suivans, par suite de leurs débats sur les *anciennes* et les *nouvelles* limites de leurs États respectifs. Cette lutte sanglante devait nécessairement se terminer par la perte de l'une d'elles; tandis qu'obéissant à un seul chef, en s'unissant

par les liens de la fraternité, elles auraient pu étendre leur paisible domination sur toute l'Europe septentrionale.

Il n'en fut pas ainsi : Hélène répondit à Vassili que Sigismond, frère de son époux, avait déjà été déclaré son successeur au trône, à Vilna et à Cracovie. Ceci lui fut confirmé par le nouveau roi lui-même qui lui proposa une paix solide et inviolable, à condition qu'il rendrait la liberté aux prisonniers lithuaniens et lui restituerait toutes les places dont les Russes s'étaient emparés depuis la dernière trêve de six ans. Malgré la modération de ces propositions, Vassili, irrité sans doute d'avoir échoué dans son projet de régner sur la Lithuanie, résolut de retenir en son pouvoir toutes les villes dont son père l'avait constitué héritier ; et sous le prétexte qu'en dépit du traité de 1503, les Lithuaniens ne cessaient d'inquiéter, par leurs incursions, les domaines des princes de Starodoub et de Rylsk ; qu'ils incendiaient les villages de Briansk, et nous avaient eux-mêmes 1507.
enlevé plusieurs de nos possessions, il envoya le prince Kholmsky et le boyard Yakof pour porter la guerre dans la province de Smolensk : ces voïévodes s'avancèrent jusqu'à Mstislavle sans rencontrer l'ennemi. Cependant, comme les ambassadeurs lithuaniens étaient encore à Moscou,

Sigismond reprocha à Vassili d'avoir commencé les hostilités pendant qu'on négociait les conditions de la paix.

1509. Ce fut à la même époque que le célèbre Constantin Ostrojsky trahit le serment qu'il avait prêté à Vassili, serment garanti par le métropolitain, pour s'enfuir de Moscou en Lithuanie. Son amour pour sa patrie, sa haine contre les Russes, le portèrent à se déshonorer par une action aussi honteuse; à tromper le grand prince et le métropolitain, à violer les principes sacrés de l'honneur et de la conscience : mais aucun motif ne saurait excuser la perfidie. Sigismond accueillit favorablement le traître Constantin, et Vassili se vengea bientôt du roi de Pologne en se déclarant le protecteur d'un traître lithuanien, plus dangereux encore.

Aucun des seigneurs de Lithuanie n'égalait Michel Glinsky en crédit, en puissance, en richesses. Aucun d'eux n'était aussi libéral envers ses amis, aussi terrible envers ses ennemis. Membre d'une famille issue d'un prince tatar réfugié à la cour de Vitovte (6), Michel élevé parmi les Allemands, dont il avait adopté les mœurs, servit long-temps, en Allemagne, Albrecht de Saxe, et en Italie, l'empereur Maximilien. Non moins célèbre par sa valeur que par ses talens, il

était revenu dans sa patrie, où il se concilia à tel point les bonnes grâces d'Alexandre que ce prince le traitait en ami intime, et lui dévoilait tous les secrets de son cœur. Glinsky se montra digne de tant de confiance : au moment où la formidable armée de Mengli-Ghireï opéra cette impétueuse incursion qui fit trembler la Lithuanie ; au moment où Alexandre, étendu sur son lit de mort, presque à la vue de l'ennemi, implorait le zèle des seigneurs et du peuple pour voler à la défense de la patrie en danger, Glinsky monta à cheval, rallia ses timides soldats, et par la plus brillante victoire, il consola son roi aux derniers momens de sa vie (7). Jusqu'alors les jaloux ennemis de sa gloire, dont le plus acharné était Zabrézinsky, avaient gardé le silence ; la mort d'Alexandre leur parut une occasion favorable pour le rompre, et pour avancer qu'aspirant lui-même au trône, Michel refusait de prêter serment de fidélité à Sigismond. Michel supplia le nouveau roi d'être juge entre lui et Zabrézinsky ; mais Sigismond qui penchait pour les ennemis de Glinsky, différant de jour en jour de prononcer sur cette affaire, celui-ci perdit enfin patience et lui dit : « *Prince, nous nous en repen-* » *tirons l'un et l'autre ; mais il sera trop* » *tard !* » Aussitôt il part pour sa ville de Tou-

rof avec ses frères Jean et Vassili ; il rassemble ses parens, tous ses amis, et fixe un terme à Sigismond pour la satisfaction qu'il est en droit d'exiger. La nouvelle de ces brouilleries parvint à Moscou ; Vassili n'ignorait rien de ce qui se passait en Lithuanie ; il pénétra l'intention secrète de Michel, et lui dépêcha son secrétaire, pour proposer aux trois Glinsky la protection de la Russie, où ils trouveraient un asile sûr et la faveur du prince. Afin de conserver les dehors de la bienséance, ils attendirent quelque temps encore la décision du roi ; mais enfin ne pouvant l'obtenir, ils se déclarèrent ouvertement sujets du souverain de Moscou. Ils avaient mis pour condition que Vassili, par la force de ses armes, leur assurerait la possession tant des villes lithuaniennes qui leur appartenaient déjà, que de celles qui se rendraient à eux. Ce traité fut confirmé par un serment mutuel. Emporté par l'ardeur de la vengeance, Michel alla surprendre Zabrézinsky, son ennemi, dans une maison de plaisance qu'il occupait près de Grodno ; il lui trancha la tête (8), fit mourir plusieurs autres seigneurs, et organisa un corps de troupes composé de nobles, de domestiques et de mercenaires qu'il prit à sa solde : il s'empara ensuite de Mozyr et conclut une alliance avec l'hospodar de Mol-

davie, avec Mingli-Ghireï qui lui promit de prendre Kief et de lui livrer cette ville. On assure que les Glinsky avaient effectivement conçu le dessein de rétablir l'ancienne grande principauté de Kief, dont ils devaient se déclarer souverains indépendans, et que plusieurs boyards du pays leur avaient déjà prêté serment de fidélité : on ajoute que l'intention de Michel était d'épouser Anastasie, veuve de Siméon Olelkovitch, afin d'acquérir par là un droit légitime sur cette principauté; mais que la vertueuse Anastasie eut horreur de sa perfidie et ferma l'oreille à toutes ses propositions (9).

Glinsky attendait l'armée moscovite : les princes et voïévodes Chemiakin, Odoïfsky, Troubetsky et Vorotynsky se joignirent à lui sur la Bérézina; ils firent aussitôt le siége de Minsk, et portèrent la dévastation jusqu'aux portes de Vilna. Un autre corps fit incursion dans la province de Smolensk. Animé du désir et de l'espoir d'anéantir la Lithuanie, Vassili envoya sur Orscha les troupes de Moscou sous les ordres du boyard Yakof, et celles de Novgorod, commandées par le célèbre prince Daniel Stchénia. Glinsky et Chemiakin marchèrent de Minsk sur Droutsk, dont les princes furent contraints de prêter serment de fidélité à la Russie, et ils se réunirent à Daniel

Guerre contre Sigismond, successeur d'Alexandre.

aux environs d'Orscha. On foudroya les murs de cette dernière ville à coups de canons, et tout fut disposé pour donner l'assaut.

Jamais la Lithuanie ne s'était trouvée dans une situation plus critique. La Russie l'attaquait avec vigueur; Mengli-Ghireï et les Valaques la menaçaient d'une invasion; au dedans, une dangereuse rebellion l'agitait: elle avait un gouvernement nouveau dont tous les secrets, toutes les ressources, étaient connus de Glinsky; les Allmands, engagés au service du roi, demandaient impérieusement une solde, et les prodigalités d'Alexandre avaient épuisé le trésor; mais Sigismond avait pour lui un caractère ferme, de la prudence, et surtout la fortune, qui, dans les affaires d'ici-bas, se joue des probabilités et des calculs humains. Il lève des troupes avec une inconcevable célérité. Il les organise, s'approche d'Orscha dans l'espoir de sauver cette importante forteresse, et force les voïévodes russes, saisis d'étonnement, à en lever le siége, et à se retirer sur la rive orientale du Dniéper. Pendant six jours entiers, les deux armées, séparées par le fleuve, restèrent en présence, s'attendant réciproquement à une attaque; enfin les voïévodes moscovitesse portèrentsur Kritchef et Mstislavle, où ils ruinèrent quelques villages; mais bientôt

ils furent obligés de revenir à la hâte pour défendre leurs propres frontières : car le roi étant entré dans Smolensk, avait détaché ses troupes sur Dorogobouge, Béloï et Toropetz. Aussitôt Vassili confie la défense de l'Ukraine aux princes de Starodoub et à Chemiakin; il ordonne au boyard Yakof de rester à Viazma, et à Daniel de chasser les Lithuaniens de Toropetz. Les habitans de cette ville, qui n'avaient pas osé refuser un serment de fidélité à Sigismond, reçurent le voïévode russe avec joie; celui-ci fit savoir au grand prince que les ennemis avaient pris la fuite sans l'attendre.

Bien que Vassili n'eût, à ce qu'il paraît, aucun motif de se louer de ses généraux, et que les résultats de la trahison de Glinsky ne fussent pas aussi importans qu'il l'avait pensé d'abord, cependant il témoigna sa satisfaction aux premiers, et combla de ses faveurs le prince Michel : il le fit venir à Moscou, le traita magnifiquement dans le palais du tzar, lui fit présent de riches habits, d'une cuirasse, de plusieurs chevaux d'Asie, et lui assigna pour fief auprès de Moscou, les deux villes d'Yaroslavetz et de Medyn. Les frères de Michel restèrent à Mozyr, et ses gens ainsi que ses trésors demeurèrent à Potchépa, avec ses plus illustres partisans. Michel ayant témoigné

à Vassili le désir d'avoir des troupes pour défendre Tourof et Mozyr, le grand prince lui donna un corps de Russes et de Tatars commandés par le prince Nezvitsky.

Cependant les Lithuaniens incendiaient Béloï et s'emparaient de Dorogobouge, réduite en cendres par les Russes eux-mêmes. Constantin Ostrojsky, qui commandait une partie de l'armée de Sigismond, avait promis à ses soldats de leur montrer le chemin de Moscou; mais le grand prince ne perdit pas un moment. Il organise lui-même ses troupes, ordonne au prince Kholmsky et au boyard Yakof de se porter, le premier, du côté de Mojaïsk; le second, par Viazma sur Dorogobouge, où commandait le voïévode polonais Stanislas Kichka. Cet orgueilleux, qui avait obtenu quelques succès dans de petites escarmouches avec les Russes, s'imaginait déjà que c'en était fait de notre armée, et que de misérables débris, dispersés dans les forêts, n'oseraient plus se montrer; mais à peine eut-il aperçu les bataillons du prince Khomlsky, qu'il se réfugia dans Smolensk. C'est ainsi que sans victoires ni défaites, les deux armées se chassaient de leurs frontières respectives. Cependant le roi de Pologne eut plus de gloire, parce qu'au milieu des dangers d'un nouveau gouvernement,

et en dépit de la trahison, il avait repoussé un ennemi puissant, l'effroi de ses deux prédécesseurs.

Le sage Sigismond ne se laissa point aveugler par une imprudente fierté : redoutant Mengli-Ghirei, ambitieux de rendre le calme à ses Etats, il fit à Vassili de nouvelles propositions de paix qui furent acceptées. Glinsky exagérait le nombre de ses amis et de ses partisans en Lithuanie ; mais heureusement pour les gouvernemens, les traîtres triomphent rarement. Tel est le caractère d'une force illégale qu'elle renverse du premier choc la constitution d'un empire, ou bien qu'elle s'affaiblit à chaque instant, par suite de la crainte qui en est inséparable, ou des remords qui déchirent naturellement la conscience, sinon des principaux acteurs, du moins des agens secondaires. Aussi les Glinsky tentèrent vainement de soulever les provinces de Kief et de Volhynie : le peuple attendait avec indifférence l'issue des événemens ; les boyards, quoique dévoués en grande partie à Michel, craignaient de se compromettre en levant l'étendard de la révolte ; de sorte qu'un très-petit nombre seulement se réunirent à lui, et qu'il ne put engager à son service que deux ou trois mille cavaliers : les gouverneurs de toutes les villes restèrent fidèles à leur souve-

rain. Mengli-Ghireï avait bien contribué au succès des armes de Jean dans la guerre de Lithuanie ; mais Vassili ne voyait encore dans ce prince aucun empressement à servir avec zèle les intérêts des Russes : malgré le traité d'alliance confirmé à Moscou par le serment et le sceau des ambassadeurs du khan, les brigands de Crimée inquiétaient l'Ukraine au point que le grand prince fut obligé d'y envoyer une armée pour la défendre. L'espoir d'engager les Nogaïs à faire une irruption en Lithuanie ne s'était point réalisé : le prince Témir, serviteur de Vassili, s'était rendu chez le mourza Assan, fils d'Yamgourtchée, et chez Moussa, pour leur proposer de nous prêter main-forte, afin de venger ainsi sur le roi la perfidie exercée envers l'infortuné Schig-Akhmet, son parent et son ami. Il devait les conduire sur les bords du Don et du Dniéper, mais il n'avait pu réussir dans sa mission. Ces circonstances, jointes aux instances d'Hélène, reine douairière, l'inébranlable fermeté de Sigismond, les chances incertaines de la guerre faisaient pencher Vassili pour la conclusion d'une paix sincère. Le roi fit partir de Smolensk pour Moscou, Stanislas, voïévode de Polotsk, le maréchal Sapicha, et Woyciech, gouverneur de Pérémysle, qui, selon l'ordinaire, exigèrent

d'abord beaucoup, et réduisirent leurs prétentions à peu de chose : ils avaient demandé Tchernigof, Lubetch, Dorogobouge, Toropetz, mais ils se contentèrent de six cantons de la province de Smolensk, enlevés à la Lithuanie sous le règne même de Vassili. On signa en conséquence une paix *éternelle*. Sigismond et Vassili se traitant de frères et de parens, s'engagèrent à vivre en bonne intelligence et à se secourir mutuellement contre tout autre ennemi que Mengli-Ghireï, et à l'exception des cas où *il serait impossible* de remplir cette condition (alors tout-à-fait illusoire). Le roi reconnaissait comme possession de la Russie toutes les conquêtes de Jean sur la Lithuanie, ainsi que les villes et domaines héréditaires du fils de Chemyaka, des princes de Starodoub et autres, déclarés vassaux des monarques moscovites. Vassili, de son côté, promit *de ne point revendiquer* Kief, non plus que Smolensk et autres possessions lithuaniennes. D'après le même traité, les États de Jean Ivanovitch, *grand* prince de Rézan, furent reconnus comme faisant partie de la Russie : les débats à survenir entre les sujets russes et lithuaniens, devaient être jugés par des arbitres communs et jurés, dont les arrêts seraient irrévocables. Il était stipulé que les ambassadeurs et marchands des deux puissances

Paix.

n'éprouveraient aucune difficulté pour leur passage d'un pays à l'autre, et que ces derniers jouiraient de la liberté d'aller et d'exercer leur commerce où bon leur semblerait; enfin que les prisonniers seraient sans délai délivrés de part et d'autre. Il ne fut point fait mention des Glinsky, mais leur sort était déjà décidé. Vassili reconnut comme appartenant au roi, Mozyr et Touroff, anciennes propriétés de Michel, et s'engagea à ne plus recevoir désormais à son service aucun prince lithuanien avec ses terres et ses domaines. Il exigea seulement que le roi lui donnât sa parole de permettre aux Glinsky de passer librement de Lithuanie en Russie.

Les ambassadeurs de Sigismond obtinrent dix audiences du grand prince, et deux fois ils eurent l'honneur d'être admis à sa table. Le traité fut ratifié, et le roi, pour en garantir l'exécution, baisa le saint crucifix en présence de nos ambassadeurs à Vilna. Cette paix combla les vœux des Russes et des Lithuaniens; les Glinsky seuls en témoignèrent leur mécontentement. Sigismond annonça au grand prince que Michel, au lieu de se rendre à Moscou, songeait à s'enfuir dans les déserts avec ses gens armés, et qu'il se proposait de se venger également des deux puissances; mais que l'armée polonaise était déjà en marche

pour réduire ce rebelle. Le grand prince ayant prié le roi de ne point inquiéter les membres de cette famille, et de leur accorder la permission de passer en Russie, les Glinsky sortirent de leur patrie en versant des larmes et accompagnés de tous leurs parens, plus redoutés encore que plaints par leurs compatriotes, et fort peu aimés des Russes. Le grand prince leur témoigna cependant de la bienveillance et des égards, dans l'idée que ces traîtres pourraient encore lui être de quelque utilité.

Vassili, qui n'avait que peu d'espoir et même peu d'envie de rester long-temps en paix avec la Lithuanie, attendait impatiemment des nouvelles de la Tauride, pour savoir s'il pouvait compter sur l'importante alliance de Mengli-Ghireï. Ce khan n'avait peut-être pris aucune part aux incursions des brigands de Crimée dans les Etats moscovites; mais son zèle pour les Russes s'était évidemment refroidi : après avoir retenu Zabolotsky pendant près d'une année entière auprès de lui, il dépêcha un courrier à Moscou pour exiger du grand prince qu'il fût permis à son beau-fils Abdyl-Létif, ex-tzar de Kazan, de venir le joindre en Tauride. Ce vœu de Mengli-Ghireï ne fut point satisfait; mais Vassili rendit à Létif la liberté avec ses bonnes grâces :

il le reçut à sa cour et promit de lui donner Kochira comme fief. Il est probable que la nouvelle des négociations de paix entre Sigismond et Vassili, décida enfin Mengli-Ghireï à renouer sés relations d'amitié avec la Russie, car Zabolotsky revint bientôt à Moscou avec trois seigneurs de Crimée qui apportèrent un traité d'alliance muni d'un sceau d'or. Le khan jura en son nom et au nom de ses fils de vivre fraternellement avec le grand prince, de réunir ses troupes à celles des Russes contre les Lithuaniens et les Tatars, de réprimer, de punir même de mort, ceux d'entre ses sujets qui exerceraient des brigandages, de protéger les marchands et les voyageurs russes; en un mot, de remplir religieusement tous les devoirs de l'étroite, de la mutuelle amitié qui avait uni les deux nations sous le règne de Jean.

Le grand prince fit la plus brillante réception aux ambassadeurs; il les invita à dîner dans son palais, et *leur imposa les mains* en signe de bienveillance. Les députés lui présentèrent de la part de leur souverain seize lettres différentes, remplies des expressions les plus flatteuses. Mengli-Ghireï conjurait Vassili d'expédier une armée navale et des canons pour soumettre Astrakhan, promettant, de son côté, d'agir vigoureusement

contre Sigismond et en faveur de Michel Glinsky, qu'il appelait son fils bien aimé; il demandait des oiseaux de fauconnerie, des zibelines, des dents de poisson, des cuirasses et un vase d'argent qui pût contenir *deux seaux*; il revendiquait en outre certain tribut, qui lui était payé par les princes d'Odoëf: mais ce qui lui tenait le plus à cœur, était que le grand prince permît à Abdyl-Létif de se rendre en Tauride pour voir sa mère. Cette dernière demande parut si importante à Vassili qu'il convoqua ses boyards, afin de recueillir leurs avis, et tous l'engagèrent à ne point laisser partir Létif: Vassili fit venir ce prince dans le conseil et lui dit: « *Tzar Abdyl-*
» *Létif, vous connaissez la faute grave pour*
» *laquelle mon père vous a privé de la liberté;*
» *cependant, par considération pour votre frère*
» *Mengli-Ghireï, j'oublie vos torts; je vous ac-*
» *corde la liberté et de plus un fief considérable:*
» *écoutez à quelles conditions.* » Létif devait jurer de servir fidèlement la Russie, de n'en point sortir sans une permission expresse, de n'entretenir aucune intelligence avec les Lithuaniens ni autres ennemis des Russes, et les ambassadeurs étaient tenus de confirmer cette promesse par un serment solennel. Létif s'avoua coupable, remercia le monarque, se reconnut indigne de pa-

raître à ses yeux, jura de ne point opprimer les chrétiens, de respecter les choses saintes et d'avertir le grand prince de tous les complots qu'on pourrait tramer contre lui ou la tranquillité de ses États. Au lieu de Kochira qu'on lui avait d'abord promis, il reçut Yourief, et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que sur la demande des ambassadeurs de Crimée, et d'après le conseil des boyards, Vassili jura lui-même de rester ami de Létif, ainsi que de Mengli-Ghireï. Le grand prince fit partir en même temps pour la Tauride, Morozof, gouverneur de Pérévitsk, afin de témoigner au khan sa reconnaissance pour les marques d'attachement qu'il nous donnait, pour l'assurer que cet attachement était réciproque et lui faire part du traité conclu avec la Lithuanie. Morozof était en outre chargé de dire secrètement au khan que le silence qu'il avait gardé si long-temps à notre égard, commençant à alarmer le grand prince, et le bruit s'étant même répandu que les fils du khan s'étaient réunis à Sigismond, Vassili avait cru devoir accélérer la conclusion de la paix ; mais que néanmoins il restait toujours ami de Mengli-Ghireï, et qu'il ne craignait point une nouvelle guerre légitime contre leur commun, leur naturel ennemi. L'ambassadeur devait ajouter que n'ayant point de

barques disponibles, son maître ne pouvait envoyer ni troupes, ni canons à Astrakhan ; qu'épuisée par la guerre, la Russie, tranquille à la vérité du côté des Lithuaniens, mais menacée par les Allemands de Livonie, avait besoin de calme ; que d'ailleurs Jean lui-même n'avait jamais expédié d'armée pour cette contrée, etc. Comme il était possible que Mengli-Ghireï, affaibli par l'âge et les infirmités, ne vécût pas longtemps, Morozof reçut ordre d'avoir une entrevue secrète avec Mahmed-Ghireï, l'aîné des tzarévitchs de Crimée, de l'engager par un serment à rester fidèle allié de la Russie, et d'en faire un semblable au nom du monarque russe. 1509.

L'ambassadeur de Russie éprouve des désagrémens en Tauride.

Morozof essuya des désagrémens en Tauride, par suite de la licence et de la cupidité des seigneurs de la cour du khan. Le grand prince lui avait expressément recommandé de conserver la dignité de son caractère, et de ne souffrir, sous le rapport du cérémonial, aucune humiliation de la part des mourzas de Crimée, qui, rappelant toujours des temps trop désastreux pour les Russes, aimaient à s'en enorgueillir devant eux. « *Je descendis de cheval auprès du palais*, écrivit » Morozof à Vassili ; *à la porte je trouvai les* » *princes du khan ; ils saluèrent tous votre ambassadeur, à l'exception du mourza Kou-*

» *doïar, qui osa même me traiter de valet.*
» *L'interprète ayant refusé de me traduire ces*
» *grossières paroles, le mourza furieux voulut*
» *le poignarder, et arracha avec violence une*
» *pelisse des mains de mon secrétaire qui portait*
» *les présens. Au moment d'entrer, des senti-*
» *nelles me barrent le chemin, en jetant leurs*
» *bâtons par terre, et m'ordonnent de payer le*
» *droit d'entrée. Je foule aux pieds leurs bâ-*
» *tons et je pénètre dans l'appartement du Tzar,*
» *qui me reçut très-bien lui et les tzarévitchs.*
» *Ils me présentèrent à boire le reste d'une coupe*
» *qu'ils avaient eux-mêmes commencé à vider :*
» *je la présentai à mon tour à tous les princes,*
» *excepté à Koudoïar, et je dis au khan :*
» *GRAND ROI, HOMME LIBRE! SOYEZ JUGE*
» *ENTRE MOI ET CET INSOLENT MOURZA. JE*
» *SUIS VOTRE SERVITEUR ET CELUI DE MON*
» *SOUVERAIN, MAIS NON CELUI DE KOU-*
» *DOÏAR. QU'IL RÉPONDE MAINTENANT DE-*
» *VANT VOUS : DE QUEL DROIT OSE-T-IL OU-*
» *TRAGER UN AMBASSADEUR ET NOUS ENLE-*
» *VER DE FORCE LES PRÉSENS QUE NOUS*
» *SOMMES CHARGÉS DE VOUS REMETTRE?* »
» *Après ce discours, qu'il écouta attentive-*
» *ment, Mengli-Ghireï tâcha d'excuser son*
» *mourza; mais dès que je fus sorti, il lui fit*

» *de sévères reproches et le chassa de sa pré-*
» *sence.* » Morozof ne consentit point à remettre au khan les instructions de son souverain, non plus que l'état des présens qui lui étaient adressés; il répondit fièrement aux seigneurs de Crimée: « *Les paroles de mon maître ne sont*
» *écrites que dans mon cœur; les dons qu'il vous*
» *destinait vous ont été remis; vous n'avez plus*
» *rien à exiger.* » Un des fils du khan s'étant plaint de la mesquinerie des présens, avait même menacé Morozof de le faire mettre dans les fers. « *Je redoute peu vos chaînes*, lui dit
» l'ambassadeur; *je ne crains que Dieu, mon*
» *prince et votre tzar, homme libre.... Si vous*
» *m'offensez, jamais mon maître ne vous en-*
» *verra de personnes de distinction* (10). » Cependant malgré la faiblesse du vieux Mengli-Ghireï, qui n'était plus écouté ni de ses fils ni des seigneurs, l'alliance avec la Tauride dura quelque temps encore.

La Russie fit, à la même époque, un traité de paix avec la Livonie; en 1506, Hartinger était venu pour la seconde fois à Moscou avec une lettre, dans laquelle l'empereur Maximilien priait de nouveau le grand prince de délivrer les prisonniers livoniens. Vassili ayant répondu que leur liberté dépendait entièrement de la

Traité de paix avec la Livonie.

conclusion de la paix, le maître de l'Ordre, l'archevêque de Riga, l'évêque de Dorpat, ainsi que tous les chevaliers, lui envoyèrent une ambassade; mais, à l'exemple de son père, le grand prince ne voulut pas traiter directement avec eux : ils se rendirent donc à Novgorod, où les lieutenans Daniel Stchénia, Grégoire Davidof et le prince Jean Obolensky signèrent avec eux, le 25 mars 1509, un traité pour quatorze ans. Les prisonniers recouvrèrent leur liberté, et l'on renouvela les anciennes conditions relatives aux avantages réciproques du commerce, et à la sécurité des voyageurs dans les deux pays. Le point le plus important fut que les Allemands renoncèrent à leur alliance avec le roi de Pologne. Le grand-maître s'engagea de plus à protéger nos églises de Livonie. L'empereur écrivit en même temps en faveur des villes anséatiques, disant qu'après avoir si longtemps exercé à Novgorod un commerce également avantageux pour les Russes et les Allemands, elles étaient prêtes à rétablir leurs comptoirs dans cette ville, si l'on restituait aux négocians de Lubeck les marchandises que Jean leur avait injustement enlevées, à l'instigation de quelques malveillans. « *Je consens,* » répondit Vassili à Maximilien, *à ce que Lu-*

» *beck et les soixante-douze villes, ses alliées,*
» *envoient leur requête à mes lieutenans de*
» *Novgorod et Pskof; je veux bien, par ami-*
» *tié pour vous, que les Russes commercent*
» *avec les Allemands, comme par le passé;*
» *mais leurs propriétés ayant été confisquées*
» *par suite d'une faute qu'ils ont commise,*
» *je ne saurais les rendre, ainsi que mon père*
» *vous en a écrit en temps et lieu* (11). »

Affaires de Pskof

Vassili avait rendu le calme à ses États; il résolut de fixer le sort de l'ancienne et célèbre ville de Pskof. Cette république, à qui une bonté toute particulière de Jean III avait permis de survivre à celle de Novgorod, de conserver encore son gouvernement populaire, de s'enorgueillir d'une ombre de liberté, pouvait-elle se flatter d'échapper au système général de l'autocratie? L'exemple de Novgorod avait fait trembler les Pskoviens; mais bercés par cet espoir si naturel aux hommes, ils se disaient : « *Pourquoi Vassili ne nous épargne-*
» *rait-il pas comme Jean? Nous nous sommes*
» *soustraits à l'ambition du père, par notre*
» *respect pour son autorité suprême. Ne soyons*
» *pas moins respectueux envers son fils. L'or-*
» *gueil est une folie dans le faible. Cédons*
» *pour conserver notre premier bien, c'est-à-*

» *dire notre liberté civile, ou du moins tâchons* » *d'en jouir le plus long-temps possible.* » Ce raisonnement avait toujours constitué la base de leur politique : ainsi, lorsque les lieutenans du grand-prince agissaient manifestement contre les lois, les Pskoviens s'en plaignaient au souverain ; ils le priaient humblement de faire cesser les injustices. Malgré leur haine contre le prince Yaroslaf, ils l'avaient de nouveau reçu pour lieutenant, car telle était la volonté de Jean, qui n'attendait peut-être qu'une occasion favorable pour anéantir entièrement la liberté pskovienne, incompatible avec la constitution de la Russie. Les guerres, les dangers dont il était menacé au dehors, peut-être même la vieillesse, l'avaient empêché de réaliser ce projet : l'exécution en était naturellement réservée au jeune Vassili, qui n'eut pas de peine à chercher et à trouver un prétexte valable à cette entreprise. Quoique les Pskoviens fussent en général plus modérés que les turbulens Novgorodiens, cependant ils étaient, comme dans toutes les républiques, exposés à ces troubles intérieurs, effet ordinaire des passions humaines. Du vivant même de Jean, il y avait eu à Pskof une émeute populaire, qui coûta la vie à un possadnik, et par suite de laquelle les autres magistrats s'enfuirent à Moscou.

Les laboureurs ayant alors refusé de payer les impôts aux citoyens, le conseil national, de son propre chef, leur infligea une sévère punition, en vertu d'une ancienne loi, qui les constituait pour toujours tributaires et ouvriers des citoyens. Jean fut mécontent de cet acte arbitraire du conseil, et les Pskoviens ne parvinrent à l'apaiser qu'à force de prières et de présens. Leur lieutenant, sous Vassili, était le prince Jean Obolensky, déteste du peuple. Cet officier, qui fomentait la discorde entre les *anciens* et les *jeunes* citoyens, se plaignit au grand prince de leur insubordination, surtout de celle de leurs premiers magistrats, qui, disait-il, empiétaient sur ses droits et s'ingéraient de ses jugemens. Il n'en fallut pas davantage pour fixer les résolutions de Vassili.

Pendant l'automne de l'année 1509, il se rendit à Novgorod avec son frère André, son beau-frère le tzarévitch Pierre, le tzar Létif, Métrophane, évêque de Kolomna, et les plus illustres boyards, voïévodes et officiers. Le véritable but de ce voyage n'était sans doute connu que de ses conseillers intimes. Partout, le jeune monarque, dans sa marche lente et pompeuse, fut accueilli par le peuple avec de vives démonstrations de joie. La présence de la cour,

celle d'une garde d'élite, ranima la triste Novgorod ; les Pskoviens y envoyèrent, en députation au grand prince, une nombreuse ambassade, composée de soixante-dix magistrats et boyards, chargés de félicitations de la part de la république, et d'un don de cent cinquante roubles. « Pskof, votre patrimoine, lui dit le premier » possadnik Youri, s'empresse de vous présenter ses hommages et de vous remercier, tzar » de toute la Russie, *de lui avoir conservé son* » *ancienne constitution*, et de lui accorder, à » l'exemple de votre père, votre protection » contre les ennemis étrangers. Aussi vous nous » verrez toujours prêts à vous servir avec au- » tant de fidélité que nous avons servi Jean et » vos ancêtres. Mais, prince, soyez juste : » votre lieutenant opprime *les bons, les dé-* » *voués Pskoviens*. Prenez notre défense. » Vassili accepta leurs présens, écouta leurs plaintes et promit de leur rendre justice. Les ambassadeurs retournèrent à Pskof et rapportèrent au conseil les paroles du souverain ; *mais*, ajoute l'annaliste, *Dieu seul peut lire au fond des cœurs.* Vassili ordonna à son grand-officier, Pierre Schouisky, et au secrétaire Dolmatof, de se rendre à Pskof, pour découvrir la vérité sur les lieux mêmes. Ils revinrent avec la réponse que

les citoyens et le lieutenant s'accusaient réciproquement, et que leur réconciliation étant impossible, l'autorité seule du prince pouvait décider le différent. De nouveaux ambassadeurs pskoviens étant venus demander la destitution d'Obolensky, Vassili leur fit dire que comme il serait contre les lois de le remplacer avant de l'avoir préalablement reconnu coupable, il lui ordonnait de venir en personne à Novgorod, avec tous les Pskoviens offensés par lui, et qu'il écouterait leurs plaintes.

L'annaliste de Pskof reproche à cette occasion aux chefs de la république d'avoir eu l'imprudence de faire publier dans tous les cantons et districts que tous ceux qui avaient quelque sujet de mécontentement contre le lieutenant, eussent à comparaître avec lui devant le tribunal du grand prince. Il s'en trouva beaucoup : un grand nombre de boyards et des principaux magistrats profitèrent de cette occasion pour aller se plaindre les uns des autres à Vassili. Cette circonstance présageait aux Pskoviens le destin de Novgorod, dont les citoyens, forcés par les dissensions et les troubles intérieurs, de recourir à la justice du grand prince, avaient eux-mêmes servi d'instrument à Jean pour anéantir leur liberté. Vassili exigea nom-

mément que les possadniks parussent devant lui pour être confrontés avec le prince Obolensky, et en même temps il fit écrire au conseil que s'ils refusaient d'obéir à sa sommation, *leur pays serait déclaré en état d'insurrection*. Les Pskoviens furent saisis de terreur, et, pour la première fois, il leur vint dans l'idée qu'ils étaient menacés d'un coup funeste. Personne n'osa désobéir, et les neuf possadniks, ainsi que les prévôts des marchands de tous les quartiers de la ville, se rendirent à Novgorod, où le grand prince leur ordonna d'attendre jusqu'au 6 janvier, jour fixé pour l'ouverture du lit de justice.

1510. Le jour de l'Épiphanie, le grand prince, entouré de ses boyards et voïévodes, entendit la messe dans l'église de Sainte-Sophie, et se rendit ensuite processionnellement sur le Volkhof, dont Métrophane, évêque de Kolomna, bénit les eaux, car le siége de Novgorod était alors vacant. Après la cérémonie, les seigneurs moscovites ordonnèrent aux Pskoviens de se transporter dans le palais archiépiscopal, où ils devaient comparaître devant le grand prince. Les magistrats, boyards et marchands furent introduits dans la salle d'audience, et les citoyens des classes inférieures se tinrent dans la cour.

Ils se préparaient à plaider leur cause contre le lieutenant, mais déjà leur sentence était secrètement prononcée par Vassili. Les boyards, conseillers du grand prince, s'approchèrent d'eux et leur dirent : « Au nom de Dieu et de » notre souverain, Vassili Ivanovitch, *nous* » *vous déclarons prisonniers.* » Les Pskoviens les plus notables furent renfermés dans le palais de l'archevêque, et ceux de moindre distinction, après avoir été dénombrés, furent gardés dans différentes maisons particulières, par des enfans-boyards novgorodiens.

Un marchand de Pskof, qui se rendait alors à Novgorod, ayant appris cet événement en chemin, jette aussitôt ses marchandises et retourne à la hâte annoncer à ses compatriotes que leurs possadniks et leurs plus illustres citoyens sont emprisonnés. La terreur s'empare des Pskoviens. « *L'effroi, la douleur*, dit leur » annaliste, *desséchèrent nos gosiers et nos lè-* » *vres. Nous avions essuyé bien des calamités*, » *éprouvé les ravages de la peste, vu les Al-* » *lemands sous nos murs ; mais jamais nous* » *n'avions été réduits à cet état désespéré.* » Le conseil national s'assemble et le peuple délibère sur ce qui lui reste à faire. *Doit-il lever le bouclier contre le grand prince ; soutiendra-*

t-il un siége? « *Mais*, disaient les Pskoviens, » *la guerre, si nous la faisons, passera pour* » *un crime; elle entraînera certainement notre* » *perte. Quel succès peut attendre le faible* » *quand il se hasarde contre le fort? Nous* » *sommes en trop petit nombre, et d'ailleurs* » *que ferions-nous maintenant, privés de nos* » *possadniks, de nos boyards, retenus prison-* » *niers dans Novgorod?* » En conséquence ils envoyèrent un courrier au grand prince, avec ces paroles de paix : « *Seigneur, nous vous* » *supplions tous humblement, grands et petits,* » *de jeter un regard favorable sur votre an-* » *cien patrimoine : les Pskoviens sont vos en-* » *fans; ils vous ont toujours été et vous sont* » *encore fidèles; jamais ils ne vous ont résisté.* » *Après Dieu, vous êtes le maître de nos* » *destinées.* »

A cette marque de la soumission des Pskoviens, le monarque fit de nouveau rassembler, dans les appartemens de l'archevêque, tous leurs magistrats arrêtés et leur envoya ses principaux boyards, qui leur adressèrent le discours suivant : « *Voici ce que Vassili, par la grâce de* » *Dieu, tzar et souverain de toute la Russie,* » *fait savoir aux Pskoviens :* Les grands prin- » ces, mes ancêtres, mon père et moi-même,

» nous avons été jusqu'ici vos protecteurs, *parce*
» *que vous avez su respecter et craindre notre*
» *nom*, et que vous avez toujours été soumis
» à nos lieutenans; mais aujourd'hui vous osez
» résister à notre autorité, offenser le boyard
» qui nous représente, vous ingérer dans les
» jugemens qu'il porte, et toucher aux taxes
» qu'il lui appartient de percevoir; aujourd'hui
» nous apprenons que vos possadniks et les juges
» de vos districts, au lieu de rendre la justice,
» oppriment le peuple et ne cessent de le per-
» sécuter; vous avez donc mérité *une puni-*
» *tion exemplaire*. Cependant nous voulons bien
» vous rendre nos bonnes grâces, à condition
» que vous exécuterez nos volontés, c'est-à-dire,
» que vous dissoudrez pour toujours votre con-
» seil national, et que vous recevrez nos lieu-
» tenans dans la ville de Pskof, ainsi que dans
» tous vos bourgs : alors nous nous rendrons
» en personne dans vos murs, pour adresser
» nos prières à la sainte Trinité, et nous pro-
» mettons de respecter vos propriétés. Mais si
» vous êtes insensibles à cette faveur, nous mar-
» cherons contre vous avec l'aide de Dieu, et
» le sang chrétien qui coulera retombera sur
» les rebelles qui oseraient mépriser la bonté de
» leur prince et lui désobéir. » Les Pskoviens

rendirent des actions de grâces au souverain; en présence de ses boyards, ils baisèrent le saint crucifix, et jurèrent de servir fidèlement, *jusqu'à la fin du monde*, le monarque russe, ses enfans et ses successeurs. Vassili les invita à sa table et leur dit qu'au lieu de troupes, il allait envoyer à Pskof son secrétaire Dolmatof, auquel ils pouvaient eux-mêmes donner une lettre pour leurs concitoyens. Le marchand Manouchin, un de leurs notables, qui accompagna l'ambassadeur, fut chargé de remettre au peuple l'écrit suivant, au nom des boyards, magistrats et Pskoviens, arrêtés à Novgorod : « Nous avons » tous, disaient-ils, *solennellement juré*, pour » nous et pour vous, nos frères, d'exécuter les » ordres du grand prince. N'allez pas nous rendre » coupables de parjure, et songez que si » vous vous avisiez de vouloir résister, le mo- » narque, animé d'un juste courroux, ferait in- » cessamment marcher contre vous sa nom- » breuse armée, et que nous péririons tous. » Décidez-vous promptement, car le dernier » délai est fixé au 16 janvier. Salut. »

Dolmatof paraît au milieu des citoyens de Pskof assemblés; il les salue de la part du grand prince et leur déclare en son nom que s'ils veulent conserver leur ancienne existence politique,

c'est à condition qu'ils exécuteront *deux ordres* précis du grand prince. Le premier, de dissoudre leur conseil national et d'enlever la cloche qui les y appelait; le second, de recevoir ses lieutenans dans toutes leurs villes. L'ambassadeur termina son discours en disant qu'alors le monarque, comme un hôte pacifique, viendrait passer quelque temps chez ses fidèles sujets; mais que dans le cas contraire, il enverrait une armée pour mettre les rebelles à la raison. Dolmatof se tut et alla se placer sur un des gradins de la place publique. Il fut long-temps sans recevoir de réponse, car les larmes, les sanglots ne permettaient point aux citoyens de proférer une seule parole. Enfin ils le prièrent de leur accorder jusqu'au lendemain matin pour réfléchir. Cette journée et la nuit entière furent affreuses pour la ville de Pskof; et d'après l'expression de l'annaliste, *les enfans à la mamelle étaient seuls insensibles à l'affliction générale.* Les rues, les maisons retentissaient de gémissemens; tous s'embrassaient comme si ce moment eût été le dernier de leur vie : tant est fort l'attachement du peuple pour les anciennes institutions de la liberté! Depuis long-temps déjà les Pskoviens dépendaient du monarque moscovite dans leurs rapports politiques avec les peuples

voisins; ils le reconnaissaient pour leur juge suprême: mais jusqu'ici les grands princes avaient respecté leurs lois; c'était d'après leur code que les lieutenans jugeaient les citoyens. Le pouvoir législatif appartenait au conseil national; et dans les bourgs surtout, un grand nombre de procès étaient décidés par les magistrats du peuple; le privilége d'élire lui-même ses fonctionnaires suffisait déjà pour flatter le peuple. En abolissant leur conseil, Vassili déracinait entièrement l'arbre antique de l'indépendance pskovienne.

Cependant le peuple était plus occupé de sa douleur que de délibérations; la nécessité de céder s'offrait aux yeux de chacun, appuyée d'argumens incontestables. On entendait des discours hardis, mais sans insolence. Les derniers momens d'une liberté expirante favorisent la magnanimité; mais déjà la raison met un frein aux nobles élans du cœur. Le lendemain, dès la pointe du jour, on sonne la cloche du conseil; ce son semblait annoncer une cérémonie funéraire à tous les citoyens. On s'assemble: on attend l'arrivée du secrétaire du grand prince. Dolmatof paraît et on lui adresse ce discours: « Seigneur ambassadeur! nos annales attestent » que les *bons* Pskoviens firent toujours serment » d'être fidèles aux grands princes, de les re-

» garder comme leurs monarques légitimes, et
» de ne jamais se liguer avec la Lithuanie ou
» avec les Allemands. Le courroux du ciel, les
» plus cruels fléaux, la famine, le feu, les
» inondations, les invasions des étrangers de-
» vaient être le prix de notre trahison. Mais
» ce serment fut réciproque ; les grands princes
» jurèrent également de ne jamais porter at-
» teinte à notre ancienne liberté, et les enga-
» gemens étant les mêmes, la punition devait
» aussi être la même pour les parjures. Aujour-
» d'hui Dieu et ce prince sont entièrement maî-
» tres de Pskof, de nos personnes et de notre
» cloche. Fidèles au baiser que nous avons don-
» né au saint crucifix, nous ne voulons point
» lever le glaive contre le grand prince. S'il lui
» plaît de venir prier Dieu dans l'église de la
» Sainte-Trinité, et visiter son héritage, qu'il
» se rende au milieu de nous, nous serons char-
» més de le voir, et le remercierons de ne nous
» avoir pas entièrement sacrifiés. » Le 13 janvier, les citoyens descendirent de la tour de la Sainte-Trinité, la cloche du conseil national, et, en la regardant, ils pleurèrent long-temps *leur ancienne constitution et leur liberté*.

Pskof perd son indépendance.

Pendant la nuit, Dolmatof retourna auprès du grand prince avec cette antique cloche, et

la nouvelle que Pskof n'avait plus de conseil national. Le même rapport lui ayant été fait par les ambassadeurs de cette ville, il expédia sur-le-champ ses boyards, à la tête d'un détachement de troupes, pour recevoir le serment de fidélité des citoyens et des laboureurs. Il ordonna en même temps de préparer, pour le recevoir, le palais du lieutenant, et de faire passer dans la *grande* ville les habitans de la *moyenne*, dont les maisons devaient servir de demeures à ses courtisans, conseillers et gardes-du-corps. Enfin, le 20 janvier, il prit la route de Pskof avec son frère, son beau-frère, le tzar Létif, l'évêque de Kolomna, le prince Daniel Stchénia, le boyard Davidof et Michel Glinsky. Les Pskoviens allèrent à sa rencontre ; ils eurent ordre de s'arrèter à deux verstes de la ville. Dès qu'ils virent le monarque, ils tombèrent tous la face contre terre. Le grand prince leur ayant demandé comment ils se portaient, les anciens lui répondirent : « *Plaise à Dieu, seigneur,* » *que vous soyez en parfaite santé.* » Le peuple gardait le silence : l'évêque de Kolomna devança le grand prince, afin de revenir au-devant de lui avec le clergé pskovien. Alors Vassili descendit de cheval et se rendit processionnellement à l'église de la Trinité, où l'évêque chanta

le *Te Deum*, et entonna le cantique *in plurimos annos*. Il adressa ensuite les paroles suivantes au monarque, en lui donnant sa bénédiction: « *Gloire au Très-Haut, qui vous a rendu* » *maître de Pskof, sans effusion de sang!* » A ces mots, tous les citoyens qui se trouvaient dans l'église, ne purent retenir leurs larmes, et ils s'écrièrent: « *Prince, nous ne vous som-* » *mes point étrangers, de tout temps nous* » *avons fidèlement servi vos ancêtres.* » Le même jour, 24 janvier, Vassili dîna avec l'évêque de Kolomna, Varlaam, archimandrite de St.-Simon, avec ses boyards et voïévodes, et le dimanche 27, il donna ordre aux Pskoviens de se rassembler dans la cour de son palais. Le prince Pierre Schouisky, une liste à la main, vint alors les trouver; il fit l'appel de tous les magistrats, boyards, fonctionnaires, marchands et autres citoyens, et leur ordonna de se rendre dans la grande salle d'audience, où le prince, qui siégeait lui-même dans une chambre voisine avec son conseil, envoya le prince Rostofsky, son grand-écuyer, Tcheladnin, Pierre Schouisky, son trésorier Dmitri, ainsi que ses secrétaires Dolmatof et Missour, pour leur dire: « *Illustres Pskoviens! Vassili Ivanovitch,* » *par la grâce de Dieu, tzar et souverain de*

» *toute la Russie, vous assure de ses bonnes*
» *dispositions à votre égard. Loin de vouloir*
» *envahir vos propriétés, son intention est que*
» *vous en jouissiez aujourd'hui et à l'avenir.*
» *Mais comme vous avez opprimé le peuple,*
» *et qu'un grand nombre de ceux que vous*
» *avez lésés implorent la justice du grand*
» *prince, vous ne sauriez rester ici plus long-*
» *temps. Emmenez-donc vos femmes et vos*
» *enfans; transportez-vous dans les États de*
» *Moscou, et soyez-y heureux des bontés de*
» *votre monarque.* » Tous ces infortunés, muets de douleur, furent aussitôt livrés aux enfans-boyards, et la même nuit, on fit partir pour Moscou trois cents familles, au nombre desquelles se trouvaient les femmes des Pskoviens arrêtés à Novgorod. Ils ne purent emporter avec eux qu'une fort petite partie de leurs biens; mais ils ne regrettaient que leur patrie. Les citoyens des classes inférieures reçurent la permission de retourner dans leurs foyers, ainsi que l'assurance de ne point être dépaysés; mais la terreur régnait partout, et les cris de douleur retentissaient toujours dans la ville. Un grand nombre même, maris et femmes, comptant peu sur la promesse du souverain, et redoutant l'exil, embrassèrent la vie monastique, pour mourir du moins sur leur terre natale.

Le grand prince nomma lieutenant de Pskof, 1520.
le boyard Davidof et le grand-écuyer Tcheladnin. Il ordonna en outre au secrétaire Missour de connaître des affaires judiciaires, et chargea André Volossati, de l'administration des postes. Il établit des voïévodes, des juges et autres fonctionnaires dans tous les bourgs, fixa un nouveau contrôle pour les monnaies, et le tarif des droits sur les marchandises, chose inconnue jusqu'alors dans l'Etat de Pskof, où les marchands avaient toujours exercé le commerce librement et sans être soumis à aucune taxe. Il donna les terres des Pskoviens exilés aux boyards moscovites, fit sortir de la moyenne ville, où il y avait quinze cents maisons, tous les citoyens, distribuant leurs demeures à ses fonctionnaires, enfans-boyards et aux Moscovites seuls; il donna l'ordre de transférer, de la muraille de Dovmont dans la grande ville, les magasins des marchands; choisit un emplacement pour son palais, et fonda l'église de Ste.-Xénie, pour immortaliser le jour où la liberté pskovienné avait expiré. Enfin, au bout d'un mois employé à tout organiser, il laissa à ses lieutenans cinq mille enfans-boyards, cinq cents artilleurs novgorodiens, et partit en triomphe pour sa capitale, où arriva bientôt la grosse

cloche du conseil national. En échange des citoyens exilés, on envoya à Pskof trois cents familles de dix villes de la province de Moscou.

« *C'est ainsi*, dit l'annaliste de la patrie » d'Olga ; *c'est ainsi que s'éclipsa la gloire » de Pskof, prise non par des infidèles, mais » par les Chrétiens, ses frères. O cité naguère » puissante! tu n'es plus aujourd'hui qu'une » vaste solitude. Un aigle à plusieurs ailes et » aux griffes acérées s'est abattu sur toi; il a » arraché de ton sein trois cèdres du Liban; » il t'a ravi ta beauté, tes richesses, tes ci- » toyens; il a comblé tes marchés d'immon- » dices* (12) ; *enfin, il a traîné nos frères et nos » sœurs dans des contrées lointaines, où jamais » ne vécurent ni leurs pères, ni leurs aïeux, ni » aucun de leurs ancêtres.* »

Pendant plus de six cents ans, la ville de Pskof, fondée par les Slaves-Krivitches, avait joui de sa propre constitution, qu'elle aimait sans en connaître ou sans vouloir en connaître de meilleure. *C'était une autre Novgorod*, dont elle se nommait *la sœur cadette ;* car, dans le principe, elle ne formait qu'une seule puissance avec cette république, et jusqu'à la fin une même éparchie. Pauvre comme Novgorod en productions de la nature, elle sut acquérir des richesses

par l'activité de son commerce, et introduire chez elle les arts, la civilisation, par ses relations avec les Allemands; moins célèbre par l'éclat des triomphes et par des conquêtes lointaines, elle dut à ses fréquens débats avec l'Ordre livonien, de conserver plus long-temps son humeur belliqueuse. Ainsi que dans les familles, nous voyons des vertus héréditaires dans les sociétés civiles : la prudence, la justice, la fidélité distinguèrent éminemment la république de Pskof. Attachée à la Russie, dont elle devinait le sort à venir, elle ne voulut jamais trahir les grands princes; elle fit tous ses efforts pour maintenir la liberté novgorodienne, si étroitement liée à la sienne propre, et pardonnait généreusement à ce peuple jaloux tous ses torts, tous ses outrages; circonspecte dans ses démarches, elle déploya par fois cette brillante audace inspirée par la grandeur d'âme; elle accorda sa protection à Alexandre de Tver, persécuté par le khan et le prince de Moscou; victime enfin de l'irrévocable destinée, elle céda à la nécessité, mais avec une noble résignation, digne d'hommes libres, sans avoir montré ni l'insolence ni la lâcheté de ses frères de Novgorod. Les lois, les institutions de ces deux puissances démocratiques avaient ensemble

une grande analogie ; mais il existait chez les Pskoviens une classe particulière de citoyens, appelés *enfans-possadniks*, auxquels ils donnaient la préséance sur les marchands et les propriétaires. Ils accordaient conséquemment encore plus de considération au rang de possadnik, dont le titre devenait un honneur héréditaire dans la famille.

Par condescendance pour les Pskoviens, le grand prince choisit parmi eux douze *anciens*, auxquels il permit d'exercer la justice dans leurs douze cantons, conjointement avec les lieutenans et fonctionnaires moscovites, d'après les institutions judiciaires qu'il fit publier alors (13). Mais ces magistrats avaient trop peu d'autorité pour réprimer la cupidité des officiers du grand prince. Au nom des nouvelles lois, ils accablaient d'impôts les citoyens, les laboureurs, et, sourds à leurs justes plaintes, ils punissaient sévèrement ceux qui osaient faire quelques réclamations, ou les obligeaient, à force de mauvais traitemens, à quitter leurs femmes et leurs enfans, et à s'enfuir par troupes dans d'autres contrées. Bientôt le territoire pskovien devint désert : les étrangers, marchands et artisans, qui avaient des maisons dans Pskof, sortirent tous de cette ville, pour n'être ni les victimes ni les

témoins de ces injustices et de ces violences. « *Nous restâmes seuls*, ajoute l'annaliste, *re-* » *gardant la terre qui ne s'entr'ouvrait pas*, » *fixant les cieux, vers lesquels il était im-* » *possible de s'envoler sans ailes.* » Enfin, instruit des vexations exercées par ses avides lieutenans, le grand prince leur substitua les princes Schouisky et Kourbsky, qui, par leur justice, par leur humanité, se montrèrent plus dignes de cet emploi. Les citoyens commencèrent à respirer : les émigrés revinrent dans leurs foyers; et si les Pskoviens continuèrent de regretter la perte de leurs anciennes franchises, ils cessèrent du moins de se plaindre. Depuis cette époque, ils furent, comme tous les autres Russes, obligés de fournir leur contingent pour l'armée du grand prince.

C'est ainsi que Vassili employa les quatre premières années de son règne, sans triomphes éclatans, mais non sans gloire. Il pacifia son empire par la force des armes, en prouvant aux ennemis extérieurs *la puissance héréditaire* des souverains de la Russie, et à son peuple, leur ferme volonté de régner sur lui en monarques absolus.

CHAPITRE II.

Suite du règne de VASSILI.

1510 — 1521.

Mécontentemens réciproques entre Vassili et Sigismond. — Siméon, frère de Vassili, veut fuir en Lithuanie. — Arrivée à Moscou de la tzarine Noursaltan. — Repentir de Makhmet-Amin. — Rupture avec Mengli-Ghireï. — Incursion des Tatars de Crimée. — Guerre contre la Lithuanie. — Alliance avec l'empereur Maximilien. — Traité de paix avec les villes anséatiques. — Ambassade turque. — Prise de Smolensk. — Trahison de Glinsky. — Combat d'Orscha. — Perfidie de l'évêque de Smolensk. — Le prince Ostrojsky s'approche de Smolensk. — Nouvelle incursion des troupes de Tauride. — Seconde ambassade au Sultan. — Mort de Mengli-Ghireï. — Ambassades entre le nouveau khan Makhmet-Ghireï et le grand prince. — Maladie et ambassade du tzar de Kazan. — Alliance avec le roi de Danemark et l'Ordre allemand — Ambassade de l'empereur Maximilien. — Envoyés lithuaniens. — Le prince Ostrojsky assiége Opotchka. — Négociations de paix. — Ambassade à Maximilien. — Nouveaux ambassadeurs de ce prince. — Mort de Létif. — Alliance renouvelée avec la Crimée. — Mort de Makhmet-Amin. — Schig-Alei, tzar de Kazan. — Les troupes de Crimée dévastent la Lithuanie. — Ambassade au Sul-

tan. — Relations avec le grand-maître de l'Ordre et avec le pape. — Le grand-maître déclare la guerre à la Pologne. — Campagne en Lithuanie. — Faiblesse de l'Ordre allemand. — Ambassade au Sultan. — Sédition à Kazan. — Makhmet-Ghireï attaque la Russie. — Khabar-Simsky. — Les voïévodes sont mis en jugement. — Camp de Kalouga. — Ambassadeur de Soliman. — Ambassade de la Lithuanie. — Trève. — Anéantissement de l'Ordre allemand. — Nouvelle trève avec l'Ordre de Livonie.

La Russie et la Lithuanie ne jouirent pas long- 1510.
temps des douceurs de la paix : elle était à peine conclue, que de nouveaux sujets de mécontentement donnèrent lieu à des reproches mutuels entre les deux puissances : elles s'accusaient réciproquement de ne pas observer le traité ; et, tout en cherchant à éloigner la guerre, l'une soupçonnait à l'autre des intentions hostiles. Sigismond se plaignait que le grand prince n'avait pas rendu la liberté à tous les prisonniers lithuaniens, et que les gouverneurs de Moscou refusaient de faire droit aux réclamations de ses sujets, auxquels les Russes enlevaient des terres, au mépris des conditions de la paix. Vassili, de son côté, prétendait aussi que tous nos prisonniers n'étaient pas revenus de la Lithuanie ; que le roi avait retenu les marchandises des négocians de Moscou, renvoyés de ses

Etats ; enfin, que les Russes avaient sans cesse à se plaindre des insultes des Lithuaniens. Pour détruire ces causes de mésintelligence, il fut convenu entre les parties que l'on enverrait aux frontières des juges choisis par elles : on fixa même l'époque de leur départ ; mais il arrivait toujours qu'au temps convenu, les uns ou les autres ne s'y rendaient pas. Sigismond ne tarda pas à se repentir d'avoir laissé sortir les Glinsky de son royaume ; il fit arrêter leurs amis, et réclama même du grand prince l'extradition de Michel et de ses frères. Ce monarque lui répondit que les Glinsky étaient passés à son service à une époque où la Russie était en guerre avec la Lithuanie, et qu'il ne livrerait ses nouveaux sujets à personne. Ces discussions durèrent pendant environ trois années (14) ; les
1511 — 1512. courriers, les envoyés se succédaient et s'en retournaient toujours en exprimant leur mécontentement, sans se permettre cependant aucunes menaces, jusqu'au moment où Hélène, *reine douairière*, eut fait savoir à son frère, qu'au lieu de la reconnaissance à laquelle son zèle pour les intérêts du royaume lui donnait lieu de prétendre, Sigismond lui témoignait, au contraire, de la haine et même du mépris ; que les seigneurs lithuaniens osaient lui manquer de res-

pect; qu'au moment où elle avait voulu quitter Vilna pour se rendre à Breslau, dans ses terres, les voïévodes Nicolas Radzivil et Grégoire Ostikof l'avaient arrêtée pendant la messe, en lui disant : *Tu veux fuir à Moscou;* que l'ayant entraînée hors de l'église, ils l'avaient placée dans un traîneau et conduite à Troki, où ils la retenaient en captivité, après avoir éloigné d'elle toutes les personnes de sa maison. A cette nouvelle Vassili, indigné, demanda au roi ce qui avait pu mériter à Hélène un traitement aussi injurieux, exigeant que l'on rendît à cette princesse la liberté, ses trésors et ses gens, avec toutes les démonstrations de respect dues à son rang (15). Nous ignorons quelle fut la réponse du roi; mais bientôt de nouveaux événemens vinrent ajouter encore au courroux du grand prince.

Siméon, frère de Vassili, veut fuir en Lithuanie.

Siméon de Kalouga, le plus jeune des fils de Jean, se faisait remarquer par la violence et la légèreté de son caractère; il souffrait de se voir sujet de son frère; il se plaignait sans cesse de son despotisme; enfin, s'abandonnant aux conseils de quelques boyards séditieux, il osa rechercher la protection de Sigismond, décidé à trahir la Russie et à fuir en Lithuanie. Dès que le grand prince fut informé de ces projets, il fit venir Siméon en sa présence; il l'accabla de

reproches, et voulut le faire emprisonner ; cependant le repentir du coupable, les prières de ses frères, les sollicitations du métropolitain et de tous les évêques, réussirent à calmer son ressentiment. Il entoura Siméon de boyards sûrs, lui enjoignant d'être à l'avenir plus circonspect ; mais il vit avec chagrin que Sigismond pouvait avoir de secrets partisans au sein même de sa famille : ces dispositions ne pouvaient être favorables à la paix, et les succès que la ruse des Lithuaniens leur fit obtenir en Crimée, finirent par rendre la guerre inévitable.

Arrivée à Moscou de la tzarine Noursaltan.

En 1510, Noursaltan, épouse de Mengli-Ghireï, arriva à Moscou avec le jeune prince Saïp, et accompagnée de trois ambassadeurs, qui assurèrent Vassili de la sincère amitié du khan. Ce voyage de la tzarine avait pour but de voir ses fils, Létif et Makhmet-Amin. Le grand prince l'accueillit comme une illustre amie, et la laissa partir pour Kazan, après un mois de séjour à Moscou. Elle resta près d'un an avec son fils, employant tout pour l'affermir dans ses sentimens de bienveillance à l'égard des Russes : elle y réussit parfaitement ; car Makhmet-Amin s'engagea, par une nouvelle lettre, à rester toujours dévoué à la Russie : non content de ses sermens de fidélité, il témoigna encore le désir

d'ouvrir entièrement son cœur au grand prince, qui lui dépêcha, en conséquence, le boyard Ivan Tcheladnin. Il avoua franchement à cet envoyé le secret de la conspiration de Kazan, les circonstances qui y avaient rapport, se reconnut coupable, accusant sa propre femme de l'avoir séduit; en un mot, il fut impossible de douter de sa sincérité. A son retour de Kazan, la tzarine Noursaltan passa encore six mois à Moscou, traitée à la cour avec les plus grands honneurs. Elle en partit pour la Tauride, accompagnée d'un ambassadeur, et pénétrée de reconnaissance pour Vassili, qui croyait pouvoir compter sur l'amitié de Mengli-Ghireï: cependant ses espérances furent trompées. Repentir de Mahkmet Amin

Ce khan, affaibli par l'âge, se laissait influencer par des fils inconsidérés, qui voulaient adopter un nouveau système politique, ou, pour mieux dire, qui n'avaient à ce sujet aucun plan arrêté, se livrant uniquement à l'attrait du pillage et à leur avidité des biens. Les grands flattaient les princes, attendaient la mort du souverain, employant tous les moyens pour amasser de l'or. Habile à profiter de ces circonstances, Sigismond vint à bout d'une entreprise contre laquelle avaient échoué les efforts de Casimir et d'Alexandre. Il priva la Russie de l'ancienne et importante Rupture avec Mengli-Ghireï.

alliance de Mengli-Ghireï, malgré les obstacles que l'amitié zélée de l'épouse du khan, pour le grand prince, opposait à ses tentatives. La Lithuanie s'engagea à payer annuellement quinze mille ducats à Mengli-Ghireï, sous la condition que, sans aucun motif de plainte contre la Russie, il trahirait ses sermens; qu'il lui déclarerait la guerre, livrant nos frontières aux flammes et au pillage. Ce traité secret fut mis à exécution sans résistance. Dans le mois de mai 1512, les fils du khan Akhmat et Bournat-Ghireï, à la tête de troupes nombreuses, pénètrent dans les provinces de Beleff et d'Odoeff, où ils se conduisent en brigands. Bientôt ils prennent la fuite à la nouvelle que le prince Daniel Stchénia s'avançait rapidement pour les attaquer. Bien que Vassili fût loin de s'attendre à cette incursion de l'armée du khan de Tauride, néanmoins ses préparatifs de guerre furent promptement faits. Depuis le temps de son père, les armées russes n'avaient été ni licenciées ni désarmées, et les troupes se relevaient tour à tour dans le service actif. Un grand nombre de voïévodes suivirent Daniel Stchénia aux frontières. Dans le mois de juin, Akhmat-Ghireï fit mine de vouloir saccager le territoire de Rézan; mais le prince Alexandre Rostofsky, posté sur les

Incursion des Tauriens.

bords de l'Ossetra, et le prince Boulgak, avec le grand-écuyer Tcheladnin, campés sur les rives de l'Oupa, le forcèrent à s'éloigner. Bournat-Ghireï montra plus d'audace : il s'avança jusqu'à la capitale du pays de Rézan, et parvint à s'emparer de quelques fortifications extérieures; cependant il ne put prendre la ville. Les voïévodes de Moscou chassèrent ses troupes, et les poursuivirent, à travers les Stepps, jusqu'à la *Tikaya-Sosna*.

Le grand prince, qui connaissait et les causes et les véritables auteurs de cette guerre, désirait en faire sentir l'inconvenance à Mengli-Ghireï : il lui représenta que leur ancienne amitié, fortifiée par les sermens les plus sacrés, basée sur les intérêts réciproques de leurs Etats, était bien préférable à sa nouvelle alliance, achetée à prix d'argent, fondée sur des principes qui consacraient le parjure, qui n'offrait enfin aucune garantie : il ajoutait que le souvenir de ses services était gravé dans le cœur des Russes, tandis que les Lithuaniens avaient toujours présente à la mémoire la longue inimitié qu'il leur avait montrée; que les sentimens qui devaient résulter de cet état de choses, consolidaient, d'un côté, des liaisons d'amitié, nées de la reconnaissance, et de l'autre, préparaient les esprits à des désirs

de vengeance qui ne pouvaient manquer de se réaliser un jour. Mengli-Ghireï répondit, pour s'excuser, *que les princes faisaient la guerre aux Russes sans y être autorisés par ses ordres, et sans qu'il en eût connaissance*. Cette assertion pouvait être vraie. C'est ainsi que cette alliance, œuvre de la sagesse de Jean, alliance si long-temps heureuse pour nous, fut détruite à jamais, et que la Crimée, qui avait aidé la Russie à consolider sa grandeur, devint pour elle un repaire de dévastateurs.

Vassili apprit bientôt que le roi préparait ses troupes, et que, stimulé par le désir de commencer la guerre en été, il ne cessait d'exciter Mengli-Ghireï à agir contre nous avec toutes ses forces. Le conseil privé du grand prince crut à propos de le prévenir. Vassili adressa à Sigismond une dépêche, dans laquelle il lui donnait simplement le titre *de roi*. Il y retraçait, avec chaleur, les nombreux efforts de son irréconciliable inimitié, les outrages prodigués à la reine Hélène, la violation des traités, ses coupables intrigues pour engager Mengli-Ghireï à se jeter sur la Russie.

Guerre avec la Lithuanie.

Cette lettre était terminée ainsi : « *Avec l'aide* » *du Seigneur, je marche à ta rencontre, et,* » *s'il plaît à Dieu, je saurai conserver ma* » *grandeur, car je ne la dépose qu'en baisant*

» *la sainte Croix.* » Les ambassadeurs de Livonie se trouvaient alors à Moscou : témoins des préparatifs de guerre qui s'y faisaient, ils annoncèrent au grand-maître Plettemberg que la Russie n'avait jamais eu d'armée plus nombreuse, ni une artillerie aussi formidable ; que le grand prince, enflammé de colère contre le roi, avait dit : *Tant que mon cheval sera en état de marcher, tant que mon glaive sera tranchant, je ne laisserai ni paix, ni repos à la Lithuanie* (16). Ce prince se mit à la tête de son armée, et le 19 décembre, il partit de sa capitale avec deux de ses frères et Michel Glinsky. Les princes Daniel Stchénia et Repnin, principaux voïévodes, se portèrent sur Smolensk. Là, un courrier, dépêché par Sigismond, présenta à Vassili une lettre de ce prince, dans laquelle il le sommait de faire cesser sur-le-champ toutes les opérations militaires, et d'évacuer le territoire de la Lithuanie, s'il ne voulait pas s'exposer aux effets de sa vengeance. Le grand prince, au lieu de réponse, retint le courrier. Il fut arrêté que dans la nuit même on donnerait l'assaut du côté du Dniéper, et, pour animer le courage des soldats, on leur distribua des tonneaux d'hydromel très-fort, dans lesquels chacun eut la liberté de puiser à discrétion. On ne tarda pas à

s'apercevoir combien ce moyen était peu propre à assurer le succès de l'entreprise. Le vacarme et les cris de ces gens ivres annonçant aux assiégés qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au camp des Russes, ils redoublent de précautions : nos troupes se précipitent coura-
1513. geusement sur les fortifications; mais les horreurs de la mort eurent bientôt dissipé leur ivresse; accueillies par une grêle de boulets et de coups de sabre, elles prirent la fuite, et le grand prince retourna à Moscou, deux mois après, sans avoir pu s'emparer de Smolensk, n'ayant obtenu d'autre résultat de cette expédition, que de détruire quelques villages et d'emmener les habitans en captivité.

C'est à cette époque que la reine douairière, Hélène, termina ses jours à Vilna. La haine que les Moscovites portaient aux Lithuaniens, fit soupçonner ceux-ci d'avoir hâté la fin de sa vie; mais cette princesse, sensible autant que vertueuse, mourut victime de ses chagrins, et non pas du poison; car elle était pour Sigismond un gage important, favorable à la paix qu'il désirait faire avec la Russie, d'abord, parce qu'il n'était pas encore préparé à la guerre, qu'il n'avait pas beaucoup de confiance dans l'alliance contractée avec Mengli-Ghireï, enfin,

qu'il ne se sentait pas en état de supporter, à lui seul, le fardeau de la guerre. Dans ces circonstances, il demanda au souverain de Moscou, un sauf-conduit pour ses ambassadeurs. Les seigneurs lithuaniens écrivirent en même temps à nos boyards de solliciter, auprès de leur souverain, la cessation des hostilités (17). On donna au courrier le sauf-conduit demandé, et les boyards répondirent aux seigneurs de Lithuanie, que le grand prince n'avait consenti à l'accorder que par égard pour leurs sollicitations. Le terme fixé dans ce sauf-conduit étant expiré, il serait devenu de nulle valeur, si le roi n'avait mandé à Vassili que le retard apporté au départ de ses ambassadeurs, devait être attribué à ceux de Rome, envoyés à Moscou par le pape. Il annonçait aussi que les siens les accompagneraient; il sollicita une nouvelle permission, qu'il obtint. 1513.

Cependant, sans perdre de temps, Vassili sortit une seconde fois de Moscou à la tête de son armée; quelques corps furent détachés en avant sous le commandement des boyards prince Repnin et Sabourof, avec l'ordre de se porter sur Smolensk. Youri Salahoup, commandant de cette place, fit une sortie avec un assez grand nombre de troupes, et marcha à la rencontre 14 juin.

1513. des Russes en rase campagne; mais après un combat dans lequel ceux-ci furent vainqueurs, il se renferma dans la ville. On fit beaucoup de prisonniers qui furent amenés à Borofsk, où se trouvait alors le grand prince. Les généraux russes ayant cerné Smolensk, Vassili arriva au camp le 25 septembre, et le siége commença aussitôt. Le peu de résultats que l'on obtint d'une artillerie mal servie, la situation de la ville, fortifiée par de hautes murailles, et surtout par la nature, tout contribua au mauvais succès de l'expédition. Ce que l'on détruisait dans le jour était rétabli la nuit par les Lithuaniens. En vain le grand prince somma les assiégés de se rendre, essayant sur eux l'effet de promesses avantageuses ou des menaces de son courroux, il ne put ni les séduire, ni les intimider. Depuis six semaines l'armée était sous les murs de la place, lorsqu'elle fut renforcée par les troupes de Novgorod et de Pskof. On aurait pu sans doute, à force d'opiniâtreté et de patience, épuiser les forces des citoyens; mais l'automne était déjà fort avancé, et les pluies, les mauvais chemins, forcèrent le grand prince à lever le siége. Les Russes n'eurent à se glorifier que d'avoir dévasté le territoire ennemi aux environs de Smolensk et de Polotsk, où le prince Schouisky

s'était rendu avec un nombreux corps de troupes. 1513.

En même temps qu'il dirigeait les opérations militaires, le grand prince s'occupait aussi des combinaisons de la politique. Dès l'année 1508, il avait appris par Michel Glinsky qu'une maladie de Ladislas, roi de Hongrie, avait inspiré de nouveau à Maximilien le désir de s'emparer de ce royaume. En lui donnant connaissance de la guerre que les Russes faisaient à la Lithuanie, il rappela à l'empereur l'alliance qu'il avait contractée jadis avec Jean, et lui proposa de la renouveler. Michel se chargea de faire parvenir secrètement à Vienne les dépêches de Vassili (18). Les affaires d'Italie et d'autres circonstances retardèrent long-temps la réponse de Maximilien; mais enfin, en février 1514, Georges Pamer, son ambassadeur, arriva à Moscou, où il conclut un traité, dont le but était la réunion des forces de l'Allemagne et de la Russie pour agir contre Sigismond. Vassili devait lui enlever Kief avec ses anciennes dépendances; Maximilien, de son côté, se chargeait de le dépouiller des provinces de Prusse, dont le roi s'était emparé. Ils prenaient l'engagement d'observer religieusement ce traité, soit que leur entreprise fût ou non couronnée de succès, et nonseulement pendant la durée du règne de Sigis-

Alliance avec l'empereur.

1514

1514. mond, mais à perpétuité ; ils firent aussi les dispositions nécessaires pour assurer la liberté et la sûreté des voyageurs, envoyés ou marchands, dans leurs Etats respectifs. Maximilien et Vassili se donnent le nom de *frères*, et les titres de *grands souverains*, de *tzar*. Ce traité, rédigé en langue russe, fut traduit en allemand à Moscou, et on substitua le mot KAYSER (empereur) à celui de *tzar*. Dans le courant du mois de mars, Pamer retourna en Allemagne, accompagné du Grec Dmitri Laskiref, et du secrétaire Soukof. Aussitôt leur arrivée, Maximilien ratifia le traité par serment, et, en leur présence, y apposa son seing ainsi que le sceau d'or (19). L'original allemand de cette pièce intéressante est conservé dans nos archives. Il servit à Pierre-le-Grand de preuve légale que déjà ses ancêtres avaient pris le titre d'empereur, et que la cour d'Autriche les avait reconnus dans cette haute dignité. Quelques mois après, de nouveaux ambassadeurs de Maximilien, le docteur Jacques Osler et Maurice Bourgsteller, vinrent remettre au grand prince la chartre du traité. Ils furent accueillis de la manière la plus flatteuse à Moscou, et traités somptueusement par les gouverneurs des villes par lesquelles ils passaient : partout on leur donnait de grands repas ; les enfans-boyards venaient

à leur rencontre jusqu'au bas des escaliers; les premiers magistrats se tenaient dans le vestibule, et les lieutenans les attendaient à la porte de l'antichambre. On les faisait asseoir à la place d'honneur; le maître de la maison, debout, leur présentait deux coupes pour boire à la santé des deux souverains, en ayant soin que le premier toast fût porté au prince russe (20). En un mot, jamais ambassadeurs n'avaient reçu autant d'honneurs, et plus inutilement; car Maximilien, exclusivement occupé des affaires du midi et de l'occident de l'Europe, ne tarda pas à changer de système. Il donna en mariage sa petite-fille Marie, fille de Philippe de Castille, au neveu de Sigismond, successeur de Ladislas, et fit unir le jeune Ferdinand, fils de Philippe, à la fille du roi de Hongrie; de sorte qu'il ne fut plus que de nom, l'allié de la Russie. 1514.

Traité de paix avec les villes anséatiques.

A la même époque, le prince Vassili Schouisky et Morozof, gouverneurs de Novgorod, conclurent aussi, pour dix ans, un traité de paix mémorable avec soixante-dix villes allemandes, formant *la ligue anséatique*, à l'effet de rétablir leurs anciens rapports de commerce avec Novgorod. Déterminées à oublier les persécutions que leurs marchands avaient eu à souffrir en Russie, elles prirent l'engagement de ne con-

1514. tracter alliance, ni avec Sigismond, ni avec aucuns de ses amis, et d'être entièrement dévouées à Vassili. On leur rendit dans Novgorod des maisons, une place, un temple exclusivement destiné à leur usage. Le prince leur permit de faire le commerce de sel, d'argent, d'étain, de cuivre, de plomb, de soufre, de miel, de harengs et de toutes sortes de produits de leurs manufactures; il leur donna l'assurance, qu'en cas de guerre avec la Livonie ou la Suède, rien ne troublerait, en Russie, la tranquillité des marchands anséatiques. Il fut convenu que les Russes seraient jugés, en Allemagne, d'après les lois et coutumes du pays, ainsi que les Allemands le seraient à Novgorod; que l'on ne punirait pas les premiers avant d'en avoir donné connaissance aux lieutenans du grand prince, ni les Allemands sans en avertir la ligue anséatique; que s'il arrivait qu'un criminel eût mérité la mort, il ne serait exercé, à ce sujet, aucunes vengeances sur ses concitoyens (21). Vassili avait à cœur de réparer la faute commise par Jean, et de réorganiser ce commerce, d'une grande importance pour la Russie; mais une interruption de vingt-deux ans, ajoutée aux changemens survenus dans la situation politique de Novgorod, durent nécessairement en affaiblir l'activité, en diminuer

sensiblement la richesse et l'utilité réciproques. 1514.
Neistet, bourgmèstre de Riga, vit à Novgorod, en 1570, les ruines de l'ancienne église de Saint-Pierre, destinée jadis aux Allemands, ainsi qu'une maisonnette en bois avec une petite chambre au rez-de-chaussée, où l'on déposait encore quelques marchandises anséatiques (22).

Jean, comme nous l'avons vu, avait recherché l'amitié de Bajazet, sans autre motif que celui de garantir la sûreté de nos marchands de Caffa et d'Azof, ne s'imaginant point encore qu'une alliance avec Constantinople pût procurer quelques avantages à la Russie, sous le rapport de la politique extérieure. Vassili voulut connaître, à cet égard, les dispositions du sultan; et à la nouvelle que l'infortuné Bajazet avait été détrôné par un fils ambitieux et cruel, il envoya l'officier Alexéief, pour lui faire des protestations d'amitié : *Nos pères*, lui écrivait-il, *ont vécu dans une union vraiment fraternelle. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de leurs enfans?* Il fut enjoint à l'envoyé, comme cela s'était fait en pareille circonstance, de ne pas compromettre sa dignité, de croiser seulement les mains pour saluer le sultan, au lieu de se prosterner devant lui; de lui remettre les présens et la lettre, mais sans s'informer de l'état de sa santé,

Ambassade en Turquie.

1514. dans le cas où il ne s'informerait pas lui-même de celle du grand prince. Alexéief, accueilli à Constantinople avec beaucoup de bienveillance, en partit avec Théodoric Kamal, prince de Mangoup, ambassadeur du sultan : il paraît qu'il était Grec d'origine, et connu de Trakhaniot (23), l'un de nos premiers dignitaires. Ils restèrent en route depuis le mois d'août jusqu'en mai, c'est-à-dire près de neuf mois. Accablés par la faim et les privations dans les déserts de Voronège, obligés de voyager à pied, ayant perdu tous leurs chevaux, ils eurent toutes les peines du monde à atteindre les frontières de Rézan, où les attendaient des gens et des chevaux envoyés au devant d'eux par le grand prince. Ce premier ambassadeur turc excita vivement la curiosité des habitans de Moscou, charmés de voir les terribles conquérans de Byzance rechercher l'amitié des Russes. Il fut reçu avec magnificence par le grand prince assis sur son trône, entouré de ses boyards, couverts de riches fourrures ; les portes de l'appartement étaient gardées par *les officiers de la maison du prince* et les enfans-boyards vêtus de longues robes brodées en perles fines. L'ambassadeur, présenté au souverain russe par le prince Schonisky, lui remit une lettre du sultan, écrite en arabe, et une autre

Ambassade turque.

en servien; il baisa la main de Vassili, et lui exprima le désir qu'éprouvait son maître de se lier avec lui d'une éternelle amitié. Il dîna ensuite à la cour, dans la salle dorée du palais. Le grand prince aurait voulu conclure avec Sélim un traité écrit ; mais Kamal répondit que ses ordres ne l'y autorisaient pas. *Au moins*, lui dirent les boyards, *notre souverain doit connaître les amis ou les ennemis du sultan, afin de régler sa conduite envers eux.* L'ambassadeur n'osa pas se permettre de répondre à une question de cette importance. Sélim cherchait à profiter de l'amitié de Vassili pour obtenir le renvoi de Létif en Tauride; mais ses propositions n'eurent aucun succès. 1514.

Prise de Smolensk.

Tandis que l'on était en conférence avec l'ambassadeur du sultan, l'armée russe sortit de Moscou. Le grand prince, enflammé de zèle, voulait réparer le mauvais succès de ses armes dans les deux campagnes entreprises contre Smolensk, dirigé, en cette circonstance, beaucoup moins par sa propre gloire que par la certitude des maux qui seraient résultés pour l'Empire de l'abandon de ses projets. Déjà les Lithuaniens cessaient de craindre les troupes russes, persuadés que les nombreuses conquêtes dues à leur valeur, ne devaient être attribuées qu'à la for-

1515. tune de Jean III. Il était instant de leur prouver que la puissance de la Russie était établie sur des bases indestructibles, afin de paralyser leurs forces par la terreur, et d'augmenter en même temps les nôtres en stimulant le courage de nos guerriers. Michel Glinsky excitait Vassili à poursuivre la guerre avec activité, lui garantissant le succès du nouveau siége de Smolensk, guidé, dit une chronique, par l'espoir d'obtenir cette ville en apanage héréditaire (24). Quoi qu'il en soit, Glinsky rendit un éminent service au grand prince, car il engagea, en Bohême et en Germanie, beaucoup de gens habiles dans le métier des armes, qui se rendirent à Moscou, en traversant la Livonie (25).

Le grand prince commandait l'armée en personne; il quitta sa capitale le 8 juin avec deux de ses frères, Youri et Siméon. Dmitri avait l'ordre de rester à Serpoukhof, et il laissa André à Moscou avec le tzarévitch Pierre. Les troupes de réserve étaient postées à Toula et sur l'Ougra. Vassili forma le siége de Smolensk, et le 29 de juillet, on commença, au-delà du Dniéper, à canonner la ville et à y lancer des boulets de tout calibre *garnis de plomb*. Les annalistes font l'éloge de l'habileté du principal canonnier de Moscou, nommé Stefan. L'effet terrible de ses pièces

ébranlait les murailles ; les ennemis tombaient par rangs entiers, tandis que les canons de la place éclataient et tuaient les Lithuaniens. La ville était couverte d'une épaisse fumée, et bientôt plusieurs édifices furent en feu. Les habitans, au désespoir, poussaient des cris lamentables, et demandaient grâce en étendant les bras vers les assiégeans. Du haut des murailles, mille voix s'écriaient : *Seigneur! grand prince! calme ton courroux, nous nous soumettons à toi.* A l'instant l'attaque est suspendue : Barsonophe, évêque de Smolensk, sort de la ville et s'arrête sur le pont, déclarant que le gouverneur, Youri Salahoup, consentait à capituler le lendemain. Le grand prince refuse d'accorder le moindre délai, et un nouvel ordre est donné de foudroyer la forteresse. A la rentrée de l'évêque, à la vue des pleurs qui coulaient de ses yeux, les cris du peuple recommencent avec plus de force. Dans ce terrible moment, le spectacle de la mort et de l'incendie, les instances d'un grand nombre de citoyens dévoués à la Russie, agissent sur l'esprit des habitans, avec une si puissante influence, qu'ils ne veulent entendre à aucune prolongation de résistance. En vain le voïévode Salahoup leur promet, au nom du roi, des secours prompts et efficaces ; ils n'ajoutent aucune

foi à ses promesses; et le clergé, les princes, les boyards, les bourgeois de Smolensk envoient dire à Vassili que, sans entrer en négociations, ils lui demandent, pour toute grâce, de les faire passer sans violence sous la domination de la Russie, et la faveur de s'approcher de lui. Les hostilités cessent aussitôt : le gouverneur, les principaux dignitaires de Smolensk, le clergé, avec les croix et les images, se rendent au camp des Russes, et s'adressant au grand prince en versant des larmes : *Seigneur*, lui dirent-ils, *il est temps d'arrêter l'effusion du sang chrétien : notre pays, ton patrimoine, va devenir un désert; que la douceur préside à ta prise de possession!* L'évêque donna sa bénédiction à Vassili, qui lui ordonna, ainsi qu'à Youri Salahoup et aux personnes les plus distinguées, de se rendre dans sa tente, où ils lui prêtèrent serment de fidélité. Ils dînèrent ensuite avec leur nouveau souverain, et se virent obligés de rester près de lui jusqu'au lendemain : on renvoya dans la ville les autres citoyens. Les gardes royales qui étaient aux portes de la forteresse, furent remplacées par celles de Moscou, et le héros de Jean, le vieux prince Daniel Stchénia, entra dans Smolensk à la pointe du jour, à la tête de la cavalerie. Ayant fait faire l'appel des habi-

tans, il leur fit jurer de servir avec fidélité le souverain de la Russie, et de ne plus songer ni au roi, ni à la Lithuanie.

Le 1er. d'août, l'évêque Barsonophe rentra dans la ville après avoir béni avec solennité les eaux du Dniéper ; le grand prince marchait après le clergé, ensuite les voïévodes et les officiers, selon leurs rangs. La population entière de Smolensk, transportée de joie, vint, jusqu'au faubourg, à la rencontre de Vassili : l'évêque aspergea d'eau bénite, le grand prince et le peuple, puis on célébra la messe dans l'église de la Vierge. Les diacres et le chœur ayant entonné le cantique *in plurimos annos*, l'évêque donna sa bénédiction à Vassili, et lui dit : « *Recevez nos hommages,* » *ô prince! par la grâce de Dieu, tzar ortho-* » *doxe de toutes les Russies; régnez en paix sur* » *cette ville, votre patrimoine, et celui de vos an-* » *cêtres!* » Alors les frères du grand prince, les officiers de sa cour, tous les habitans lui adressèrent leurs félicitations ; ils s'embrassaient les uns les autres comme des frères en religion, et se prodiguaient, dans leur ravissement, les noms de parens, d'amis. Vassili, suivi de ses principaux généraux, traversa la foule du peuple qui poussait des cris d'allégresse, et se rendit à l'ancien palais des princes de la famille de Mo-

nomaque. Là, placé sur leur trône, entouré de ses boyards et de ses voïévodes, il se fit présenter les principaux citoyens, qu'il assura de sa bienveillance. Il diminua les impôts, constitua le prince Schouisky gouverneur de Smolensk, garantit les droits de propriété, la sûreté individuelle, la liberté, enfin les ordonnances et réglemens de Vitovte, d'Alexandre et de Sigismond(26). Ensuite, après un dîner où tous furent admis, il leur fit distribuer des zibelines, des velours, des étoffes de damas et des pièces d'or; il laissa Barsonophe sur le siége épiscopal, et permit à l'ex-gouverneur Salahoup, ainsi qu'à tous les guerriers du roi, de se rendre en Lithuanie, accordant à chaque soldat une gratification d'un rouble. Quant à ceux qui entrèrent volontairement à son service, chacun reçut deux roubles et une certaine quantité de drap. La noblesse et les églises conservèrent leurs terres; enfin, Vassili ne força à sortir de Smolensk, ni gentilhomme, ni bourgeois, et fixa une solde aux soldats. Guidé par la générosité, il ne manifesta à ses nouveaux sujets que des sentimens d'attachement et d'indulgence, satisfait d'avoir mis à exécution les projets de son auguste père, en ajoutant une conquête aussi brillante à celles qui avaient illustré son règne. *La prise de Smo-*

lensk, dit un annaliste, *fut pour la Russie comme un brillant jour de fête ; car, s'emparer du bien d'autrui, ne peut flatter qu'un prince ambitieux ; mais une nation doit se livrer à la joie en récupérant ses propriétés.*

Smolensk était restée cent dix ans sous la domination de la Lithuanie ; les mœurs et les coutumes avaient subi des changemens ; mais le nom de *russes* touchait encore les cœurs des citoyens, et l'amour pour leur ancienne patrie, réuni aux sentimens de fraternité qu'inspire une même croyance, durent faciliter au grand prince cette conquête importante, que Sigismond attribua à la trahison, aux intrigues de Michel Glinsky, à l'or répandu pour corrompre ses sujets, ou à de trompeuses machinations (27). Salahoup fut décapité en Lithuanie. Il était loin d'avoir trahi son prince, puisqu'il avait rejeté les offres brillantes de Vassili, et que, renonçant aux richesses et aux dignités qu'il était certain d'obtenir, il ne voulut point se fixer en Russie; mais dans les affaires d'Etat les malheurs deviennent des crimes. Il est possible cependant que Michel ait entretenu de secrètes intelligences dans la place ; il s'était persuadé, qu'en récompense de ses services, on le mettrait en possesion de cette ville considérable. Espoir trom-

peur! le grand prince tourna, dit-on, en ridicule l'ambition démesurée de cet étranger, tandis que déjà savant dans l'art de la trahison, celui-ci en préparait un nouvel acte (28).

Le grand prince se hâta de dépêcher les voïévodes de Moscou et de Smolensk contre Mstislavle, où régnait alors Michel, l'un des descendans d'Eunouti, fils de Gédimin. Hors d'état de faire résistance, ce prince alla au devant de l'armée russe, prêta serment de fidélité, et vint se présenter à Vassili, qui le reçut avec bonté, lui fit quelques présens, et le laissa retourner paisiblement dans sa capitale. Les citoyens de Kritschef et de Doubrovna, suivant son exemple, se soumirent volontairement, et cette augmentation de domaines satisfit les désirs de Vassili. Aussitôt qu'il eût organisé un gouvernement dans Smolensk, il y laissa une partie de son armée, dirigea l'autre sur Borissof et Minsk; ensuite il se porta lui-même sur Dorogobouge. Michel Glinsky, dont personne ne pouvait soupçonner les intentions, était posté aux environs d'Orscha, avec le détachement qui lui était confié. Il avait perdu toute espérance de devenir prince régnant de Smolensk, et ses mécontentemens contre Vassili augmentant encore le désir qu'il éprouvait de rentrer dans sa patrie, il avait fait offrir secrète-

Trahison de Glinsky.

ment ses services à Sigismond, lui témoignant du repentir de sa conduite passée, promettant de la faire oublier par son dévouement. La juste haine que le roi portait à ce traître, céda à l'intérêt de son royaume, et il fit assurer Glinsky de sa bienveillance. Dans un traité garanti par des sermens réciproques, il avait été convenu que l'armée lithuanienne se porterait rapidement sur le Dniéper, et déjà les troupes du roi, auxquelles Glinsky annonçait une victoire certaine, se trouvaient près d'Orscha. A peine Michel est informé de leur approche, qu'il monte à cheval pendant la nuit, et abandonne le camp des Russes; mais il n'alla pas loin. Un de ses propres domestiques ayant informé le prince Boulgakof-Golitza de la fuite du traître, ce voïévode se met à l'instant à sa poursuite avec un détachement de cavalerie légère. Cette troupe parvient, par un chemin plus court, à le dépasser, l'attend dans un bois, et lui coupe le passage. Glinsky était suivi d'une foule de gens armés, qui furent pris avec lui, et conduits au grand prince à Dorogobouge. Il ne lui restait aucun moyen de nier son crime, car on avait trouvé sur lui des lettres de Sigismond; aussi, préparé à la mort, il parla avec fermeté de ses services et de l'ingratitude de Vassili. Il fut conduit à Moscou chargé

1514. de chaînes. Les voïévodes Boulgakof, Tcheladnin, et plusieurs autres reçurent l'ordre de se porter en avant à la rencontre de l'armée ennemie, commandée par Constantin Ostrojsky. Selon les annalistes, l'armée russe était forte de quatre-vingt mille hommes, et celle des Lithuaniens n'avait que trente-cinq mille combattans (29). Arrivées toutes deux sur les bords du Dniéper, elles se reposèrent quelques jours, les Russes à gauche, les Lithuaniens à droite du fleuve. Pour mettre en défaut la vigilance des voïévodes moscovites, Constantin leur fit proposer de se séparer sans en venir aux mains, tandis qu'en même temps il faisait construire un pont à quinze verstes

8 octobre. de leur camp. L'orgueilleux Tcheladnin apprit

Bataille d'Orscha. bientôt que déjà une grande partie des ennemis avaient traversé le fleuve : *Tant mieux* ! s'écria-t-il; *mais il ne me suffit pas d'en prendre la moitié ; j'attends qu'ils soient tous réunis, afin de les détruire d'un seul coup* (30). Dès que la cavalerie et l'infanterie lithuaniennes furent passées, elles se formèrent en ordre de bataille dans une position avantageuse, et le combat s'engagea à l'instant. Quelques relations assurent que Boulgakof et Tcheladnin, principaux voïévodes moscovites, guidés par une basse jalousie, n'appuyèrent pas leurs combinaisons réciproques, et que

les mouvemens de l'armée, manquant d'en-
semble, ne tendaient point vers un but général;
elles ajoutent qu'au plus fort de la bataille,
Tcheladnin abandonna son poste et prit la fuite. 1514.
Selon d'autres, Constantin eut recours à une
ruse de guerre; par une retraite simulée, il at-
tira les Russes sous la portée de ses canons, tan-
dis qu'une partie de ses troupes les attaquaient
par derrière. Mais toutes s'accordent à dire que
jamais les Lithuaniens n'avaient remporté sur les
Russes une victoire aussi complète : poursuivis
de toutes parts, ceux-ci tombaient sous le fer
des vainqueurs ou se noyaient dans les eaux du
Dniéper, de la Kropivna, et les plaines entre
Orscha et Doubrovna étaient jonchées de leurs
cadavres. Boulgakof, Tcheladnin et six autres
boyards, trente-sept princes, et plus de quinze
cents gentilshommes, tombèrent au pouvoir des
Lithuaniens avec tous les bagages, les drapeaux,
les trains d'artillerie, etc. (31); en un mot, ils ti-
rèrent une éclatante vengeance de la bataille de la
Védrocha. Cette funeste journée coûta à la Russie
plus de trente mille guerriers : les bois et la nuit
sauvèrent le reste de l'armée. Le lendemain Cons-
tantin célébra la victoire qu'il venait de rem-
porter sur un peuple de même religion que lui,
et c'est en langue russe qu'il rendit grâces à Dieu

1514. d'avoir détruit des Russes (32) ! Il donna un festin somptueux aux prisonniers de marque. Sigismond, instruit de son triomphe, lui ordonna de mettre aux fers Boulgakof et Tcheladnin, juste récompense d'une conduite coupable qui avait servi les intérêts de leurs ennemis. Ces malheureux languirent long-temps dans l'esclavage, méprisés des Lithuaniens, et presque oubliés de leurs compatriotes (33). Sigismond, au comble de la joie, se hâta de faire connaître à toute l'Europe la gloire qui venait d'illustrer les armes lithuaniennes; il fit présent des prisonniers russes aux princes et au pape (34). Il songeait à enlever à la Russie non-seulement Smolensk, mais encore toutes ses précédentes conquêtes (35), convaincu que Vassili, hors d'état de rassembler de nouvelles forces, n'aurait plus d'autre ressource que de s'enfoncer dans l'épaisseur des forêts de la Moscovie. Cependant il se trompait dans ses calculs : cette brillante victoire n'eut aucun résultat important.

La première nouvelle du désastre de l'armée russe, fut apportée à Smolensk par des officiers blessés. Cet événement y excita une agitation générale; plusieurs boyards, persuadés, comme Sigismond, que la Russie touchait à sa ruine, tinrent entre eux un conseil, présidé par l'évêque

Barsonophe, et prirent la résolution de trahir le grand prince. Le neveu de l'évêque, expédié secrètement à Sigismond, était chargé de lui donner l'assurance que Smolensk était à lui, si son armée y arrivait promptement. Heureusement quelques boyards, restés fidèles, instruisirent le prince Schouisky, gouverneur de la ville, de ces criminels desseins. Il prit à l'instant toutes les mesures qu'exigeait la prudence; et à peine il avait fait arrêter les traîtres avec l'évêque, qu'il aperçut dans la campagne les étendards des Lithuaniens. Constantin, lui-même, à la tête de six mille hommes de troupes d'élite, se présenta sous les murs de la ville. Alors un spectacle horrible répandit la consternation parmi les assiégeans et les habitans eux-mêmes. Aux yeux des Lithuaniens, Schouisky fit pendre sur les murailles tous les conspirateurs, les uns revêtus des pelisses de zibelines, des étoffes de velours ou de damas, dont le grand prince leur avait fait présent; les autres ayant au cou les tasses et les coupes d'argent qu'ils devaient également à sa munificence; l'évêque seul fut épargné. Constantin, transporté de fureur, fait donner l'assaut; mais comme les traîtres n'existaient plus, la valeur des citoyens réunis aux troupes, résista à ses efforts, et le força de se reti-

Trahison de l'évêque Barsonophe.

Constantin Ostrojsky s'approche de Smolensk.

rer, abandonnant un assez grand nombre de prisonniers et une partie de ses bagages. Barsonophe, cet indigne pasteur, fut conduit devant le grand prince, qui témoigna à Schouisky sa satisfaction pour la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance, donna des ordres pour la sûreté de Smolensk, et retourna à Moscou (36).

1514. L'armée lithuanienne rentra en possession de Doubrovna, Mstislavle et Kritschef, dont les habitans renouvelèrent leur serment de fidélité à Sigismond.

Incursion des Tauriens.

Afin de jouir de quelque repos, le roi congédia son armée; mais la nouvelle de la victoire qu'il venait de remporter, étant parvenue en Crimée, Makhmet, fils de Mengli-Ghireï, voulut profiter de cet événement pour dévaster la Russie méridionale, appuyé d'un nouveau traître. Nous avons déjà fait mention de Eustache Dachkovitch, ce transfuge lithuanien, accueilli par Jean avec bienveillance, qui, après quelques années passées au service de Vassili, était retourné du côté de Sigismond à la suite de Constantin Ostrojsky : doué de talens militaires et d'intrépidité, il obtint du roi la souveraineté de Kanef et de Tcherkasse, et devint célèbre dans l'histoire des Cosaques du Dniéper, dont il fut le Romulus (37). C'est lui qui créa et or-

ganisa ces troupes légères, actives, infatigables, qui ont étonné l'Europe; il leur donna des chefs, établit parmi eux une discipline sévère, et ajouta à leurs armes un sabre et un fusil. Sa situation le mettait à même d'observer tous les mouvemens de l'armée de Tauride, à laquelle il barrait le chemin de la Lithuanie. Ce chef, d'autant plus dangereux pour 1515.
la Russie, qu'il la connaissait parfaitement, se réunit avec André Nemirovitch, voïévode de Kief, aux nombreuses bandes de Makhmet-Ghireï, et crut pouvoir s'emparer de Tchernigof, de Novgorod-Séversky et de Starodoub, où ne se trouvaient ni princes ni troupes moscovites (38). Chemyakin, ainsi que Vassili, prince de Starodoub, étaient alors auprès du souverain; mais les généraux de Séversky sauvèrent ces villes. Pour ménager ses hommes, Makhmet-Ghireï n'osa pas donner un assaut, et refusant de se rendre aux conseils des chefs lithuaniens, il termina la campagne par une retraite précipitée.

Malgré cet événement, le grand prince vit avec chagrin que la défection de Mengli-Ghireï et son alliance avec les Lithuaniens, diminuaient les forces de la Russie. Il essaya de nouveau de faire revenir le khan à son premier système. L'ambassadeur turc était encore à Moscou; en

1515. Seconde ambassade du sultan.

le congédiant, Vassili fit partir avec lui, pour Constantinople, Korobof, un de ses courtisans les plus dévoués, chargé d'une dépêche pour le sultan, en réponse à celle qu'il avait envoyée par son ambassadeur. Le grand prince y retraçait le manque de foi de Mengli-Ghireï, et priait Sélim d'ordonner au khan de rompre ses rapports d'amitié avec les Lithuaniens. Korobof devait aussi tâcher de conclure, entre la Porte et la Russie, une alliance définitive, dont les principales conditions auraient été de se prêter de mutuels secours en tout événement, et surtout de soutenir cette dernière puissance contre la Lithuanie et la Tauride, dans le cas où Mengli-Ghireï ne se détacherait pas de Sigismond. Mais Korobof ne réussit pas dans ce principal objet de sa mission. Sélim répondit qu'il enverrait un nouvel ambassadeur à Moscou, et il ne tint pas parole, entièrement occupé de la guerre contre la Perse : seulement il fut arrêté que l'on protégerait la liberté du commerce à Azof et à Caffa.

Mort de Mengli-Ghireï.

Ce fut à cette époque que Mengli-Ghireï termina sa carrière. Il aurait mérité les regrets de la Russie s'il avait maintenu avec Vassili les rapports qui l'unissaient à Jean. Ce khan, dont le souvenir se conservera dans l'histoire, sem-

bla se survivre à lui-même, et ses dernières an- 1815.
nées n'offrirent plus que le fantôme d'un prince. Vassili devait espérer d'obtenir plus de succès dans ses relations politiques avec Makhmet-Ghireï, son fils aîné, qui devint son successeur. Malheureusement le nouveau khan n'avait ni l'esprit, ni les bonnes qualités de son père. Au mépris des préceptes du Koran, il était adonné à la boisson, esclave des femmes; en un mot, étranger aux vertus, aux nobles sentimens d'un souverain, il ne se fit remarquér que par son ardeur pour le pillage, et fut considéré comme un chef de brigands. A son avénement au trône, il parut d'abord rechercher l'amitié de la Russie, et il congédia, avec de grands égards, l'ambassadeur du grand prince. Mais bientôt après, soudoyé par l'or de Sigismond, il expédia à Moscou un grand de sa cour, nommé Douvan, pour émettre de sa part des prétentions aussi insolentes que ridicules. Il soutenait que Mengli-Ghireï ayant donné Smolensk à Sigismond, la prise de cette ville par Vassili, avait rompu le traité qui existait entre la Russie et la Tauride; que non-seulement on devait la restituer au roi, mais encore Briansk, Starodoub, Novgorod-Séversky, Poutivle et toutes les villes que Jean avait obtenues de la bienveillance du dernier khan. Makhmet exigeait encore la li-

Ambassades entre le nouveau khan et le grand prince.

berté de tous les prisonniers de son armée, avec un tribut d'Odoeff, quantité de choses précieuses et de l'argent. Il menaçait, en cas de refus, de faire ressentir à la Russie les effets de sa vengeance. Le grand prince fit de vains efforts pour ramener ce barbare à la raison; mais il mit ses espérances dans le dévouement de quelques seigneurs de Tauride, particulièrement sur celui d'Akhmat-le-Boiteux, second fils de Mengli-Ghireï, devenu kalga de la horde, c'est-à-dire, qui occupait la première dignité de l'État, après le khan. Tranquille alors, il s'arma de patience, reçut l'ambassadeur avec distinction, et, pour complaire à Makhmet-Ghireï, il remit en liberté
1515 — 1516. Abdyl-Létif, ex-tzar de Kazan, arrêté en raison des hostilités exercées par le khan de Tauride. On lui rendit la faculté de se présenter au palais, d'aller à la chasse; cependant le grand prince refusa de l'envoyer à sa mère, qui désirait faire avec lui le voyage de la Mecque. Le boyard Mamonof fut chargé de porter au khan la réponse de Vassili, avec de modiques présens. Il devait dire en outre à Makhmet que l'inconvenance de ses prétentions ne pouvait être que le fruit des intrigues de Sigismond; que le grand prince était fermement résolu, non-seulement à conserver à jamais sous sa domination la princi-

pauté de Smolensk, mais encore à reprendre toutes les villes, anciennes propriétés de la Russie; que la puissance de Mengli-Ghireï s'était affermie par son alliance avec les Russes, et non pas avec les Lithuaniens; enfin que Vassili était disposé à renouveler l'ancien traité, dans le cas où, pénétré d'une amitié sincère, le khan prendrait le parti du grand prince et ferait cesser les hostilités; car, au moment même où son ambassadeur sortait de Moscou, ses troupes s'étaient jetées sur Metchéra et inondaient les environs d'Azof, menaçant les frontières de Rézan. L'objet essentiel de la mission de Mamonof était de gagner les principaux seigneurs du khan, et de les rendre favorables aux intérêts de la Russie.

Deux circonstances contribuèrent d'abord à assurer le succès de ces négociations. Makhmet, fatigué d'attendre en vain de nouveaux présens de Sigismond, était instruit de la bienveillance particulière que le sultan avait témoignée au grand prince, et ces circonstances semblèrent changer ses dispositions; de sorte que Mamonof, qui, à plusieurs reprises, avait éprouvé, de la part des courtisans, de mauvais procédés; qui avait entendu Makhmet se plaindre de l'avarice de Vassili, eut la satisfaction de voir ce prince témoigner le désir de se détacher du roi; il offrait

même d'envoyer un de ses fils en Russie, pour gage de sa fidélité, si le grand prince voulait consentir à diriger, par eau, une armée nombreuse contre Astrakhan. Déjà le traité était rédigé, il ne restait plus qu'à en jurer l'exécution, lorsque, Sigismond ayant fait parvenir au khan une somme de trente mille ducats (39), l'acte d'alliance fut annulé et les propositions de l'ambassadeur rejetées. Le tzarévitch Bogatir, fils de Makhmet, se précipita sur la Russie à la tête de bandes poussées par la famine : car la chaleur extraordinaire de l'été avait détruit les moissons et brûlé les prairies de la Tauride. Il dévasta les villages du pays de Metchersk, de Rézan, et se retira. En réponse aux justes plaintes du grand prince, le khan le pria d'excuser la conduite du tzarévitch, à cause de sa jeunesse, l'assurant que c'était sans ordre et de sa propre volonté qu'il avait inquiété les possessions de la Russie. Malgré ces événemens, les relations entre les deux puissances ne furent point interrompues. Mamonof, qui venait de mourir, fut remplacé par le fils du boyard Tchadrin, homme plein d'esprit et d'activité, auquel Akhmat, frère du khan, accorda sa protection et son aide, guidé par les sentimens de haine qu'il avait pour la Lithuanie, autant que par son amitié pour la Russie, où il

songeait à se ménager un asile, en cas d'événement. *Nous vivons dans un temps malheureux*, disait-il à l'ambassadeur moscovite; *mon père exerçait son pouvoir suprême sur ses enfans, comme sur les princes, au lieu qu'à présent, mon frère, son fils, tous les princes prétendent commander en tzar.* Akhmat ne tarda pas à justifier par sa conduite la vérité de cette assertion. Chargé du commandement d'Otchakof, il tomba sur les frontières de Lithuanie, sans avoir égard à l'amitié qui existait entre Makhmet-Ghireï et Sigismond. Il écrivit alors à Vassili : *Sans aucune inquiétude, songe à t'emparer pour moi de la ville de Kief, je t'aiderai à faire la conquête de Vilna, de Troki et de toute la Lithuanie.* Plusieurs autres princes dont les dispositions étaient également favorables aux Russes, assuraient l'ambassadeur que le khan ne ferait aucun cas de ses engagemens avec Sigismond, si le grand prince se montrait plus généreux. D'un autre côté, ils donnaient à entendre à Makhmet-Ghireï, que s'il donnait suite à ses liaisons avec la Lithuanie, la Russie ne manquerait pas d'envoyer de puissans secours aux Tatars-Nogaïs et à ceux d'Astrakhan. Ces insinuations, appuyées d'ailleurs par l'avidité du khan, produisirent leur effet, et eurent sur son esprit une

telle influence, que, tout en recevant d'une main l'or de Sigismond, de l'autre il tirait le glaive contre lui et désolait ses provinces, bien moins pour servir les intérêts de la Russie, que pour satisfaire sa rapacité. Quoi qu'il en soit, quarante mille cavaliers furent envoyés par lui pour dévaster la partie méridionale de la Lithuanie. Le barbare savait trop que le roi et le grand prince, animés du désir de se nuire l'un l'autre, n'auraient pas les moyens de le punir. Il ne craignait pas de voir tomber sur lui le poids d'une juste vengeance. Cependant une circonstance imprévue le força bientôt à rechercher l'amitié du prince de Moscou.

Maladie et ambassade du tzar de Kazan.

Makhmet-Amin, tzar de Kazan, tomba dangereusement malade. Les annalistes rapportent que son corps était couvert d'ulcères remplis de vers. Il fit en vain venir des médecins et des mages; leurs remèdes n'apportaient aucun soulagement à ses souffrances. L'air était infecté de ses exhalaisons fétides. Il attribuait au courroux céleste l'horrible état où il se trouvait réduit, juste punition de sa perfidie et de la cruauté avec laquelle il avait fait massacrer tant de Russes, autant que de son ingratitude envers Jean. *Le dieu des Russes me punit*, disait ce malheureux à ceux qui l'entouraient; *Jean m'a servi de second*

père, et moi, séduit par une femme artificieuse, j'ai payé ses bienfaits par la plus noire ingratitude. Aujourd'hui que je descends au tombeau, les richesses, le trône, les grandeurs, les plus belles femmes, n'ont plus de prix à mes yeux: je vais les laisser à d'autres. Afin de rendre le calme à ses derniers momens, il voulut assurer Vassili de la sincérité de son repentir. Il lui envoya trois cents chevaux richement harnachés, une armure royale, un bouclier, et, entre autres choses précieuses, une tente qu'il avait reçue du roi de Perse, dont le riche tissu était si artistement travaillé, qu'il fut l'objet de l'admiration des marchands allemands alors à Moscou. Les ambassadeurs de Kazan prièrent le grand prince de leur donner Létif pour souverain, dans le cas où Makhmet-Amin viendrait à mourir, s'engageant à rester toujours sous la dépendance de la Russie et à ne reconnaître jamais d'autres tzars que ceux choisis par le souverain de Moscou. On dressa un acte, contenant ces dispositions, que le boyard Toutchkof fut chargé de porter à Kazan, où il fut ratifié avec les formalités d'usage par le tzar, les grands et le peuple. Vassili, pour témoigner sa bienveillance à Makhmet-Amin, donna la ville de Koschira à Létif.

1515—1516.

Le sort de Kazan éveilla la sollicitude du khan

de Crimée. Il craignait que les mourzas n'appelassent au trône un des princes d'Astrakhan, ses ennemis. Pour parer à un événement si nuisible à ses intérêts, il envoya à Moscou un seigneur de sa cour, chargé de remettre au grand prince une lettre remplie d'expressions amicales et dans laquelle il se faisait gloire de la dévastation de la Lithuanie. Il promettait de rendre la liberté à tous les prisonniers moscovites et de conclure un nouveau traité avec la Russie, à condition que le grand prince éleverait Létif au trône de Kazan, qu'il s'emparerait de la petite ville de Metchersk, ancienne propriété de Nordooulat, occupée par un tzarévitch au service de Schig-Alei, et qu'il la céderait à l'un des fils de Makhmet-Ghireï; enfin qu'il se déciderait à porter la guerre contre Astrakhan. Vassili refusa long-temps d'accéder à cette dernière condition; mais cependant il finit par y consentir et tous les obstacles paraissaient levés. On attendait à Moscou les ambassadeurs du khan,
1517. porteurs du traité; ils n'arrivèrent pas. Le grand prince apprit bientôt que Sigismond, aussi habile que lui, connaissant toute l'importance de l'amitié du khan, avait tout employé pour se l'assurer et qu'il y était parvenu au moyen de riches présens. Vingt mille Tauriens paraissent inopinément en Russie, le fer et la flamme à la main.

Invasion des Tauriens.

Ils pénètrent jusqu'à Toula, où ils sont arrêtés par les princes Odoefsky et Vorotinsky, voïévodes moscovites. Ces brigands, défaits aussitôt qu'attaqués, cherchent leur salut dans la fuite. Poursuivis par les soldats russes ils se noient dans les rivières, s'engloutissent dans les marais ou tombent sous les coups des paysans embusqués dans les bois, qui interceptaient tous les passages et ne faisaient point de quartier; de sorte qu'un très-petit nombre de Tauriens parvinrent à rejoindre leur pays, dans l'état le plus misérable.

Alliance avec le roi de Danemarck.

Tandis que la mauvaise foi du khan détruisait les négociations entamées, Vassili acquérait en Europe deux amis sincères et puissans. Dès l'année 1513, un ambassadeur de Jean, roi de Danemarck, était venu à Moscou, tant pour les affaires de Suède, que pour tâcher de déterminer le grand prince à nous réunir à l'église romaine, démarche dont il avait donné connaissance à Maximilien et à Louis XII (40). Christiern II, fils de Jean, surnommé le Néron du Nord, célèbre dans l'histoire par sa cruauté, conclut en 1517, avec la Russie, un traité solennel, d'après lequel les deux puissances devaient, *en toutes circonstances,* réunir leurs forces contre la Suède et la Pologne (41), bien qu'en 1510 les lieutenans du grand prince eussent signé avec la première une

1517. trêve de soixante ans. Mikoulin, ambassadeur de Russie, résidait à Copenhague, et celui de Christiern, David Gerold, le représentait près la cour de Moscou. Vassili permit aux marchands danois d'avoir une église à Novgorod, et de trafiquer librement dans son empire. Cependant Christiern, dont toutes les forces étaient employées à ranger sous sa domination l'ancienne Scandinavie, ne pouvait être d'un grand secours pour les Russes, contre Sigismond, et, de son côté, Vassili, occupé de la guerre contre la Lithuanie, était réduit à former des vœux pour son allié, dans la lutte qu'il avait à soutenir contre Stour, régent de Suède. Mais la bonne intelligence qui régnait entre ces deux princes ne laissait pas que de causer de vives inquiétudes à leurs ennemis.

Alliance avec l'ordre Teutonique.

L'autre allié de la Russie, à cette époque, était Albert de Brandenbourg, grand-maître de l'ordre Teutonique. Le Nord avait vu s'éteindre la brillante ardeur qui avait animé jadis cette association guerrière, consacrée à la piété et à l'exercice des vertus, célèbre par la gloire de ses fondateurs. Les richesses peuvent-elles tenir lieu de courage ? Ces chevaliers, redoutables autrefois par leur intrépidité et le mépris de la vie, ne montrèrent plus que de la faiblesse, lorsque, deve-

nus possesseurs de grandes propriétés, ils eurent 1517.
appris à connaître les jouissances de la fortune. Ces vainqueurs des infidèles furent subjugués à leur tour par des chrétiens, et déjà Casimir, ainsi que ses successeurs, après leur avoir enlevé plusieurs villes, s'était assuré, par des sermens, de la soumission du grand-maître. L'Ordre, en un mot, était tombé dans l'avilissement. Ambitieux de récupérer, avec leur ancienne gloire, l'indépendance et leurs propriétés, les chevaliers avaient successivement invoqué la protection du pape, celle de l'Allemagne et de l'empereur; enfin ils tournèrent naturellement leurs efforts vers la Russie, qui avait des motifs plus puissans encore que les leurs, pour désirer l'affaiblissement de Sigismond. Il est vrai que cet Ordre avait souvent pris le parti de la Livonie, et fait retentir l'Europe de ses clameurs contre les Russes, leur prodiguant les noms de barbares, d'infidèles, d'hérétiques. Mais, mettant de côté toute récrimination, les héros de Jérusalem tendirent au grand prince une main suppliante. Albert envoya à Moscou Dietrich Schomberg, l'un des titulaires de l'Ordre, qui fut accueilli avec distinction. Pendant la première semaine du grand carême, c'est-à-dire, à une époque de jeûne, où, d'habitude, la cour ne s'occupe jamais d'affaires,

1517. Schomberg eut plusieurs conférences avec les boyards; il eut l'honneur d'être admis à la table du grand prince, et, le lendemain, d'assister avec lui à l'office divin, dans l'église de Notre-Dame de l'Assomption. On conclut ensuite une alliance offensive contre le roi de Pologne (42). Le grand-maître demandait, par mois, soixante mille ducats pour l'entretien de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers. Vassili promit cette somme, sous la condition que les Allemands s'empareraient de Thorn, de Dantzig, de Marienverder, d'Elbing, et qu'ils s'avanceraient jusqu'à Cracovie. Cependant il ne jugea pas à propos d'insérer dans le traité d'article obligatoire qui lui aurait enlevé la faculté de faire la paix avec Sigismond, avant qu'on ne lui eût enlevé toutes les villes prussiennes, ainsi que celles qui avaient appartenu jadis à la Russie. Il dit à ce sujet à Schomberg : *C'est à vous à prendre des engagemens, car vous n'avez point encore commencé la guerre, tandis que nous, depuis longtemps, nous sommes en campagne, et faisons aux ennemis le plus de mal que nous pouvons.* Il fut convenu que ce traité serait tenu secret, afin d'ôter au roi la possibilité d'organiser ses moyens de défense. Schomberg reçut en présent une pelisse de velours, quarante zibelines, deux

mille peaux d'écureuils, et reprit la route de Kœnigsberg, accompagné de Zagretzky, gentilhomme russe. Arrivés dans cette ville, on fit l'échange et la ratification du traité. Le grand-maître demandait que Vassili envoyât immédiatement six cent vingt-cinq pouds d'argent en lingot (*a*) à Kœnigsberg, où des agens russes auraient la faculté de faire battre monnaie, pour subvenir aux dépenses que nécessiterait l'entretien des troupes allemandes. A cet effet, Albert envoya à Moscou un autre ambassadeur de l'Ordre, nommé Melchior Robenstein, auquel le grand prince répondit que l'argent était prêt; mais qu'avant de le recevoir il fallait que, préalablement, les Allemands commençassent la guerre. Le vieux Plettemberg, grand-maître de l'ordre de Livonie, ne prit aucune part à cette ligue. La haine invétérée qui l'animait contre les Russes, le portant à faire des vœux pour le succès des armes du roi de Pologne, au préjudice même de l'ordre Teutonique, c'était avec chagrin qu'il rendait compte au grand-maître de Prusse, des avantages obtenus par les Russes dans le cours de cette guerre (43). S'agissait-il, au contraire, de lui annoncer leurs pertes, il était

(*a*) C'est-à-dire vingt-cinq mille livres d'argent, le poud pesant quarante livres; somme énorme pour le temps.

au comble de la joie, bien que cependant il n'eût rien à espérer de la reconnaissance du roi, obligé, qu'il était, de renoncer à son amitié pour complaire au grand prince : position dangereuse pour une aussi faible puissance !

En envoyant Zagretzky à Kœnigsberg, le grand prince l'avait chargé de se procurer des renseignemens au sujet des relations de l'empereur Maximilien avec le roi de France et la république de Venise. Il devait s'informer si ce monarque se disposait à faire partir une ambassade pour Moscou ; enfin, quelle était la nature de ses rapports politiques avec Sigismond(44). Vassili n'espérait aucun secours de l'empereur dans cette guerre ; il était instruit qu'une entrevue avait eu lieu à Vienne, entre ce prince, le roi de Hongrie et celui de Pologne, et que plusieurs alliances de famille y avaient été arrêtées ; mais il pensait que Maximilien se chargerait du rôle de médiateur entre la Lithuanie et la Russie, qui, toutes les deux, et surtout la première, soupiraient après le repos. Le grand prince, cependant, n'avait fait à ce sujet aucune ouverture, tandis que Sigismond priait l'empereur de procurer la paix à son royaume. En effet, on vit bientôt arriver à Moscou, en qualité d'ambassadeur de la cour de Vienne, le baron de Herberstein (45), homme sage et

Ambassade de l'empereur Maximilien.

instruit. Ayant été présenté à Vassili, il peignit, 1517.
avec chaleur et avec éloquence, les maux que les chrétiens d'Europe attiraient sur eux par leurs dissensions; les triomphes des infidèles qui, profitant de ces discordes, augmentaient leur puissance et s'emparaient des royaumes. « Quel doit » être, » disait-il dans cette mémorable harangue, » le but de la sollicitude des souverains? » Ne doivent-ils pas régner pour la gloire de la » foi, et pour assurer le repos de leurs sujets? » Tels sont les principes qui ont constamment » dirigé l'empereur. S'il a fait la guerre, ce n'é- » tait point par amour d'une fausse gloire, ni » pour s'emparer du bien d'autrui, mais seule- » ment pour punir ceux qui osaient le provo- » quer. Méprisant les dangers, on l'a vu, dans » les combats, s'exposer comme un simple guer- » rier, et remporter la victoire contre des forces » supérieures, parce que le Seigneur prête à la » vertu le secours de son bras tout-puissant. Au- » jourd'hui il jouit de son bonheur au sein de la » tranquillité : le pape et tous les princes d'Ita- » lie sont devenus ses alliés; l'Espagne, Naples, » la Sicile et vingt-six autres royaumes re- » connaissent son petit-fils, Charles, pour leur » monarque légitime et heréditaire; le roi de » Portugal lui est attaché par les liens du sang,

» et le roi d'Angleterre par ceux d'une amitié
» sincère; les souverains de Danemarck et de
» Hongrie sont unis aux petites-filles de Maximi-
» lien; enfin celui de Pologne lui témoigne une
» confiance sans bornes. Je ne parlerai pas de
» votre majesté, elle sait apprécier les sentimens
» de mon maître. Le roi de France, la républi-
» que de Venise, dirigés par leurs intérêts parti-
» culiers, insensibles au bien du christianisme,
» ne faisaient point partie de cette alliance fra-
» ternelle avec toute l'Europe; mais ils ont déjà
» manifesté l'amour de la paix, et j'ai appris
» qu'un traité venait de l'assurer. Maintenant
» que l'on jette un regard d'un bout du monde
» à l'autre; existe-t-il un prince orthodoxe qui
» ne soit pas attaché à l'empereur par des liens
» de famille ou d'amitié? Tous, tous jouissent
» d'une paix profonde, tandis que la Russie et la
» Lithuanie se déchirent. Maximilien m'a en-
» voyé près de votre majesté, illustre monarque,
» afin de l'engager à rendre le repos à la chré-
» tienté et à vos Etats, pour la gloire de Dieu;
» car la paix fait fleurir les empires, tandis que
» la guerre épuise, détruit leurs ressources et
» amène leur décadence. Qui peut être certain
» de la victoire? la fortune trahit souvent l'es-
» poir le mieux fondé! Jusqu'ici j'ai parlé au

» nom de mon maître. J'ajouterai maintenant 1517.
» qu'à mon passage à Vilna, j'ai appris de l'am-
» bassadeur turc lui-même, que le sultan venait de
» s'emparer de Damas, de Jérusalem et de toute
» l'Egypte ; un voyageur digne de foi, qui s'est
» trouvé sur les lieux, m'a confirmé cette fu-
» neste nouvelle. Prince, si avant ces événemens
» la puissance du sultan nous inspirait de justes
» craintes, le succès de ses armes ne doit-il pas
» les augmenter encore ? » L'éloquent ambassadeur cita à ce propos Philippe de Macédoine et Alexandre-le-Grand, prodiguant des éloges aux dispositions pacifiques du premier, et blâmant l'insatiable ambition de son fils.

Il eût été facile à Vassili d'adresser de justes reproches à l'empereur, relativement à la violation du traité qu'il avait conclu avec la Russie ; mais il savait que la politique commande l'oubli de pénibles et inutiles souvenirs ; qu'elle sert à justifier toutes sortes d'écarts. Il se contenta donc de témoigner à l'ambassadeur, sa reconnaissance pour les bonnes intentions de son maître, l'assurant qu'il était très-porté à la paix. Maximilien s'engagea à conserver la plus grande impartialité dans sa médiation entre les deux puissances, et même à prendre parti contre le roi, dans le cas où il repousserait les conditions de paix,

modérées, justes et honorables, qui lui seraient faites. Il exprima le désir de voir fixer, pour le lieu des conférences entre les plénipotentiaires de Russie et de Lithuanie, le Danemarck, une ville frontière, ou celle de Riga. Mais le grand prince répondit à ce sujet que les négociations devaient s'entamer à Moscou, ainsi que cela s'était toujours pratiqué, et il donna l'ordre de délivrer, pour les ambassadeurs du roi, un sauf-conduit dans lequel il prenait le titre de prince de Smolensk (46). L'ambassade, composée du gouverneur de Mohilef, du secrétaire d'Etat et de soixante-dix gentilshommes, expédiée peu de temps après, fut obligée de s'arrêter à Dorogomilof. Vassili ne voulut pas permettre qu'elle arrivât jusqu'à Moscou, parce qu'il venait d'apprendre que l'armée de Sigismond avait pénétré dans nos frontières, et que le roi, lui-même, se trouvait à Polotsk, avec son armée de réserve.

Cette incursion avait pour cause des désirs de vengeance. Quelque temps auparavant, André Sabourof, voïévode de Pskof, était entré en Lithuanie à la tête de trois mille hommes, de son chef et sans aucun ordre du grand prince. Il se comporta d'abord avec ménagement ; il ne fit aucun mal aux habitans, et s'arrêta près de Roslavle, leur déclarant qu'il abandonnait le

service de Vassili pour passer à celui de Sigismond. Persuadés par ces paroles, ils lui envoyèrent, comme à un ami, des provisions de bouche; mais, profitant d'un jour de marché, Sabourof s'empara de Roslavle, y fit un énorme butin, et emmena un grand nombre de prisonniers; dix-huit marchands allemands furent seuls épargnés. Dans l'intention de punir les Pskoviens, Constantin Ostrojsky, ce héros de la Lithuanie, se mit en campagne pour s'emparer d'Opotchka, dont le gouverneur était Vassili Soltikof, digne de prendre place dans l'histoire par sa brillante valeur, objet d'admiration pour les Russes, et de terreur pour les ennemis. Pendant quinze jours entiers, les Lithuaniens, avec les Bohémiens et les Allemands à leur solde, canonnèrent cette insignifiante forteresse; les murs, battus en brèche, s'écroulèrent sous leurs coups; mais l'intrépide Soltikof inspirait son courage à ses guerriers comme aux habitans, et les assiégeans, repoussés avec une perte considérable, furent obligés d'abandonner l'assaut. Le voïévode Sokol y perdit, avec la vie, l'étendard confié à sa bravoure. Cependant les généraux moscovites, princes Alexandre Rostofsky et Vassili Schouisky, s'avançaient rapidement, le premier, de Veliki-Louki, le second, de Viazma, au secours d'O-

1517.

Ostrojsky assiége Opotchka.

6 octobre.

1517. potchka ; ils étaient précédés par le prince Féodor Obolensky et par le brave Jean Latsky, à la tête des enfans-boyards. Aux environs du camp de Constantin, ils battirent complètement, et sur trois points différens, quatorze mille ennemis,
18 octobre. ainsi que de nouvelles troupes envoyées à Ostrojsky par Sigismond ; plusieurs généraux, l'artillerie et les bagages tombèrent en leur pouvoir. Le principal corps de l'armée russe se porta directement contre Constantin ; mais celui-ci ne jugea pas à propos d'attendre son arrivée, il leva le camp, et se retira avec tant de précipitation, que les machines de siége, abandonnées devant la place, restèrent à Soltikof comme un illustre trophée de sa vaillance. Les Russes réparèrent ainsi la honte de leur défaite devant Orscha. Quant à Constantin, cet événement lui fit donner, par un annaliste, le surnom de *Fuyard*.

25 octobre. A la nouvelle de cette victoire, le grand prince permit aux ambassadeurs de Sigismond de faire leur entrée solennelle à Moscou ; il les reçut avec
Négociations de paix. bienveillance. *Le roi*, leur dit-il, *demande la paix et commence la guerre ; mais à présent qu'il a reçu une utile leçon, nous voulons bien écouter ses propositions*. On commença par émettre, de part et d'autre, des prétentions immodérées. Vassili exigeait que Sigismond lui rendît Kief,

Vitebsk, Polotsk et plusieurs autres provinces, ainsi que les trésors et l'apanage de la feue reine Hélène; il demandait aussi que les gentilhommes qui avaient manqué de respect à cette princesse, fussent punis. Les Lithuaniens, de leur côté, voulaient qu'on leur abandonnât Smolensk, Viazma, Dorogobouge, Poutivle, avec la province de Seversky, ainsi que la moitié de Novgorod, de Pskof et de Tver (47). *Voilà*, dit le baron de Herberstein, *des demandes bien exagérées. Si l'on ne veut pas s'accorder par de mutuelles concessions, j'aurai fait un voyage inutile.* Le gouverneur de Mohilef déclara que Sigismond consentait à renouveler le traité conclu en 1494, entre le grand prince Jean et le roi Alexandre: l'ambassadeur de Maximilien fit à Vassili toutes les instances possibles pour l'engager à céder au moins Smolensk, lui citant pour exemple la modération du roi Pyrrhus (48); celle de Maximilien, qui avait remis Véronne à la république de Venise; enfin, la générosité de Jean lui-même, qui n'avait pas voulu enlever Kazan à ses anciens tzars. Les boyards moscovites, sans faire mention de Pyrrhus, répondirent que l'empereur pouvait, selon son bon plaisir, donner aux Vénitiens des preuves de sa munificence, mais que la générosité n'était point une loi d'obligation;

que Kazan avait été et se trouvait encore sous la domination de Vassili, peu habitué à céder les biens qu'il avait reçus de Dieu et des mains de la victoire. Herberstein, bien qu'il protestât de son impartialité, penchait évidemment pour les Lithuaniens. Il chercha à justifier Sigismond en disant que l'on ne devait point ajouter foi aux propos de quelques déserteurs ou prisonniers, qui regardaient les brigandages commis par Makhmet-Ghireï, comme le fruit des intrigues du roi. La demande, ajoutait-il, d'hériter de l'apanage d'Hélène, est contraire à toutes les lois, et ceux dont cette princesse a eu à se plaindre pourront être punis, si le grand prince veut consentir à modérer ses autres pré tention etc. On peut reconnaître dans ces négociations l'habileté et la finesse de Herberstein, la morgue des ambassadeurs lithuaniens, et l'impassible fermeté de Vassili; le langage noble et poli de ses boyards prouve la culture de leur esprit. Après de longues et vives discussions, dans lesquelles Smolensk était le principal obstacle à la paix, le gouverneur de Mohilef dit : *Nous allons partir; que le sang que l'on va répandre retombe sur ceux qui en sont la cause. Ce n'est pas nous*, répondirent les boyards. En congédiant les ambassadeurs, Vassili se leva, leur donna

obligeamment la main, et les chargea de complimens pour Sigismond. Les conférences étant terminées, le baron de Herberstein remit au grand prince, une lettre particulière de son maître, relative à Michel Glinsky. « Il peut être coupable, » disait l'empereur, « mais la longue détention » qu'il a subie, doit être regardée comme une » punition suffisante de ses fautes. Élevé à la » cour de Vienne, il l'a servie avec fidélité, ainsi » que l'électeur de Saxe ; Vassili fera un sensible » plaisir à Maximilien en donnant à Glinsky la » liberté de se rendre en Espagne, près de Char» les, petit-fils de l'empereur (*a*). » Vassili rejeta ces propositions, et répondit que ce traître aurait déjà perdu la tête sur un échafaud, s'il n'avait manifesté le désir d'embrasser la religion grecque, professée par les auteurs de ses jours, et que pendant son séjour en Italie il avait quittée, par légèreté, pour adopter la croyance des Romains. Il veut, ajouta Vassili, mourir en chrétien de l'Eglise d'Orient, et le métropolitain est chargé de lui donner les instructions convenables.

Ainsi l'ambassade de Maximilien ne produisit aucun résultat. Cependant Herberstein partit de Moscou avec l'espoir qu'une trêve entre les puis- Ambassade à Maximilien. 1518.

(*a*) Devenu depuis Charles-Quint.

sances belligérantes pourrait devenir possible, malgré les difficultés qui s'étaient opposées à la conclusion de la paix. Afin de faire connaître à l'empereur la loyauté qui, de la part des Russes, avait présidé aux négociations, le grand prince fit partir pour Vienne, Vladimir Plémianikof, chargé aussi de lui rappeler sa promesse de seconder les Moscovites dans la guerre contre Sigismond. Cet envoyé ne pouvait se louer assez de l'affabilité avec laquelle il fut accueilli par Maximilien. Ce prince lui ordonna de parler assis et son bonnet sur la tête, tandis qu'il se découvrit lui-même lorsqu'on prononça le nom du grand prince. Il fit également asseoir l'interprète de Plémianikof; il les traita splendidement, les mena à la chasse, et leur fit présent de quelques faucons parfaitement dressés, protestant qu'il n'avait rien à refuser à son frère Vassili. Toutes ces caresses n'avaient d'autre motif que le désir qu'il éprouvait de faire cesser la guerre de Lithuanie; car Maximilien nourrissait réellement le projet d'armer tous les souverains de l'Europe contre le sultan, et la faiblesse de la Lithuanie lui faisait craindre de voir écraser cette puissance par les forces russes. *L'intégrité de la Pologne*, écrivait-il au grand-maître de l'ordre Teutonique, *est indispensable à l'intérêt général de l'Eu-*

*rope : la grandeur de la **Russie** devient dangereuse* (49). Plémianikof revint à Moscou (50), accompagné de nouveaux ambassadeurs de l'empereur, Francisque de Kollo et Antoine de Conti, qui tracèrent, avec éloquence, le tableau des conquêtes faites par les Turcs dans les trois parties du monde, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'aux sables de Lybie, et du Caucase à Venise. Ils parlèrent du triste esclavage où gémissait l'Église grecque, mère de la chrétienté russe ; de la profanation du Saint-Sépulchre, de Nazareth, de Béthléem et du Sinaï, tombés sous la domination des Musulmans. Ils insinuèrent que la Porte, voisine de la Russie par la Tauride, pourrait bien, un jour, étendre son pouvoir jusqu'à elle ; qu'il y avait tout à redouter de la férocité, de la perfidie et du bonheur de Sélim, qui, abreuvé du sang de son père et de trois de ses frères, osait prendre le titre de maître du monde (*a*). Il engageait Vassili, comme l'un des princes les plus puissans parmi les fidèles, à suivre la bannière de Jésus-Christ, le suppliant enfin de déclarer avec franchise s'il désirait ou non la paix avec la Lithuanie, afin de ne pas perdre le temps en vaines paroles. Il est certain

1518.

Nouveaux ambassadeurs de Maximilien.

(*a*) *Faisant porter devant lui,* disaient ces ambassadeurs, *des torches dont il alimentait la lueur avec la graisse des cœurs chrétiens.*

1518. que cette paix convenait au grand prince, mais il ne voulait pas rendre Smolensk. Il fut question alors d'une trêve de cinq ans, consentie par lui, à condition que tous les prisonniers seraient rendus à la liberté, et rejetée par Sigismond, qui en possédait un plus grand nombre, et perdait ses avantages par un cartel général. Tout ce que Vassili put accorder en cette circonstance, pour complaire à l'empereur, fut de donner sa parole de ne pas faire la guerre à la Lithuanie pendant le cours de 1519, si, de son côté, le roi n'inquiétait pas la Russie, et si Maximilien voulait prendre l'engagement de se réunir au grand prince, à l'expiration de ce temps, pour agir contre Sigismond (51). Chargé de ces propositions, un envoyé moscovite, parti pour Vienne, y arriva au moment où l'empereur venait de mourir. Ce prince fut regretté par Vassili en ami sincère, et Sigismond le pleura comme un protecteur dont l'appui lui devenait d'autant plus nécessaire, que de nouveaux ennemis paraissaient menacer la Lithuanie et la Pologne.

Mort d'Abdyl-Létif.

Abdyl-Létif, désigné pour succéder à Makhmet-Amin, termina ses jours à Moscou *le 9 novembre*. Le grand prince en conçut un vif chagrin; car il perdait en lui un otage important, instrument utile à ses relations politiques avec la

Tauride et Kazan. Néanmoins cet événement eut 1518.
d'abord des résultats avantageux pour la Russie : Makhmet-Ghireï, dont les désirs avaient pour objet la conquête d'Astrakhan, portait également ses vues sur Kazan, et si l'appui de Vassili lui était nécessaire pour se rendre maître de la première de ces villes, il devenait surtout indispensable au succès de ses autres desseins. A la nouvelle de la mort de Létif, il songea que l'état de santé de Makhmet-Amin annonçait sa fin prochaine, et, pour parvenir à placer son frère Sahib-Ghireï sur le trône de Kazan, il rechercha l'amitié du grand prince, malgré les efforts de plusieurs grands de sa cour, malgré l'assassinat, par un de ces perfides, du kalga Akhmat-Ghireï, ami zélé des Russes. Cependant les partisans de Vassili, au nombre desquels se trouvait Appak, premier favori du khan, l'emportèrent sur les facticux ; et Makhmet-Ghireï fit savoir au prince de Moscou, qu'il lui enverrait incessamment cet Appak pour conclure un traité. Il ajoutait que déjà ses troupes faisaient la guerre à la Pologne, et, que par leurs secours, les Russes parviendraient à détruire leurs ennemis, si, en récompense, ils voulaient rendre quelques services au khan, comme de s'emparer pour lui d'Astrakhan

Traité renouvelé avec les Tauriens.

ou de Kief (52). Vassili fit partir sur-le-champ, pour 1519

la Tauride, Ilia Tchélitchef, gentilhomme qui jouissait de toute la faveur du khan, et le prince Pronsky. Ils rencontrèrent en route l'envoyé Appak, porteur du traité, rédigé littéralement d'après la formule qu'on lui avait expédiée; il contenait, en substance, que le grand prince et Makhmet-Ghireï réuniraient leurs armes contre la Lithuanie et les successeurs d'Akhmat. Nous rapporterons ici quelques circonstances curieuses de cette ambassade. Appak, coiffé d'un turban, refusa de l'ôter en présence de Vassili. *Que signifie cette innovation?* demandèrent les boyards. *Tu es prince, il est vrai, mais tu n'es ni Turc ni Mullah, et tu ne fis jamais le voyage de la Mecque.* Appak déclara qu'il avait obtenu de Makhmet-Ghireï la permission d'aller visiter le tombeau du S. Prophète, et qu'à cet effet, il avait orné sa tête du signe des vrais croyans. L'ambassadeur et les seigneurs moscovites s'inclinaient en s'adressant réciproquement la parole au nom de leurs souverains. Après les complimens d'usage, Appak, à genoux, présenta au grand prince la lettre du khan. Le traité, ratifié par serment, fut déposé sur la table auprès d'une croix, et Vassili prononça alors ces paroles: *Appak, je promets amitié sincère à mon frère Makhmet-Ghireï, et je jure, par le traité que*

nous venons de conclure, de regarder désormais ses amis comme les miens, et d'employer ma puissance contre ses ennemis. Cet acte ne fait pas mention d'Astrakhan ; mais je donne ma parole de lui déclarer la guerre. Il baisa ensuite le saint Crucifix, après avoir reçu une obligation écrite en témoignage de la fidélité du khan. 1519.

Cependant le sort de Kazan ne tarda pas à se décider, mais d'une autre manière que celle prévue par le khan : Makhmet-Amin mourut dans d'horribles douleurs. Conformément à ses dernières volontés et à leur vœu solennel, les houlans, les grands seigneurs de Kazan, se préparèrent à recevoir un nouveau tzar des mains de Vassili, et le moment était arrivé où il fallait combler les vœux de Makhmet-Ghireï ou rompre ouvertement avec lui. Vassili n'hésita pas long-temps. Bien qu'il désirât avec ardeur l'alliance de la Tauride, il devait craindre d'augmenter la puissance d'un khan plein d'orgueil et d'ambition, et de le mettre à même, en faisant passer Astrakhan et Kazan sous sa domination, de rétablir l'empire de Bàti, dont le souvenir était en horreur aux Russes. Dans de semblables conjonctures, ce barbare insensé pouvait-il raisonnablement s'attendre à être protégé par eux ? C'était à son ennemi et non pas à son frère que le

Mort de Makhmet-Amin.

1519 grand prince destinait le trône de Kazan, et il envoya dans cette ville Michel Yourief, gouverneur de Tver, chargé d'annoncer aux habitans qu'il leur donnait pour tzar le jeune Schig-Alei, petit-fils d'Akhmat, qui, avec son père, avait quitté Astrakhan pour passer au service de Jean III, et que Makhmet-Ghireï voyait, avec regret, posséder, à titre de souveraineté, la petite ville de Metchersk. A cette nouvelle, les grands et le peuple firent éclater leur reconnaissance et nommèrent à l'instant une députation composée des personnages les plus marquans d'entre eux, pour aller chercher à Moscou leur nouveau souverain; Dmitri Belsky l'accompagna jusqu'à Kazan, où il l'établit sur le trône et lui fit prêter serment de fidélité au grand prince. Son inauguration excita une joie universelle. Schig-Alei, élevé en Russie, fut toujours dévoué au grand prince, comme à son unique protecteur, et n'eut d'autre ambition que de lui prouver par ses services, la sincérité de ses sermens.

Cet événement eut lieu pendant le séjour d'Appak à Moscou. Il n'apporta, il est vrai, aucun obstacle à la conclusion de l'alliance avec la Tauride, mais il donna lieu à diverses explications. L'ambassadeur en témoigna son étonnement, et demanda dans quel but Vassili, l'ami de

son maître, remettait Kazan au petit-fils d'Akhmat, son ennemi? *Manquons nous de princes?* disait-il, *ou bien le sang de la horde serait-il préférable à celui de Mengli-Ghireï? Au reste, je n'exprime ici que ma propre façon de penser, bien que je croie deviner la conduite à venir du khan.* Vassili protesta qu'il avait eu d'abord l'intention d'élever au trône le frère ou le fils de Makhmet-Ghireï, mais que les seigneurs de Kazan s'y étaient formellement opposés et avaient désigné, de la manière la plus positive, Schig-Alei à son choix, déclarant que si leurs vœux n'étaient point accomplis, ils chercheraient un souverain chez les Nogaïs ou à Astrakhan, c'est-à-dire, parmi les ennemis de la Russie. Appak se contenta de cette explication, et peu de temps après on reçut à Moscou la nouvelle si long-temps désirée, que, conformément au traité, le khan agissait avec vigueur en allié du grand prince. Son fils, le kalga Bogatir, entré inopinément en Lithuanie à la tête de trente mille hommes, mettait tout à feu et à sang dans les États de Sigismond et s'était avancé même jusqu'aux environs de Cracovie. Après une victoire remportée sur Constantin Ostrojsky, il avait fait soixante mille habitans prisonniers, en avait massacré un plus grand nombre

1519.

Les Tauriens dévastent la Lithuanie.

1519. encore, et avait abandonné la Lithuanie, couverte de sang et de cendres, affreux triomphe d'un brigand! Cette entreprise prouva au roi que l'inimitié déclarée d'un barbare est préférable à de prétendues alliances qui endorment la vigilance et conduisent à un repos trompeur. Makhmet-Ghireï paraissait se disposer à donner au grand prince une autre preuve de cette vérité; cependant il conserva pour lui, pendant les deux années suivantes, tous les dehors de l'amitié. Appak quitta Moscou, enchanté de l'accueil du souverain, qui fit partir pour la Tauride le boyard Féodor Klementief, en remplacement du prince Pronsky. Vassili savait à quel point Makhmet-Ghireï redoutait le sultan. Afin de s'appuyer de son influence, il envoya à Constantinople un gentilhomme, nommé Golokvastof, porteur d'une lettre qui exprimait à Selim ses regrets d'être privé aussi long-temps de la seconde ambassade promise par lui, à l'effet de conclure un traité dont le but serait de réprimer l'audace du khan et d'effrayer la Lithuanie et la Pologne (53). D'après des instructions secrètes, Golokvastof devait aussi se procurer une entrevue avec le prince Hemmet, fils d'Akhmat, assassiné en Tauride; car on répandait le bruit que le sultan avait l'intention

Ambassade au sultan.

de l'élever à la souveraineté de la Crimée. Comme son père avait donné des preuves de son attachement pour la Russie, Vassili conservait l'espoir d'obtenir également l'amitié du fils. Golokvastof devait offrir à celui-ci la protection du grand prince, un asile sûr à Moscou, un apanage et un traitement conforme à son rang. Hemmet, irréconciliable ennemi de son oncle Makhmet-Ghireï, pouvait, bien qu'exilé de son pays, être d'une grande utilité aux Russes par ses liaisons et ses amis en Tauride; mais ce qui était bien plus important encore était de l'avoir pour ami, dans le cas où le sultan réaliserait en sa faveur les projets qu'on lui supposait. Il n'en fut rien; et cette partie de la mission diplomatique de l'ambassadeur moscovite n'eut aucune suite. Mais Sélim, en le congédiant, lui remit une réponse très-flatteuse pour Vassili. Afin de lui donner une preuve de son amitié sincère, il ordonna à ses pachas d'inquiéter les États du roi et confirma, en même temps, la liberté du commerce entre les deux puissances.

L'incursion de Makhmet-Ghireï en Pologne avait plongé Sigismond dans la plus grande consternation; ses inquiétudes augmentèrent encore lorsqu'il apprit que le grand-maître de l'ordre Teutonique, de qui il avait reçu les

1519. sermens de fidélité, se préparait aussi à lui faire la guerre, en vertu d'un traité avec la Russie. Deux motifs s'opposèrent long-temps à l'exécution des articles de cette alliance. D'un côté, le pape Léon X engageait le grand-maître, non-seulement à vivre en paix avec le roi, mais encore à devenir médiateur entre lui et la Russie, lui proposant le suprême commandement de toutes les armées chrétiennes, qui devaient se rassembler sous les drapeaux de la foi pour humilier l'orgueil du sultan. Ce pape, plus célèbre dans l'histoire par son amour pour les sciences et les arts, que par son zèle apostolique et les qualités d'un chef d'État, fit représenter à Vassili, par le grand-maître, que Constantinople était l'héritage légitime d'un monarque russe, descendant d'une princesse grecque; que les lois d'une saine politique lui prescrivaient de faire la paix avec la Lithuanie, puissance que le temps minait sourdement; que les liens qui unissaient la Lithuanie et la Pologne se rompraient nécessairement à la mort de Sigismond, et qu'il était probable qu'à cette époque, ces deux puissances se choisiraient des souverains particuliers et s'affaibliraient par leurs mésintelligences. Il ajoutait encore que tout semblait favoriser la grandeur de la Russie, qui

Relations avec le pape et le grand-maître de l'ordre Teutonique.

parviendrait à devenir en Europe une puissance du premier ordre, si elle s'unissait aux princes chrétiens par les nœuds sacrés de la religion, et consentait à marcher avec eux contre les Ottomans; que l'église grecque se trouvant sans chef, on élèverait le métropolitain russe à la dignité de patriarche, en ayant soin de conserver et d'approuver, sans y apporter le moindre changement, toutes les coutumes *admissibles* de cette religion. Enfin le pape annonçait que le plus ardent de ses désirs était d'orner le front du souverain de Russie de la couronne des monarques chrétiens, sans aucun motif terrestre, mais *uniquement pour la gloire de Dieu*. Vassili avait de fortes raisons pour détester le pape; car, en 1514, il avait célébré à Rome, avec une grande solennité, la victoire de Sigismond, traitant les Russes d'*hérétiques*. Cependant, inspiré par la prudence, il répondit au grand-maître qu'il voyait avec satisfaction les bonnes intentions du pape à son égard; qu'il était entièrement disposé à établir avec lui des rapports d'amitié au sujet des affaires de l'Europe; mais que, relativement à sa croyance, la Russie était et resterait toujours attachée à la religion grecque dans toute sa pureté. Le moine Nicolas Schomberg, envoyé du pape à Cracovie et Kœnigsberg,

ayant témoigné le désir de se rendre à Moscou, le grand prince lui promit un accueil gracieux et permit à Léon X d'entretenir, par la Russie, des relations avec la Perse.

La seconde cause qui occasionait les retards d'Albert, provenait du besoin d'argent où il se trouvait. Il demandait au grand prince cent mille *grivnas* en argent (*a*) pour engager des soldats en Allemagne ; mais celui-ci, craignant d'épuiser inutilement son trésor, lui écrivit : « *Commence* » *d'abord par t'emparer de Dantzick, et entre* » *dans les Etats de Sigismond.* » Le grand-maître répondait à cela : *Je ne puis rien faire sans argent*. Conformément au désir d'Albert, Vassili adressa des dépêches au roi de France et aux électeurs d'Allemagne, pour les prier de venir au secours de l'Ordre que la Pologne cherchait à anéantir ; il conseillait aux princes de l'Empire de se choisir un souverain dont le bras puissant fût en état de défendre la chrétienté contre les infidèles, et, plus zélé que Maximilien, pour protéger l'Ordre le plus illustre de l'Allemagne. Les ambassadeurs russes furent traités à Kœnigsberg, aussi honorablement que ceux du grand-maître l'étaient à Moscou. Albert se rendit lui-même à leur hôtel, au lieu d'établir les confé-

(*a*) Près de quatre millions de roubles.

rences dans son palais : admis à sa table, il leur céda sa propre place, et ne voulut point qu'on le saluât de la part du grand prince, se reconnaissant indigne d'un si grand honneur, tandis que lui avait chargé ses envoyés d'adresser à Vassili *des salutations jusqu'à terre*. Il fit apprendre la langue russe à des Allemands, et ne parlait qu'avec une vive émotion des bienfaits qu'il attendait de la Russie en faveur d'un Ordre illustre et persécuté. Il donna à Vassili la liste de tous ses alliés secrets, au nombre desquels se trouvaient le roi de Dannemarck, les archevêques de Mayence et de Cologne, les électeurs de Saxe, de Bavière, de Brunsvick, et plusieurs autres princes. Il assurait que le pape Léon se déclarerait pour la Russie, dans le cas où Sigismond rejeterait une paix équitable : cédant à l'ardeur de son zèle, il allait même jusqu'à conseiller à Vassili d'éloigner cette paix, et de ne pas laisser à la Lithuanie le temps de respirer, dans la situation difficile où elle se trouvait. Il était impossible que le grand prince élevât le moindre doute sur la sincérité d'Albert, mais il ne pouvait avoir la même confiance dans ses moyens. Cependant il lui fit passer enfin de l'argent pour la valeur de quatorze mille ducats, destiné à l'entretien de mille soldats, ce qui causa le plus grand étonnement à Plettemberg, grand-maître

de Livonie ; car, pour tourner en ridicule la crédulité d'Albert, il ne cessait de répéter : *Vivant dans le voisinage des Russes, je connais leurs habitudes ; ils promettent beaucoup et ne donnent rien.* A la nouvelle que l'argent attendu était arrivé, il sauta de surprise, et frappant des mains, il s'écria : *Quel miracle! Il est évident que le ciel protége le grand-maître!* Il apprit bientôt que celui-ci faisait venir d'Allemagne dix mille guerriers ; qu'il avait déclaré la guerre à la Pologne, et qu'enfin Vassili avait fait passer en Prusse une nouvelle remise de fonds très-considérable, moyen efficace d'appuyer les vœux qu'il faisait pour la gloire et la prospérité de l'Ordre.

Le grand-maître fait la guerre à la Pologne.

Campagne des Russes en Lithuanie.

Cependant l'armée russe elle-même combattait avec intrépidité. Les troupes moscovites, réunies à celles de Novgorod et de Pskof, formèrent, en 1518, le siége de Polotsk ; mais le manque de vivres les força à une retraite, pendant laquelle un grand nombre d'enfans-boyards, mis en fuite par Volhynetz, général lithuanien, se noyèrent dans la Dvina. Au mois d'août de l'année suivante, plusieurs généraux russes, partis de Smolensk, de Pskof et de Starodoub, pénétrèrent en Lithuanie jusqu'au-delà de Vilna, dévastant, comme de coutume, le territoire ennemi. Après avoir battu plusieurs détache-

mens de Sigismond, ils se portent contre la grande armée, qui abandonne ses positions de Krev pour se retirer derrière Losk, et en prendre une, garantie par des défilés impraticables. Les Russes se contentent alors de piller et de faire un nombre infini de prisonniers. D'autres voïévodes moscovites, à la tête d'une nombreuse cavalerie tatare, s'approchent de Vitebsk et de Polotsk dont ils brûlent les fauhourgs; ils s'emparent des fortifications extérieures, et tuent beaucoup de monde aux ennemis. La troisième armée, sous les ordres du tzarevitch Féodor, neveu d'Alégam, ravagea egalement la Lithuanie. Mais toutes ces incursions n'ayant d'autres résultats que d'inutiles dévastations, le grand-maître conseilla une entreprise plus importante : c'était de s'emparer d'abord de la Samogitie, province fertile en grains, ouverte de toutes parts, conséquemment sans défense, et de pénétrer ensuite dans la Mazovie, où son armée aurait fait sa jonction avec celle des Russes, pour porter la guerre dans le cœur des Etats du roi, tandis que les Allemands mercenaires passeraient la Vistule et l'attaqueraient sur un autre point.

La situation du Roi paraissait désespérée. La peste et la guerre avaient dépeuplé ses Etats; ses meilleures troupes, formées d'Allemands et

de slaves-Bohémiens, s'étaient dispersées après le malheureux siége d'Opotchka, pour retourner dans leur pays, très-mécontentes de Sigismond, et parlant de lui d'une manière si outrageante, que leurs compatriotes ne voulurent plus servir sous ses drapeaux. Constantin avait vu flétrir ses lauriers, et les villes de la Lithuanie n'étaient entourées que de plaines couvertes de ruines et de cendres, au milieu desquelles erraient les malheureux habitans des villages incendiés par les Russes et les Tauriens. Mais, pour la seconde fois, la fortune sauva Sigismond; il ne perdit pas courage, demanda la paix sans rien céder de ses prétentions premières, et conclut avec la Russie un armistice de six mois. Il profita avec habileté de cet intervalle pour appuyer, par des prières et des
1520. présens, ses démarches en Tauride; pour fortifier ses frontières du côté de la Russie, et diriger toutes ses forces contre le grand-maître, ennemi faible à la vérité, mais dangereux pour lui par les secrètes intelligences qu'il entretenait avec les villes allemandes de la Pologne, et qui, d'ailleurs, connaissant à fond ses ressources et les localités, pouvait donner au grand prince des conseils nuisibles au royaume. Albert, qui ne comptait que quelques centaines de guerriers, qui attendait de l'argent du grand prince et des

Faibles ressources du grand-maître.

troupes d'Allemagne, se défendit avec courage; 1520.
mais il se vit forcé de céder à ses nombreux ennemis, et ce ne fut que par les plus grands efforts qu'il parvint à sauver la ville de Kœnigsberg. L'ambassadeur russe n'eut que le temps d'en sortir et de se mettre en sûreté à Mémel (62). Les troupes engagées par l'Ordre, au nombre de treize mille hommes, se présentèrent effectivement sur les bords de la Vistule, et commencèrent le siége de Dantzick. Bientôt le manque de vivres se fit sentir. Ne recevant aucune nouvelle du grand-maître, elles furent obligées de se dissoudre, et les généraux du roi s'emparèrent de Marienverder, de Holland, etc., forçant Albert à demander la paix (63).

Haine de Makhmet-Ghireï contre Vassili.

Ce qui contribua surtout à relever la fortune de Sigismond, fut la trahison de Kazan et les résultats funestes qu'elle eut pour la Russie. Si, en apprenant le couronnement de Schig-Alei, Makhmet-Ghireï ne s'était pas jeté à l'instant sur la Russie, le fer et la flamme à la main, c'est qu'il avait été retenu par la crainte que lui inspirait le sultan, dont il connaissait les dispositions favorables pour les Russes. Sélim, qui me- 1521.
naçait l'Asie, l'Afrique et l'Europe, termina sa carrière. Aussitôt que cette nouvelle fut parvenue à Moscou, Vassili expédia un ambassadeur

Ambassade à Soliman.

pour complimenter son fils, Soliman-le-Grand, sur son avénement au trône (64). Le nouveau sultan fit déclarer à Makhmet-Ghireï, que s'il osait se permettre d'inquiéter la Russie, il s'exposerait à son courroux. En vain le khan mit tout en œuvre pour rompre une amitié fondée sur les avantages réciproques du commerce ; ses insinuations tendaient à persuader au sultan que le grand prince était ligué avec les ennemis de la Porte ; qu'il fournissait au roi de Perse, de l'artillerie et des gens habiles à la diriger; qu'enfin il cherchait à abolir la croyance mahométane à Kazan, remplaçant par des églises chrétiennes les mosquées qu'il faisait détruire. Heureusement le grand prince avait dans les pachas d'Azof et de Caffa des amis dévoués, qui mirent tous leurs soins à augmenter la bienveillance du sultan pour la Russie ; de sorte qu'il repoussa comme d'injurieuses calomnies toutes les dénonciations de Makhmet-Ghireï. *Comment ferai-je*, lui dit alors ce brigand, *pour vivre et m'entretenir, si tu me défends de faire la guerre au prince de Moscou?* Soliman, qui se préparait à tourner ses armes contre la Hongrie, engageait les Tauriens à dévaster les Etats de Sigismond ; mais le khan venait de renouveler un traité d'aillance avec la Lithuanie. Vassili considérait encore Makhmet-

Ghireï comme un ami, lorsque la nouvelle de la révolte de Kazan parvint à sa connaissance. Depuis trois ans, Schig-Alei régnait dans cette ville, fidèle à ses sermens, dont il remplissait scrupuleusement les obligations envers le grand prince, et ne négligeant rien pour lui complaire. Comme il accordait toute sa confiance aux Russes, qu'il affectait beaucoup de réserve dans ses rapports avec les seigneurs de Kazan, il n'était pas aimé de ses sujets, qui ne voyaient en lui qu'un serviteur des Moscovites, dont le physique rebutant et difforme excitait leur dégoût. Plongé dans la mollesse et les plaisirs des sens, ce genre de vie, incompatible avec la vigueur et le courage, lui donnait un air nonchalant, apathique, que faisait ressortir davantage encore son ventre énorme et sa figure efféminée (65). Sa bonté était traitée de faiblesse; et lorsqu'animé de zèle pour la Russie, il eut fait punir quelques conseillers perfides qui l'engageaient à abandonner le grand prince et à suivre l'exemple de Makhmet-Ghireï, le mécontentement fut sur le point d'éclater.

Révolte de Kazan.

Cette disposition des esprits était propre à favoriser les intrigues du khan, qui promettait aux princes de Kazan une entière indépendance, s'ils voulaient accepter pour tzar son fils Sahib,

1521. et s'unir à la Tauride pour rétablir l'ancienne gloire de la famille de Genghiskhan. Le succès de ces intelligences secrètes se manifesta au printemps de l'année 1521. Sahib-Ghireï, à la tête de troupes nombreuses, parut sous les murs de Kazan, pénétra dans la ville sans éprouver de résistance, et fut proclamé tzar. Il fit arrêter Schig-Alei, Karpof, voïévode moscovite, et Vassili Yourief, ambassadeur du grand prince; les marchands russes furent pillés et mis aux fers. Cependant on ne fit mourir personne; car, pour prouver sa modération, le nouveau tzar déclara qu'il prenait Schig-Alei sous sa protection, respectant en lui le sang de Tokhtamouisch. Il lui permit de se rendre à Moscou, avec sa femme, ses chevaux et un guide; il remit aussi en liberté le voïévode Karpof (66). Alei se hâta de quitter la capitale qu'il venait de perdre. Il rencontra au milieu des stepps, des pêcheurs russes qui, ordinairement, vivaient en été sur le bord du Volga, et qui fuyaient du côté de la Russie, effrayés des troubles de Kazan. Le tzar détrôné fut obligé de se nourrir de leurs provisions, c'est-à-dire, de poisson sec, d'herbes et de racines. Il eut beaucoup à souffrir de la faim, avant d'atteindre, accablé de fatigues, les frontières de la Russie. Alors le reste de sa route jusqu'à la capitale ne

fut plus qu'une espèce de triomphe : partout sur son passage, les seigneurs, accourus à sa rencontre, lui faisaient l'accueil le plus distingué, et lui offraient toutes sortes de rafraîchissemens; le peuple lui témoignait aussi beaucoup d'empressement et d'affection; tous les boyards du conseil sortirent de Moscou pour aller au devant de lui, et le grand prince vint le recevoir sur l'escalier de son palais. *Dieu soit loué!* s'écria Vassili, en l'embrassant avec amitié, *tu vis, c'en est assez!* Les deux souverains versaient des larmes d'attendrissement. Vassili remercia Alei, au nom de la patrie, de la fidélité qu'il lui avait manifestée; il le consola, le combla de présens, lui promettant une satisfaction qu'il se devait également à lui-même. Mais il n'avait pas eu encore le temps de préparer sa vengeance, que déjà d'innombrables bandes de barbares vinrent fondre sur la Russie. 1521.

Irruption des Tatars de Tauride et de Kazan, en Russie

Makhmet-Ghireï, après avoir arraché Kazan à la domination des Russes, redoubla d'activité pour assurer cette principauté à son frère. A cet effet, résolu de porter les plus grands coups à la puissance de Vassili, il fit prendre les armes non-seulement à tous les Tauriens, mais il y détermina aussi les Nogaïs, et, se réunissant à l'hetmann des Cosaques du Dniéper, il s'approcha

1521. des frontières moscovites avec une telle rapidité, que le grand prince eut à peine le temps de rassembler une armée sur les bords de l'Oka, pour s'opposer à ses mouvemens. Elle était commandée par le jeune prince Dmitri Belsky, accompagné d'André, frère cadet de Vassili. Livrés à un fol orgueil, ils repoussèrent les conseils de gens expérimentés, et firent de si mauvaises dispositions, que Makhmet trouva moyen de faire passer la rivière à ses troupes; ensuite, livrant bataille à contre-temps, le désordre se mit dans leurs troupes, ils furent battus et prirent honteusement la fuite. Deux des principaux généraux russes, les princes Vladimir Kourbsky et Tchéremetief, perdirent la vie dans cette malheureuse affaire, et le prince Féodor Obolensky y fut fait prisonnier. L'effroi que ce désastre jeta dans l'âme du grand prince, redoubla bientôt à la nouvelle qu'un autre ennemi, Sahib-Ghireï de Kazan, remontait les rives du Volga et s'avançait aussi vers la capitale. Les deux tzars ayant opéré leur jonction à Kolomna, détruisent tous les villages, massacrent ou font captifs des milliers d'habitans, souillent et profanent les églises, reproduisent toutes les horreurs qui avaient signalé les temps de Bâti et de Tokhtamouisch. Les Tatars livrent aux flammes le mo-

nastère de Saint-Nicolas sur l'Ougricha, ainsi que le village d'Ostrof, lieu favori de Vassili; et de la hauteur de Vorobief (*a*), ils contemplent Moscou, en s'enivrant de l'hydromel trouvé dans les caves du grand prince. Celui-ci partit en toute hâte pour Volok, afin d'y rassembler des troupes, et confia la défense de la capitale au tzarévitch Pierre, ainsi qu'aux boyards. La terreur était à son comble. Le 29 juillet, le khan, entouré de villages en feu, n'était plus qu'à quelques verstes de Moscou, où, à la lueur de l'incendie, on voyait arriver en foule les habitans des campagnes, avec leurs familles et ce qu'ils avaient de plus précieux : les rues étaient encombrées de charriots. Cette multitude épouvantée, les habitans eux-mêmes, femmes, vieillards, enfans, tous cherchaient un asile dans la forteresse du Kremlin, et, poussés par la frayeur, s'écrasaient dans le passage des portes : beaucoup perdirent la vie. Le métropolitain Varlaam (successeur de Simon) joignait ses prières à celles du peuple pour implorer l'assistance du Tout-Puissant, tandis que les chefs militaires de la ville faisaient leurs dispositions pour sa défense, fondant leur plus grand espoir sur l'habileté de Niklas, habile 1521.

(*a*) Vorobief est une haute colline, à peu de distance de Moscou, d'où l'on découvre parfaitement cette ville.

canonnier allemand. L'artillerie de la forteresse était réellement en état de sauver Moscou, mais on manquait de poudre ; et d'un autre côté, cette multitude, entassée dans une étroite enceinte pendant les chaleurs de l'été, menaçait d'une prompte et inévitable maladie contagieuse. Effrayés de leur situation, ne prévoyant que des malheurs, ces commandans pusillanimes se décidèrent, à ce que rapporte un étranger digne de foi (67), à apaiser par de riches présens la colère de Makhmet. Ils lui envoyèrent une députation avec un grand nombre de tonneaux d'hydromel. Le khan redoutait à la fois l'armée russe et des fortifications qu'il regardait comme imprenables : il consentit donc à respecter la capitale, et à retourner paisiblement en Tauride, à condition que le grand prince prendrait l'engagement formel de lui payer un tribut, ainsi que cela s'était pratiqué autrefois. Le barbare ne pouvait supposer que cette obligation, imposée par la terreur, serait exécutée ; mais il est probable qu'il voulait, en cette circonstance, humilier Vassili, et prouver, par un traité si offensant pour la Russie, toute l'étendue de sa victoire. Sans doute aussi les boyards moscovites n'auraient pas osé conclure un accommodement à de semblables conditions, sans y être dûment autorisés par Vassili ; et il paraît que ce

prince, redoutant moins une mortification passagère que le malheur de ses Etats, préféra la délivrance de sa capitale, par voie de négociations, aux horreurs qui la menaçaient à la suite d'un combat, dont le succès pouvait être considéré comme très-incertain. Le traité fut rédigé, muni du sceau du grand prince, et remis à Makhmet, qui, aussitôt, se retira jusqu'à Rézan; là, son camp offrait le coup-d'œil d'un bazar asiatique. Ces barbares, transformés en marchands, invitèrent les Rézanais à se rendre auprès d'eux en toute sûreté, et ils leur vendaient le butin et les prisonniers, dont un grand nombre parvint à s'échapper de leurs mains, sans rançon, en se sauvant dans la ville; mais cette fuite était une ruse concertée entre eux. L'hetmann des Cosaques du Borysthène avait conseillé à Makhmet-Ghireï de s'emparer de la forteresse par surprise. Heureusement la garde en était confiée à Khabar-Simsky, guerrier prudent et rempli d'expérience, le sauveur de Nijni-Novgorod, en un mot, le modèle des généraux de Vassili. Pour endormir sa vigilance, le khan lui envoya l'acte du traité de Moscou. Il voulait lui persuader par là que la guerre était réellement terminée, et que le grand prince se reconnaissait tributaire de la Crimée. Au moment où Simsky

1521.

Khabar-Simsky sauve Rézan et l'honneur du grand prince.

1521. prenait connaissance du contenu de cette pièce importante, un assez grand nombre de troupes s'approchèrent de la forteresse, sous le prétexte de demander les prisonniers qui s'y étaient réfugiés. Simsky se conforma aux lois de l'honneur. Il leur fit rendre tous ces prisonniers et paya une rançon de cent roubles pour la délivrance du prince Féodor Obolensky. Cependant le nombre des Tatars et des Lithuaniens, qui arrivaient sous les murs, s'augmentait. Pour les arrêter, un canonnier étranger, nommé Jordan, fit feu sur eux, et d'un seul coup de canon en coucha plusieurs sur la place. Les autres, saisis de frayeur, se dissipèrent. Le rusé Makhmet affecta un vif chagrin de ce procédé hostile, dont il se plaignit, exigeant la tête du canonnier. Il menaçait de se venger; mais il s'éloigna en toute hâte, ayant appris que les Tatars d'Astrakhan venaient de fondre sur ses propres États. Tout concourut à rendre complet le triomphe de Simsky : ce brave guerrier sauva à la fois Rézan et l'honneur du grand prince ; car l'acte honteux, signé à Moscou, resta entre ses mains. Pour récompense de sa conduite, il fut élevé au rang de boyard, et, chose plus importante encore pour sa gloire, ce service rendu à la patrie, fut consigné de la manière la plus honorable dans les

fastes militaires de l'empire, pour en faire passer 1521.
le souvenir jusqu'aux siècles futurs.

Cette invasion des Barbares, en Russie, fut l'événement le plus malheureux du règne de Vassili. Ils livrèrent aux flammes tous les villages, depuis Nijni-Novgorod et Voronetch, jusqu'à la Moskva, et traînèrent en captivité une innombrable multitude d'habitans, surtout beaucoup de femmes et de filles d'une naissance distinguée. Ces féroces étrangers écrasaient les enfans à la mamelle; ils laissaient mourir de faim les esclaves que la faiblesse ou l'âge paraissait accabler; le reste fut vendu par troupes entières à Caffa et à Astrakhan. Les enfans des Tatars s'exerçaient aussi sur eux dans l'art de blesser et de tuer les hommes. Moscou seule, échappée à toutes ces horreurs, fut sauvée, d'après l'opinion du peuple, par une intervention surnaturelle : on parla d'apparitions et de miracles. Une procession de la Sainte-Croix au monastère de la Chandeleur, fut instituée alors, et c'est là que, trois fois par an, les Russes vont rendre des actions de grâces au ciel, dont le secours puissant préserva cette ancienne capitale des fureurs de Tamerlan, d'Akhmat et de Makhmet-Ghireï. De retour à Moscou, Vassili témoigna sa reconnaissance à Niklas et à Jor-

1521. Voïévodes mis en jugement.

dan, chefs de l'artillerie (68); il ordonna la mise en jugement des voïévodes qui avaient laissé pénétrer les Tauriens au sein de la Russie. On reprochait généralement au prince Belsky son imprudence et son peu de courage; mais il rejetait la faute sur André, frère du grand prince, car il avait, le premier, tourné le dos à l'ennemi et entraîné les autres dans sa fuite. Pour épargner son frère, Vassili fit tomber la punition sur le prince Jean Vorotinsky, homme expérimenté dans l'art de la guerre, qui, jusque-là, avait toujours montré beaucoup de courage. Il paraît qu'offensé par l'orgueilleux Belsky, il avait vu avec une secrète satisfaction les fautes commises par ce jeune général, et que sacrifiant la patrie à son amour-propre, il n'avait pas agi comme il pouvait le faire pour l'intérêt de la Russie; crime d'autant plus indigne de la clémence du souverain, qu'il était difficile de le prouver matériellement! Privé de ses biens et de son rang, Vorotinsky resta long-temps en prison; cependant il finit par obtenir sa liberté et se présenta même à la cour; mais il lui fut défendu de sortir jamais de la capitale (69).

Le bruit se répandit bientôt à Moscou que, du côté de la Tauride, se formait un nouvel orage qui allait incessamment éclater sur la

Russie. Makhmet-Ghireï avait fait publier dans les marchés de Prékop, de Crim, de Caffa et autres lieux, une défense aux houlans, aux mourzas et aux soldats de quitter les armes, de desseller leurs chevaux, avec l'ordre de se préparer à marcher une seconde fois contre la Russie. Les Tatars n'aimaient pas à se mettre en campagne pendant l'hiver, parce qu'alors ils manquaient de vivres et de fourrages dans leurs marches. Aux premiers jours du printemps, les troupes russes, commandées par Vassili, prirent position sur l'Oka. Jamais les Russes n'avaient eu de meilleure cavalerie, ni une infanterie aussi nombreuse. Le camp principal, placé près de Kolomna, ressemblait à une vaste redoute, hérissée de bouches à feu, que, jusqu'alors, ils n'avaient pas employées en campagne. A la vue de cette superbe armée, le grand prince, transporté de joie, dépêcha à Makhmet-Ghireï un hérault chargé de lui adresser ces paroles : « *Perfide! tu as rompu la paix, violé* » *les traités : semblable à un brigand, à un* » *assassin, à un incendiaire, tu t'es jeté ino-* » *pinément sur mes États; mais si tu as le* » *courage d'un guerrier, viens maintenant, je* » *te propose un combat honorable en rase cam-* » *pagne.* » Le khan répondit qu'il connaissait

1522.

Camp de Kolomna.

1522. le chemin de la Russie, aussi bien que l'époque favorable à une invasion, et qu'il ne consultait jamais ses ennemis pour savoir quand et comment il fallait les combattre. L'été s'écoula, et le grand prince ne voyant point paraître les troupes tatares, reprit, en automne, le chemin de Moscou : il trouva dans cette ville le prince de Mangoup, ambassadeur de Soliman, qui, arrivé de Constantinople depuis plusieurs mois, attendait son retour.

Ambassadeur de Soliman.

On témoigna les plus grands égards à cet ambassadeur : le grand prince se leva, lui tendit la main, le fit asseoir à ses côtés en lui demandant des nouvelles du sultan. Rien n'était plus affectueux que les dépêches de Soliman à Vassili ; il lui donnait le titre d'*ami sincère, de bon voisin*, l'assurant que ses plus vifs désirs étaient de vivre avec lui dans les rapports *d'un attachement solide et fraternel :* du reste, l'ambassadeur n'entra que dans des détails de commerce et partit après avoir fait emplette de quelques fourrures précieuses. Vassili ne perdant pas l'espoir de contracter avec la Porte Ottomane une alliance dont il sentait l'opportunité, fit partir pour Constantinople, Jean Morozof, dans lequel il avait beaucoup de confiance. Les dépêches dont il était porteur, dictées par des sentimensd'ami-

tié, lui prescrivaient cependant de tenir secrètes les conditions auxquelles la Russie désirait conclure un traité positif avec le sultan; car Vassili, par un sentiment de fierté qui caractérisait la nouvelle cour de Russie, aurait voulu que les premières ouvertures, à ce sujet, vinssent de la part de la Porte. Cette ambassade fut la dernière tentative des Russes près de Soliman. Il borna ses relations avec eux à un simple échange de politesse, ne pouvant se persuader que la Russie fût sincèrement disposée à le seconder dans ses entreprises contre les puissances de la chrétienté, et, d'un autre côté, n'étant pas d'humeur à devenir l'instrument de la politique des souverains de Moscou. Il venait de comprimer la Hongrie, de conquérir l'île de Rhodes, et, prêt à se précipiter sur Malte, ses prétentions ne tendaient plus qu'à obtenir des Russes une paix assurée et des marchandises.

Si, en même temps que Makhmet-Ghireï et le tzar de Kazan s'étaient jetés sur la Russie, Sigismond avait suivi leur exemple, le grand prince, réduit à la dernière extrémité, aurait compris, mais trop tard, l'instabilité du destin des empires, en dépit de toutes les combinaisons, de tous les calculs de l'esprit humain. Heureusement pour lui, l'armée du roi était peu

1522. considérable. Sigismond redoutait les Turcs, et la perfidie du khan de Tauride lui était bien connue. Il se contenta donc d'observer, d'un œil satisfait, les désastres auxquels notre patrie était en proie, nourrissant l'espoir qu'ils disposeraient Vassili à la paix. En effet, ce prince désirait terminer la guerre avec la Lithuanie, afin de pouvoir disposer de ses forces pour réprimer l'audace des Tatars de Tauride et de Kazan. Profitant des circonstances, Sigismond insista pour que les conférences relatives à la paix, eussent lieu à Vilna ou à Cracovie et non pas à Moscou. Cette proposition fut repoussée par le grand prince; bientôt un des seigneurs les plus marquans de la cour de Sigismond, accompagné du secrétaire Jean Gornosteï, arriva à Moscou, précisément à l'époque où les généraux qui commandaient le camp de Kolomna étaient prêts à marcher contre les Tatars ou contre la Lithuanie (70). Il fut impossible de s'accorder sur les bases d'une paix perpétuelle, et la conclusion d'une trêve donna lieu à de longues discussions; enfin elle fut consentie pour cinq ans, à partir du 25 décembre 1522. Smolensk resta au pouvoir de la Russie : on fixa les frontières respectives au Dniéper, à l'Ivaka et à la Meria, et la liberté du commerce fut assurée (71). Les gouver-

Ambassade de Lithuanie et trêve.

neurs de l'Ukraine furent chargés d'y juger les différens qui surviendraient entre les habitans des deux puissances; mais le grand prince eut le chagrin de renoncer à la reddition des prisonniers, forcé de se désister de ses prétentions à cet égard : les boyards Morozof et Bouterlin se rendirent à Cracovie pour la ratification du traité. Les historiens lithuaniens parlent avec étonnement de la magnificence de ces envoyés, *accompagnés*, disent-ils, *de cinq cents chevaux* (72). Deux fois invités à la table du roi, ils refusèrent cet honneur et sortirent du palais, ne voulant pas prendre place à côté des envoyés du pape, de l'empereur et de la Hongrie, dans la crainte de compromettre la dignité d'une ambassade du grand prince. Le roi jura la fidèle exécution du traité et donna l'ordre d'adoucir le sort des prisonniers.

C'est ainsi que se termina cette guerre, qui 1522.
avait duré dix ans. Elle fut glorieuse pour Sigismond, par l'éclatante victoire d'Orscha, et pour la Russie, par l'utile et importante acquisition de Smolensk, mais également désastreuse pour les deux puissances, si on lui attribue l'invasion ruineuse de Makhmet-Ghireï. Une de ses conséquences remarquables fut l'anéantissement de l'ordre Teutonique, événement qui excita

les regrets de Vassili, car il perdait par là un allié faible, à la vérité, mais fidèle et zélé. Le grand-maître fut obligé de céder à la force, en se plaignant de l'avarice de Vassili; il ignorait que la modicité des revenus de ce prince lui prescrivait une rigoureuse économie. Il est certain que la mauvaise disposition de l'esprit public parmi les sujets d'Albert, fut la principale cause à laquelle on doive attribuer les malheurs d'un Ordre si fameux dans les fastes de l'histoire, dont il sacrifia l'existence en demandant la paix. Sigismond reconnut Albert comme souverain héréditaire des villes sous la dépendance de l'Ordre, à condition néanmoins qu'elles relèveraient, à perpétuité, des rois de Pologne. Il donna pour armes à la Prusse un aigle noir, en y insérant la lettre S, initiale de son nom (73). Bien que par le changement des circonstances cette célèbre association, formée en Palestine, eût, en quelque façon, cessé d'exister et fût considérée comme incompatible avec le nouvel ordre de choses établi en Europe, il n'en est pas moins vrai que la destruction de ses statuts, si respectables par la générosité de leur but, par l'héroïsme et les vertus sévères de leurs fondateurs, excita des regrets universels. L'ordre de Livonie, lié pendant trois siècles à celui d'Allemagne,

resta dans un pénible isolement, entouré de dangers imminens. Sa situation entre deux puissans empires, la Russie et la Pologne, ne pouvait laisser la plus légère incertitude sur son avenir, et son espoir de délivrance ressemblait à celui d'un vieillard aux portes du tombeau. Comme les chevaliers livoniens avaient fourni de l'argent et des troupes au grand-maître de l'ordre Teutonique, pour l'aider dans ses entreprises de guerre, il les reconnut solennellement libres à perpétuité : le sort préparait leur ruine, mais Plettenberg vivait, et, comme pour récompense de sa valeur, de sa grandeur d'âme, il devait terminer paisiblement ses jours à la tête l'Ordre, encore indépendant et libre. En 1521, il renouvela, pour dix années, un traité de paix avec la Russie.

CHAPITRE III.

Suite du règne de VASSILI.

1521 — 1534.

Réunion de la principauté de Rézan aux États moscovites. — Emprisonnement du prince Chemyakin. — Le khan de Crimée s'empare d'Astrakhan. — Meurtres à Kazan. — Massacre des Tauriens. — Le khan Saïdet-Ghireï. — Expédition contre Kazan. — La grande princesse prend le voile. — Second mariage de Vassili. — Relations avec Rome et l'empereur Charles-Quint. — Trêve avec la Lithuanie. — Rapports d'amitié avec Gustave Vasa. — Ambassade de Soliman. — Incursion des Tauriens. — Guerre contre Kazan. — Un nouveau tzar à Kazan. — Emprisonnement de Schig-Alei. — Naissance du prince Jean Vassiliévitch. — Ambassades d'Astrakhan, des Moldaves, des Nogaïs et de l'Inde. — Incursion des Tauriens. — Maladie et mort du grand prince. — Son caractère. — Sa sévérité et sa douceur. — Procès du grec Maxime. — Reproches faits au grand prince. — Son genre de vie. — Chasse, cour, festins, titres. — Étrangers à Moscou. — Lois. — Édifices. — Affaires de de l'Église. — Désastres divers. — Illustres contemporains de Vassili. — Hérésie de Luther.

LE grand prince avait étendu les frontières de l'empire par la guerre contre la Lithuanie ; il

termina, à la même époque, dans l'intérieur de ses Etats, le grand œuvre de centralisation et d'unité de pouvoir, nécessaire à leur prospérité. Rézan formait encore une principauté à part, bien que le tiers de ses villes eût été réuni à la Moscovie par le décès du prince Féodor, à qui elles étaient tombées en partage, et que Vassili prît déjà le titre de prince de Rézan. Cependant ceux de Séversky et de Starodoub ou de Tchernigof, tout en se reconnaissant vassaux du souverain de Moscou, jouissaient encore de la plénitude de leurs droits. Vassili, exécuteur des intentions de son père, n'attendait qu'une occasion favorable pour faire disparaître ces restes du système des apanages.

1517 — 1523.

Réunion de la principauté de Rézan aux Etats moscovites.

Agrippine, princesse douairière de Rézan, régnait depuis quelques années, en qualité de régente, pendant la minorité de son fils. Vassili trouvait indigne de lui d'inquiéter un enfant et une femme qui lui était soumise comme à son suzerain; mais Jean ayant atteint l'âge viril, voulut se délivrer à la fois des entraves de la tutelle et de la surveillance du grand prince, pour régner dans l'indépendance, ainsi que ses ancêtres de l'ancienne race d'Yaroslaf Ier. On rapporte qu'après la déclaration formelle de ses intentions à Vassili, il contracta d'intimes liai-

sons avec Makhmet-Ghireï, et témoigna même le désir d'épouser sa fille (75). Appelé à Moscou par les ordres du souverain, il fut long-temps avant d'obéir; mais enfin, cédant aux conseils de Siméon Kourbsky, son premier boyard, il se présenta à la cour de Moscou. Vassili lui reprocha avec énergie son ingratitude et la trahison dont il s'était rendu coupable, en contractant des liaisons avec les ennemis de la Russie; l'ayant fait enfermer, il relégua la douairière Agrippine dans un monastère, et s'empara, en 1517, de toute la principauté de Rézan. A l'époque où Makhmet-Ghireï s'approchait de Moscou, profitant de la confusion générale, Jean s'était enfui en Lithuanie, où il termina ses jours dans l'obscurité. Ainsi, après avoir formé, pendant quatre cents ans, une principauté particulière, Rézan, partageant le sort de Mourom et de Tchernigof, fut réunie aux possessions septentrionales des descendans de Monomaque, et constitua avec elles la monarchie russe. On la considérait alors comme la meilleure et la plus riche province des États moscovites. Sa situation sur la route d'Azof et de Caffa, offrait un débouché avantageux au commerce des Russes avec ces villes. Elle abondait en miel, oiseaux, bêtes fauves, poissons,

et en général elle était d'une si grande fertilité, que, d'après les expressions d'un écrivain du seizième siècle, ses champs couverts de moissons *offraient l'aspect d'épaisses forêts*. Ses habitans se faisaient gloire de leur esprit guerrier; mais on leur reprochait un grand fonds d'arrogance et de grossièreté. Vassili se vit obligé d'en dépayser un grand nombre et de les répartir dans d'autres contrées, afin de régner plus paisiblement sur eux.

Emprisonnement du prince Chemyakin.

Le prince de Seversky, Vassili-Chemyakin, se distinguait par son ambition guerrière. Il était la terreur des peuples de Crimée, l'irréconciliable ennemi de la Lithuanie, et le gardien fidèle de la Russie méridionale : ses qualités lui avaient mérité la considération particulière du grand prince, qui le mit en possession de Poutivle (76). Cependant le souvenir du caractère féroce de Dmitri, aïeul de ce prince, inspirait à Vassili plus de crainte que d'amitié; il connaissait d'ailleurs l'esprit inquiet de Chemyakin, son audace, la fierté que lui inspirait son mérite. Ces motifs étaient suffisans pour attirer sur lui toute l'attention du grand prince, et ce fut avec une secrète satisfaction qu'il découvrit l'inimitié qui régnait entre lui et le prince de Starodoub. Celui-ci s'énonça son ennemi, assurant qu'il

avait des intelligences avec Sigismond, et qu'il nourrissait le projet de trahir la Russie. Mais Chemyakin demanda à être jugé. Il écrivit à Vassili : *Ordonne-moi, comme à ton vassal, de me rendre à Moscou, afin que je puisse me justifier de vive voix et confondre mon calomniateur. J'étais déjà l'objet de la haine de son père Siméon. Le fils a l'impudence de dire : J'EXTERMINERAI CHEMYAKIN ; DUSSÉ-JE ATTIRER SUR MOI LA COLÈRE DU TZAR ! Approfondis cette affaire : si je suis coupable, ma tête est à ta disposition* (77). Il arriva à Moscou dans le mois d'août 1517. Le lendemain, jour de l'Assomption, il dîna avec le grand prince chez le métropolitain. S'étant complètement justifié, il demanda que les faux dénonciateurs lui fussent livrés, dont l'un au service du prince Pronsky, et l'autre à celui du prince de Starodoub, disaient avoir été informés à Novgorod-Seversky et en Lithuanie, de la prétendue trahison de Chemyakin : le premier lui fut livré, et le second déclaré innocent. Ce prince, congédié honorablement, avec une augmentation de revenus, retourna dans la principauté de Seversky, où il régna encore cinq ans. Il survécut à son ennemi, le prince de Starodoub.

Cependant, en 1523, les soupçons se renou-

velèrent contre lui. Une lettre adressée à Vassili, lui donnait connaissance d'un complot qui menaçait ses jours, ainsi que ceux du métropolitain. Chemyakin se présenta une autre fois dans la capitale, où il fut accueilli d'abord avec une feinte douceur; mais, quelques jours après, on le jeta dans un cachot, comme atteint et convaincu d'avoir entretenu des liaisons secrètes et une correspondance avec la Lithuanie. Cette accusation parut sans fondement, et on doutait beaucoup de sa véracité. On raconte qu'un bouffon, qui avait de l'esprit, parcourait les rues, un balai à la main, en criant : *Il est temps de nettoyer l'empire de ce qu'il y reste d'ordures*, ce qui voulait dire de le délivrer du dernier *prince chef d'un apanage particulier*. Le peuple s'amusait de cette plaisanterie, dont il devinait facilement l'objet (78). Quelques personnes blâmaient le grand prince, mais surtout le métropolitain, d'avoir trompé Chemyakin, en lui donnant toute garantie pour sa personne (79). Peu de temps auparavant, Varlaam, prélat illustre par sa piété et son caractère, et qui, dans aucune occasion, n'avait flatté son souverain, fut obligé de renoncer à la métropole. On lui donna pour successeur Daniel, abbé de St.-Joseph, âgé de trente ans, d'une physionomie fraîche et ver-

meille, de taille épaisse, mais d'un esprit très-subtil (80) : plus disposé à profiter des avantages que pouvait lui procurer la politique, qu'à s'appliquer à l'exercice des vertus chrétiennes, il justifia la détention de Chemyakin, soutenant que, par ce moyen, Dieu préservait le grand prince des coupables projets d'un ennemi domestique (81). Porphyre, abbé de Troïtsky, voyait cet événement d'un autre œil. Élevé loin du monde, il avait conservé une grande austérité de mœurs; il eut le courage de prendre ouvertement le parti du prince persécuté et chargé de fers sous de honteux prétextes. Cette conduite généreuse attira sur lui le ressentiment du grand prince ; il fut disgracié, quitta le manteau d'abbé et se retira dans une solitude aux environs de Bielo-Ozero (82). Chemyakin mourut en prison..... Son épouse, appelée à Moscou, fut séparée des dames qui lui formaient une cour brillante. On les éloigna (83). De cette manière tous les apanages furent détruits en Russie, mesure politique dont l'exécution devait nécessairement occasioner des sacrifices particuliers et des injustices, mais qui, au moins, ne fut pas souillée par l'effusion du sang. Dans ce qui a rapport aux actes utiles, commandés par l'intérêt général des États, nous remarque-

rons toujours le mélange des passions humaines, comme une ombre au tableau, et afin, ce semble, que l'histoire qui nous montre l'homme avec l'imperfection attachée à sa nature, ne présente pas des idoles à notre admiration.

Tournons nos regards sur les affaires extérieures. Loin de chercher à punir Makhmet de ses dévastations en Russie, le plus vif désir de Vassili était de faire la paix avec lui. Une campagne en Tauride paraissait dangereuse autant qu'inutile. L'éloignement, les stepps, les déserts, auraient épuisé les troupes; le succès même le plus brillant n'aurait procuré à la Russie qu'un stérile dédommagement; encore les Tauriens auraient pu, l'année suivante, reparaître sur nos frontières. La politique du grand prince avait uniquement la Lithuanie pour objet. Là, il pouvait envisager des acquisitions durables; toutes ses tentatives étaient justes, naturelles, et leur réussite garantie par l'unité de langage et de religion. Les conquêtes qu'il ambitionnait étaient d'ailleurs nécessaires à la puissance de la Russie, seul but de toutes ses entreprises. Naoumof, ambassadeur du grand prince, était encore en Tauride : il offrit la paix au khan, qui de son côté, occupé de sa vengeance contre Astrakhan, désirait voir renaître la bonne in-

telligence qui avait régné entre lui et les Russes. Il fit partir à cet effet des ambassadeurs pour Moscou, et lui-même, à la tête d'une armée nombreuse, il se porta vers l'embouchure du Volga.

Le khan de Crimée s'empare d'Astrakhan.

Oussein, fils du tzar Tchanibeck, régnait alors à Astrakhan. Il rechercha la protection de la Russie, mais il ne put se défendre contre une invasion de Makhmet-Ghireï, qui, réuni à Mamaï, prince des Nogaïs, le chassa de ses États, s'empara de cette ville, si importante par son commerce, et réalisa ainsi les projets ambitieux qui l'occupaient depuis si long-temps. Par la réunion des anciennes possessions de Bâti, Kazan, Astrakhan et la Tauride, il pouvait former une seule puissance susceptible de s'étendre encore du côté de l'Orient, en soumettant à ses armes les Nogaïs, les Mogols du Schiban ou de Tumen, et ceux de Khiva, pour s'appuyer de la Perse à la Sibérie, et menacer enfin, avec une nuée de barbares, l'Occident civilisé. Vassili reconnut le danger, et comme il cherchait à retenir Kazan sous sa dépendance, il ne voulut point seconder Makhmet dans son entreprise contre Astrakhan. Au moment où il négociait même la paix avec lui, il contractait une étroite alliance avec le tzar Oussein, dont les ambassadeurs apprirent

a Moscou la nouvelle des malheurs de leur patrie. Cependant l'inquiétude du grand prince ne fut pas de longue durée. Un barbare peut avoir de l'ambition, de l'audace, du bonheur, mais il sait rarement profiter de ses succès. Une fortune acquise trop facilement se dissipe de même : la grandeur de Makhmet-Ghireï disparut comme un songe.

Meurtres à Kazan.

Le tzar Sahib-Ghireï ayant appris la conquête d'Astrakhan voulut la célébrer par le massacre des Russes qu'il avait cessé de craindre : s'imaginant, dans son orgueil insensé, qu'une plus longue modération serait considérée comme un défaut de courage, il ordonna de mettre à mort tous les marchands moscovites, ainsi que Vassili Yourief, ambassadeur du grand prince. La nouvelle de ces atrocités parvint à Moscou en même temps que celle qui annonçait la mort inopinée de Makhmet-Ghireï, et la catastrophe par laquelle s'était terminée l'expédition des Tauriens. Tandis que ce khan, plongé ainsi que ses guerriers dans la joie et les festins, se livrait à une trompeuse sécurité et célébrait à Astrakhan le triomphe de ses armes, Mamaï, prince des Nogaïs, son compagnon d'armes, préparait sa perte, d'après les conseils de son frère Agisch. *Que faisons-nous ?* disait celui-ci. *Insensés que*

Catastrophe des Tauriens

nous sommes ! nous prêtons nos armes à un voisin puissant et ambitieux, dont le but est de nous subjuguer tous les uns après les autres. Il est temps de changer de conduite ou bientôt nous ne le pourrions plus. Mamaï entra dans les intentions de son frère, et ils convinrent des mesures à prendre pour les exécuter. Il chercha d'abord à démontrer à Makhmet qu'en séjournant dans la ville, son armée s'abandonnait à la mollesse; que les soldats perdaient leur force et leur énergie; qu'enfin le meilleur parti à prendre était de les placer en rase campagne, où les Tatars respiraient plus librement et sentaient ranimer leur courage. Makhmet-Ghireï suivit ce conseil et sortit de la ville; mais il menait dans son camp une vie voluptueuse, livré à la plus profonde sécurité et si loin de prévoir quelques dangers, que ses soldats allaient et venaient sans armes. Soudain Agisch et Mamaï, suivis d'une troupe de Nogaïs, entourent la tente où Makhmet, avec son jeune fils Bogatir, prenait tranquillement son repas; ils sont massacrés tous les deux ainsi qu'un grand nombre de leurs principaux chefs. Les Nogaïs se précipitent sur le camp, égorgent les Tauriens éperdus et poursuivent les fuyards jusqu'au Don où ils se noient en grande partie (84). Deux des fils du khan,

accompagnés d'une cinquantaine de princes, parvinrent en Tauride, mais les Nogaïs les suivaient; ils s'introduisent dans des campemens sans défense, s'emparent des bestiaux, brûlent les villages, et se baignent dans le sang des femmes et des enfans qui cherchaient un refuge au milieu des forêts ou des cavernes. Enfin les chefs tauriens étant parvenus à rassembler environ douze mille hommes, attaquent les Nogaïs et sont complètement défaits; ils eurent beaucoup de peine à se sauver dans Prékop, ville défendue par les janissaires du sultan. Pour comble de malheur, l'hetmann des cosaques du Borysthène, jusqu'alors l'allié de la Tauride, livra aux flammes les fortifications d'Otchakof et détruisit dans ce pays tout ce qui était à sa portée.

Le boyard moscovite Kolitschof, qui avait été envoyé de nouveau à Makhmet-Ghireï, se trouvait à Prékop, et fut témoin de tous ces événemens. Aussitôt que les Nogaïs et l'hetmann des cosaques se furent éloignés, Gazi-Ghirei, fils du khan, prit le titre de tzar de Tauride; mais il fut obligé de céder le trône à son oncle Saïdet-Ghirei; car celui-ci, accompagné des janissaires munis des ordres du sultan, arriva de Constantinople, fit étrangler son neveu à Caffa et fut re-

Le khan Saïdet-Ghireï.

1523.

vêtu du souverain pouvoir. Il se hâta de proposer son alliance à Vassili, en faisant parade de sa puissance et de sa grandeur. *Ton père*, écrivait-il au grand prince, *se faisait un rempart du mien dont il employait le glaive à trancher les têtes de ses ennemis; l'amitié doit donc aussi régner entre nous. J'ai une puissante armée et la protection du grand-seigneur; Oussein, tzar d'Astrakhan, est mon ami; celui de Kazan est mon frère; les Nogaïs, les Tcherkesses et les Tumiens sont soumis à mes lois; les Valaques me servent de guides et gardent mes troupeaux. Soumis à la volonté du sultan, je veux vivre avec toi dans une intime fraternité: n'inquiète point à Kazan un prince de ma famille, oublions le passé et nous ne laisserons alors aucun repos à la Lithuanie.* Saïdet exigeait de Vassili soixante mille altines, en lui disant que des amis sincères ne se refusaient jamais de semblables bagatelles. On savait à Moscou que la Crimée, réduite à l'état le plus misérable, ruinée, dévastée, ne pourrait pas même fournir à Saïdet-Ghirei douze mille hommes de troupes réglées. Cependant le grand prince résolut de profiter des dispositions favorables du khan et de conclure avec lui un traité d'alliance, afin de n'avoir plus à redouter les incursions de

Tauriens : mais il ne lui donna pas d'argent. Quant à ce qui concernait le tzar de Kazan, il répondit : *Les souverains font la guerre et ne massacrent point les ambassadeurs et les paisibles marchands. Il ne peut exister de paix avec un scélérat.*

Tandis que l'on était en négociations relativement à ce traité, l'armée russe était en marche contre Kazan. Le grand prince se rendit lui-même à Nijni-Novgorod, d'où il fit partir par le Volga, sur des bateaux armés, Schig-Alei, le prince Vassili Schouisky et le prince Boris Gorbaty, avec la cavalerie. D'abord ils portèrent la guerre sur le territoire ennemi, massacrant ou faisant captifs tous ceux qu'ils rencontraient sur les bords du Volga, mais ensuite ils firent une chose bien plus importante encore; ils fondèrent, à l'embouchure de la Soura, une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de Vassili et resserrèrent ainsi, par ce nouveau boulevard de la Russie, les frontières de Kazan : un rempart, quelques palissades, des murs en bois, suffisaient pour jeter l'effroi parmi les barbares. Alei et Schouisky rentrèrent en Russie pendant l'automne; mais il était facile de présumer que les Russes renouveleraient leur attaque dans une saison plus favorable. Sahib-

1523. Campagne contre Kazan.

Ghireï rechercha en conséquence un appui et se détermina à se reconnaître vassal du grand Soliman, sous la condition que ce prince le sauverait de la vengeance de Vassili. Dans une semblable circonstance, le chef des Musulmans pouvait-il refuser sa protection à un sectateur de Mahomet? Cependant cette protection fut insignifiante et n'eut aucun résultat; seulement le prince de Mangoup, alors à Moscou pour traiter des affaires du commerce entre les deux nations, déclara aux boyards, au nom de son maître, que Kazan était devenue une province turque. On lui répondit que cette ville devait rester sous la dépendance de la Russie; que Sahib-Ghireï n'était qu'un séditieux qui n'avait pas le droit d'en disposer en faveur des Turcs (85).

1524. Au printemps de cette année, une armée beaucoup plus nombreuse que celle de la campagne précédente se porta sur Kazan, avec la résolution positive des'emparer de cette place. Les principaux chefs de l'infanterie, embarquée sur le Volga, étaient Schig-Alei, les princes Jean Belsky et Gorbaty, Zakharyn, Siméon Kourbsky, Jean Latzky; enfin Khabar-Simsky commandait la cavalerie : la force des troupes réunies s'élevait à cent cinquante mille hommes. A la nouvelle qu'une armée aussi considérable s'apprêtait à l'at-

taquer, Sahib s'enfuit en Tauride, laissant dans sa capitale son neveu Safa-Ghireï, petit-fils de Makhmet, âgé de treize ans ; il annonça aux citoyens qu'il allait solliciter du sultan des secours qui seuls pouvaient les sauver du danger dont ils étaient menacés. Indignés de sa lâcheté, les Kazanais, qui craignaient et détestaient les Russes, choisissent Safa-Ghireï pour leur tzar, jurent de mourir pour lui et se préparent à une vigoureuse résistance, réunis aux Tchérémisses et aux Tchouvaches. Le 7 juillet, les forces navales des Moscovites parurent devant l'île de *Gostinoï*, à peu de distance de Kazan. L'armée ayant pris position sur le rivage, resta vingt jours dans l'inaction, attendant d'un jour à l'autre l'arrivée de Khabar-Simsky, avec la cavalerie. L'ennemi tenait aussi la campagne, et il inquiétait les Russes par des escarmouches, d'ailleurs insignifiantes, mais où il ne laissait pas que de montrer de l'audace. Alei méprisant l'enfance de Safa-Ghireï, lui fit signifier de se retirer dans sa patrie, afin de ne pas être responsable du sang que l'on pourrait répandre. Safa lui répondit : *Le trône sera le prix de la victoire ; aux armes!*... Cependant le feu avait pris à la forteresse de Kazan, construite en bois (86). Au lieu de tirer parti de cette circonstance, les généraux

1524. russes restèrent paisibles spectateurs de l'incendie, laissant aux Kazanais la faculté de l'éteindre et même le temps nécessaire pour reconstruire de nouvelles murailles. Le 28 juillet, on transporta le camp du côté du Volga, dans les prairies qui bordent la Kazanka, où les troupes restèrent désoccupées, tandis que l'ennemi livrant aux flammes les plaines environnantes, interceptait toutes les communications et ne laissait parvenir aucun convoi jusqu'aux Russes. L'armée avait épuisé ses vivres, elle commençait à éprouver des besoins, lorsque, tout à coup, le bruit se répand que la cavalerie a été entièrement détruite par l'ennemi. Une terreur subite s'empare des généraux qui ne savent plus à quel moyen recourir ; ils craignent, pour rétrograder, de remonter lentement le Volga ; ils se consultent, ils hésitent et jugent enfin que le parti le plus prudent était de descendre le fleuve jusqu'à l'embouchure de la Kama, d'abandonner les bateaux et de s'en retourner par terre en traversant les déserts de Viatka. Cependant on apprit bientôt que les farouches Tchérémisses n'avaient battu qu'un seul détachement de la cavalerie moscovite, et qu'à vingt verstes de Kazan, sur les bords de la Sviaga, le brave Khabar-Simsky avait remporté une victoire glorieuse sur

eux, sur les Tchouvaches et les Kazanais, dont les efforts réunis tendaient à empêcher sa jonction avec Alei. L'ennemi perdit en cette occasion un grand nombre de prisonniers, et beaucoup de soldats se noyèrent dans la rivière; Khabar arriva triomphant au camp des Russes.

Le prince Jean Paletzky qui amenait de Nijni-Novgorod un convoi de bateaux, chargés de farine et d'artillerie, ne fut pas aussi heureux. A l'endroit où le Volga, parsemé d'îles, se rétrécit entre elles, les Tchérémisses avaient encombré le cours du fleuve en y jetant une quantité de pierres et d'arbres. Cet obstacle plongea les Russes dans la consternation; les bateaux entraînés par la rapidité du courant se heurtaient les uns contre les autres ou se brisaient dans leur choc contre les pierres, tandis que des rives escarpées du Volga, les Tchérémisses faisaient pleuvoir une grêle de flèches et roulaient sur les barques d'énormes pièces de bois. Plusieurs milliers de Russes furent tués ou noyés dans ce malheureux passage : le prince Paletzky ayant perdu la majeure partie de ses munitions de guerre, englouties dans les flots, parvint jusqu'au camp avec un petit nombre de bateaux. Ce désastre donna lieu à un de nos anciens proverbes : *d'un*

1524. *côté le Tchérémisse ; de l'autre gare à toi ! Le Volga*, écrit l'historien de Kazan, *devint pour les barbares un fleuve qui, comme le Tygre, charriait l'or; car, outre les canons et les boulets, ils retirèrent du sein des eaux quantité d'armures précieuses des Moscovites et beaucoup d'argent.*

15 août. Les Russes avaient cerné la forteresse ; il est vraisemblable qu'ils auraient pu s'en rendre maîtres ; car ayant tué, le premier jour du siége, le plus habile des canonniers ennemis, ils avaient remarqué le désordre que cet événement avait jeté parmi les Kazanais et le peu d'effet produit par leur artillerie. D'ailleurs les Allemands et les Lithuaniens, à la solde du grand prince, demandaient l'assaut. Cependant les voïévodes préférèrent la paix, sous le prétexte que le succès était incertain et qu'ils redoutaient la famine ; mais entraînés plutôt par les présens que leur avaient envoyés les Kazanais, parmi lesquels la victoire de Simsky avait répandu l'effroi, et qui promettaient d'adresser, sans délai, une ambassade au grand prince pour implorer sa clémence. Guidés par leur pusillanimité ou séduits par l'or des ennemis, les généraux russes levèrent le siége et sortirent, couverts de honte, du territoire de Kazan, traînant, à la suite de l'armée.

une épidémie qui la réduisit à près de moitié. Le prince Jean Belsky, principal voïévode, encourut d'abord la disgrâce du grand prince; mais à l'intercession du métropolitain, il finit par obtenir son pardon.

Les ambassadeurs de Kazan arrivèrent en effet pour supplier Vassili de confirmer Safa-Ghireï dans la dignité de tzar, protestant qu'alors ils seraient aussi dévoués à la Russie qu'ils l'avaient été avant cette circonstance. Le grand prince connaissait ce peuple dont toutes les actions étaient dirigées par l'astuce et le crime; il exigea donc des preuves et de solides garanties de sa fidélité, et comme il voulait épargner le sang, il fit partir le boyard, prince Penkof, pour traiter des conditions de la paix. Cependant, sans le secours des armes, il porta à cette ville le coup le plus sensible par la défense faite aux marchands russes de s'y rendre pour la foire d'été, et en désignant, pour entrepôt du commerce avec l'Asie, un terrain situé sur les bords du Volga, dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, où est aujourd'hui Makharief. Par cette mesure, la foire de Kazan, autrefois si renommée, fut réduite à rien; car les marchands de Perse, d'Astrakhan et d'Arménie n'y retrouvaient plus nos pelleteries, et ceux de Kazan se trouvaient privés

1524. d'objets de première nécessité, par exemple, de sel, qu'ils tiraient de la Russie (87). Mais comme, en fait de commerce, il est difficile de déraciner les anciennes habitudes, il arriva qu'en faisant beaucoup de tort aux autres, Vassili causa un notable préjudice à ses sujets; car il n'était pas facile d'accoutumer les étrangers à cette nouvelle place située dans un lieu inculte et désert où avait existé jadis un monastère isolé, fondé par S. Macaire d'Ounja, et détruit ensuite par les Tatars, sous le règne de Vassili-l'Aveugle. Le prix des marchandises de manufactures asiatiques haussa considérablement en Russie, et bientôt on y manqua d'objets nécessaires, entre autres de poisson salé que l'on tirait de Kazan. En un mot, cette mesure de Vassili excita les regrets des Kazanais et ceux des Russes, bien éloignés de prévoir que ce nouvel entrepôt de commerce deviendrait un jour la célèbre foire de Makharief, l'une des plus riches de l'univers. On se plaignait du grand prince, qui, disait-on, cherchait à se faire des ennemis; on blâmait la fondation d'une ville sur le territoire de Kazan, bien que ceux des contemporains dont les idées étaient plus étendues, entrevissent bien que, dans cette circonstance, il s'agissait moins de consolider des liaisons d'amitié, que de préparer les

moyens propres à faciliter la conquête de cette principauté : ceux-ci approuvaient toutes les dispositions faites à ce sujet. Il résulta des conférences établies entre les Kazanais et les Russes une trêve de cinq ans.

Ainsi délivré des soucis de la guerre, Vassili s'occupa des affaires importantes de sa famille, affaires étroitement liées à l'intérêt général de la Russie. Après vingt ans de mariage, sans enfans, sans espérance d'en avoir, il était privé du plus grand bonheur d'un père, celui de voir un héritier dans son fils. Tel est le vœu de la nature; car un frère est à plus grande distance du cœur, et ceux de Vassili, peu remarquables par leurs qualités morales, ne témoignaient d'ailleurs qu'un faible attachement à leur aîné : l'amitié basée sur les liens du sang, le cédait dans leur âme à la crainte qu'il leur inspirait comme souverain. Les annalistes rapportent que le grand prince se promenant un jour hors de la ville *dans un char doré*, aperçut un nid sur un arbre. A cette vue, des larmes s'échappèrent de ses yeux : *Les oiseaux*, dit-il, *sont plus heureux que moi; ils ont au moins des enfans!* Puis se tournant vers ses boyards, il leur adressa ces paroles avec une profonde sensibilité : *Qui deviendra mon héritier et celui de l'empire de Russie? Mes frères en sont-*

1525.
La grande princesse prend le voile.

1525. *ils dignes, eux qui ne savent pas seulement gouverner leurs apanages? Sire*, répondirent les boyards, *on abat le figuier stérile, pour en planter un autre dans le verger.* Il n'est pas étonnant que les courtisans et les amis zélés de la patrie eux-mêmes aient donné, de bonne foi, à Vassili le conseil de divorcer avec Solomonie, accusée de stérilité, et de contracter un nouveau mariage, afin de donner un héritier au trône. Cette opinion entraîna le grand prince, qui, séduit par le désir de devenir père, se détermina à une action cruelle, si on la considère sous son point de vue moral. Il répudia impitoyablement une épouse innocente; et celle qui, pendant vingt ans, avait fait son bonheur, se vit livrée aux chagrins, à la honte, au désespoir. Il viola ainsi les lois sacrées de l'amour et de la reconnaissance. Le métropolitain Daniel, souple, complaisant, plus attaché aux maximes du monde qu'à l'esprit de la foi, reconnut le dessein de Vassili, légitime, et lui donna même des éloges; mais il n'en fut pas de même de la part de plusieurs nobles et ecclésiastiques; ils déclarèrent au monarque, avec la plus grande fermeté, que le divorce était contraire aux lois de la conscience et à celles de l'église. Au nombre de ceux-ci se trouvait un respectable solitaire,

Vassian, ce fils d'Ivan Patrikéief, prince lithuanien, jadis lui-même boyard distingué, forcé, ainsi que son père, à prendre l'habit monastique en 1499, en raison de l'attachement dont ils avaient tous les deux donné des preuves à l'infortuné Dmitri (88). Ce moine fut relégué au monastère de Volok-Lamsky, dont les complaisans religieux se prêtaient sans scrupule aux volontés du pouvoir temporel; le vieux prince Siméon Kourbsky, célèbre par sa valeur, chrétien austère, fut éloigné de la cour pour avoir plaidé avec chaleur les intérêts de Solomonie (89). Les gens du peuple blâmaient aussi la conduite de Vassili; les uns par un sentiment de pitié naturelle, les autres par respect pour les réglemens ecclésiastiques. Cependant, pour sauver les apparences et pour éluder les lois religieuses autant que les principes de la délicatesse, on fit d'abord à Solomonie la proposition de renoncer volontairement au monde, et sur son refus positif on employa la violence. Elle fut enlevée du palais, conduite dans un monastère de filles où on la força de prendre le voile, ensuite renfermée dans un couvent de femmes à Souzdal. On assure qu'au moment de la prise d'habit, la malheureuse princesse voulut se refuser à cette cérémonie contraire à toutes les lois; mais que Jean Schigona,

l'un des principaux officiers du grand prince, poussa l'audace jusqu'à joindre des voies de fait à ses menaces, conduite qu'il n'aurait pas osé se permettre s'il n'y avait été autorisé par son maître. Alors Solomonie, baignée de larmes, fut revêtue de l'habit de religieuse, et dit d'un ton solennel : *Dieu me voit ; il me vengera de mon persécuteur* (90). On ne doit pas passer sous silence une tradition curieuse quoique peu authentique. Le bruit se répandit qu'un événement inespéré avait inspiré au grand prince d'inutiles remords ; on disait que, peu de temps après avoir été séquestrée du monde, Solomonie s'aperçut qu'elle était enceinte, et qu'elle mit au monde un fils auquel elle donna le nom de George ; qu'elle l'éleva secrètement et ne le laissait voir à personne. *Il se montrera*, disait-elle, *en temps utile, entouré de puissance et de gloire*. Quelques contemporains ont ajouté foi à ce récit ; d'autres l'ont considéré comme une fable inventée par les amis de cette infortunée et vertueuse princesse (91).

1526. Second mariage de Vassili.

Après avoir brisé les nœuds de son premier hymen, Vassili n'aurait pu en contracter un second, d'après ce réglement de l'église, *lorsque, du consentement du mari, la femme prendra le voile, celui-ci sera lui-même obligé de renoncer*

au monde; mais la bénédiction du métropolitain leva les difficultés, et, deux mois après, le grand prince épousa la princesse Hélène, fille de Vassili Glinsky. Les boyards virent ce choix avec étonnement, avec chagrin. Ils ne pouvaient s'imaginer qu'une race de transfuges fût appelée à un si grand honneur. Sans doute la beauté d'Hélène ne fut pas l'unique cause de l'élévation de sa fortune; il est probable que cette princesse, élevée dans une maison illustre et dans les mœurs allemandes que l'on prônait, avait plus d'agrémens, plus d'esprit que les jeunes personnes russes de ce temps, car leur éducation se bornait aux lois de la décence et aux modestes vertus de leur sexe. Plusieurs personnes pensèrent que le grand prince s'était déterminé à épouser la nièce de Michel Glinsky, en considération du mérite de cet homme célèbre, afin de trouver en lui un conseiller et un guide sûr pour ses enfans. Cette dernière supposition paraît moins vraisemblable, car la détention de Michel dura plus d'une année encore et il ne dut sa liberté qu'aux pressantes sollicitations d'Hélène. Les noces furent magnifiques; pendant les trois jours consacrés à leur célébration, la cour brillait d'un éclat extraordinaire. Vassili, transporté d'amour pour sa jeune épouse, mit tous ses soins à lui plaire, par les procédés

les plus délicats, par de nombreux témoignages de sa tendresse, et même en cherchant à se donner un air de jeunesse que le temps commençait à faire disparaître; il se fit couper la barbe et ne négligea rien pour ajouter aux agrémens de sa personne (92).

Relations avec Rome.

Pendant l'espace de cinq années, la Russie n'eut que des relations pacifiques avec les autres puissances. Sous le pontificat de Léon X, le capitaine Paolo, voyageur génois, était venu à Moscou chargé de lettres amicales de la part du pape et d'Albert, grand maître de l'ordre Teutonique. Il avait en vue le projet important d'établir, par la Russie, une route marchande pour communiquer avec l'Indostan par le moyen de l'Indus, de l'Oxus ou Gigon, de la mer Caspienne et du Volga. Avant l'heureuse découverte du cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama, les productions de l'Inde arrivaient en Europe par le golfe Persique, l'Euphrate et la mer Noire, ou bien encore par le golfe d'Arabie, le Nil et la Méditerranée. Au commencement du seizième siècle, les Portugais, qui s'étaient rendus maîtres des côtes des Indes, en avaient accaparé tout le commerce et le dirigeaient avec plus de facilité par l'Océan, le long des côtes de l'Afrique. Mais ils abusaient de leur po-

sition avantageuse et avaient fixé le prix des épiceries à un taux si élevé que l'Europe se plaignait, à juste titre, de la cupidité déraisonnable des négocians de Lisbonne. On se persuadait même que les aromates de l'Inde, perdaient, dans cette navigation de long cours, une partie de leur parfum et de leurs vertus. Jaloux d'enlever aux Portugais les avantages de ce commerce exclusif, le voyageur génois employa toute son éloquence pour représenter aux boyards que, par le moyen proposé, les Russes pouvaient s'enrichir dans quelques années; *car*, disait-il, *le trésor du grand prince se grossira des sommes payées pour droits de commerce, et ses sujets, amateurs d'épices, pourront s'en procurer en abondance et à bon marché*. Il demandait seulement qu'il lui fût permis de reconnaître le cours des rivières qui se jettent dans le Volga, et il priait Vassili de lui procurer les moyens de descendre ce fleuve jusqu'à Astrakhan; mais cette proposition fut rejetée, dans la crainte de laisser découvrir à un étranger la route de commerce de la Russie avec l'Orient (93). Paolo arrivé en Italie au moment où Léon X venait de mourir, remit au pape Adrien la réponse de Vassili. En 1525, il revint une seconde fois à Moscou, chargé des dépêches du nouveau pape, Clément VII,

1526. mais elles n'avaient plus pour objets des négociations de commerce ; il s'agissait de décider le grand prince à faire la guerre aux Turcs et de l'engager à réunir les églises grecque et latine. Pour compensation, Clément lui proposait, ainsi que l'avait fait Léon, la dignité royale (94). Cette tentative n'eut pas plus de succès que les précédentes. Vassili satisfait des titres de grand prince et de tzar, se souciait peu d'être appelé roi; il ne voulait pas d'ailleurs se faire de nouveaux ennemis, et il n'avait point oublié les funestes résultats du concile de Florence. Néanmoins le légat du pape fut reçu avec considération et traité honorablement pendant un séjour de deux mois à Moscou. A son départ pour l'Italie on le fit accompagner par Dmitri Jérassim, dont Paul Jove, célèbre historien contemporain, parle avec éloge. Il dit qu'ayant fait ses études en Livonie, il connaissait parfaitement la langue latine ; qu'il avait été employé par le grand prince dans les ambassades en Suède, en Danemarck, en Prusse et à Vienne ; qu'il possédait enfin quantité de connaissances, un jugement sain, ainsi que beaucoup de modestie et d'agrément dans le commerce de la vie. Le pape lui fit assigner un appartement richement décoré au château St.-Ange. Après quelques jours de repos,

Dmitri, revêtu d'un riche costume moscovite, se présenta à l'audience de Clément VII. Il lui remit les présens et une lettre qui ne contenait que des expressions de politesse. Vassili y exprimait le désir d'entretenir et de consolider, par des ambassades mutuelles, la bonne intelligence qui régnait entre lui et le pape, ainsi que celui de jouir du triomphe des chrétiens et de la ruine des infidèles; il ajoutait qu'il les exterminait depuis long-temps pour la gloire de Dieu. Le pape supposant que Dmitri était chargé en secret de faire quelque déclaration positive en réponse aux propositions qui lui avaient été faites, attendait avec impatience, mais en vain, une ouverture à ce sujet. L'ambassadeur tomba malade à Rome et fut long-temps en danger. Aussitôt qu'il fut rétabli, il examina attentivement toutes les curiosités de cette ancienne capitale du monde, les édifices modernes et les églises; la somptuosité du service divin, la musique du pape excitèrent son admiration. Il assista au conseil des cardinaux, visita les savans italiens, notammment Paul Jove, et leur raconta beaucoup de choses intéressantes sur sa patrie; mais le pape eut le chagrin de l'entendre déclarer qu'il n'avait aucun ordre du grand prince pour entamer des négociations relatives aux affaires d'État ou à celles

de l'Église. Dmitri reprit la route de Moscou en juillet 1526, accompagné de Jean François, évêque de Scarène, envoyé par Clément pour procurer la paix à la chrétienté, c'est-à-dire à la Lithuanie; bientôt il se présenta dans cette affaire un médiateur bien plus puissant.

Charles-Quint.

La mort de Maximilien avait rompu la chaîne des relations politiques entre la cour de Russie et l'empire. Le jeune Charles V monta sur le trône de son oncle. Ce prince rusé et ambitieux, qui régnait sur l'Espagne, l'Autriche et les Pays-Bas, disputait au brave et loyal Francois I[er]. la souveraineté de tout le sud-ouest de l'Europe et n'avait pas le loisir de s'occuper du Nord. Après avoir long-temps attendu de Charles quelques marques de souvenir, le grand prince se décida enfin à lui envoyer un officier porteur de ses félicitations. Il résulta de cette ouverture des ambassades solennelles et réciproques; Antoine, conseiller d'état autrichien, arriva à Moscou chargé des dépêches amicales de l'empereur, et le prince Zassékin, envoyé par Vassili, se rendit à Madrid à l'époque où le malheureux François I[er]. s'y trouvait prisonnier. L'Europe voyait avec inquiétude les succès rapides de Charles, dont l'ambition la menaçait d'une monarchie universelle, ou du projet de mettre tous ses

princes sous la dépendance de la puissance la
plus forte qui eût existé depuis Charlemagne,
c'est-à-dire, dans le cours de sept siècles. La
Russie seule, tout en considérant avec curio-
sité les divers mouvemens des Etats de l'Europe,
y restait étrangère, et jouissait d'une tranquil-
lité que garantissait son éloignement : d'ailleurs,
comme au-delà de la Lithuanie, elle ne voyait
ni ennemis, ni dangers directs, elle pouvait
même faire des vœux pour que Charles, mettant
à exécution les projets de son oncle, réunît aux
Etats d'Autriche la Hongrie et la Bohême; car
ces deux nations guerrières, gouvernées par
Louis, neveu de Sigismond, servaient d'appui
à la Lithuanie et à la Pologne. Le grand prince,
n'ayant aucuns motifs de rivalité avec l'empereur,
prévoyait, par discernement, que déjà cette
rivalité existait, ou qu'elle ne tarderait pas à s'é-
tablir entre Charles et le roi de Pologne. Il pro- 1526.
posa, en conséquence, au premier d'engager
Sigismond à conclure une paix durable avec la
Russie, et de l'y déterminer, soit par la force
de ses raisonnemens, soit par la terreur de ses
armes, ainsi que Maximilien en avait fait la pro-
messe solennelle. Vassili apprit avec satisfaction
que l'empereur, en congédiant le prince Zassékin,
l'avait fait accompagner par le comte Léonard

de Nougarol, et que son propre frère Ferdinand, archiduc d'Autriche, venait d'expédier le baron de Herberstein pour aller trouver le roi, afin de s'expliquer avec lui relativement aux conditions de la paix. Ils devaient ensuite se rendre à Moscou pour terminer cette importante affaire. Mais Sigismond, qui pressentait les desseins ultérieurs de Charles sur la Hongrie, ne put ajouter foi à la bienveillance de ce prince. Il répondit aux ambassadeurs qu'il n'avait point prié leur souverain de se charger des négociations de la paix, et qu'il saurait bien, par ses propres moyens, mettre un frein à l'ambition de la Russie; il ajouta avec dépit : *D'où vient donc cette amitié entre le prince des Moscovites et l'empereur? De quelle nature sont les liens qui les unissent? Sont-ils voisins ou parens?* Cependant il envoya le voïévode pierre Kischka et le maréchal Bohousch à Moscou, où se trouvaient déjà le comte Léonard et le baron Herberstein. Vassili se livrait alors au plaisir de la chasse dans les environs de Mojaïsk, et les conférences s'ouvrirent dans cette ville. Le roi renouvela ses anciennes prétentions; il exigeait qu'on lui rendît toutes les possessions enlevées à la Lithuanie, mettant de ce nombre Novgorod et Pskof, qu'il appelait impudemment ses domaines. Les Russes, de

leur côté, réclamaient la restitution de Kief, Polotsk et Vitebsk ; les médiateurs donnaient aux deux parties des conseils de modération. Ils proposèrent à Vassili de céder au moins la moitié de Smolensk ; ce qui fut rejeté par les boyards comme inadmissible, ainsi qu'une trêve de vingt années proposée par Sigismond. Seulement ils consentirent à prolonger jusqu'en 1533 celle qui existait alors, et encore par considération pour l'empereur et le pape. Le grand prince se plaignait du peu de dispositions du roi à conclure une paix sincère, ainsi que du ridicule de ses prétentions. Les points litigieux relatifs à la fixation des frontières respectives, ne furent pas traités à fond, et les prisonniers restèrent en captivité. Les ambassadeurs de Sigismond éprouvèrent une mortification sensible en voyant leur place, à la table du grand prince, placée au-dessous de celles désignées pour les ambassadeurs de Rome, de l'empereur, et même pour l'envoyé de Ferdinand. Aussitôt que la trêve fut confirmée par un acte authentique, Vassili prononça un discours, dans lequel il exprimait son amitié pour le pape, l'empereur et l'archiduc, protestant de son amour pour la tranquillité et la justice. Les boyards ayant détaché une croix d'or suspendue à la muraille, le grand prince se

1526.

Trêve avec la Lithuanie.

leva, et dit, en montrant le traité qu'il venait de conclure : *Je l'exécuterai fidèlement avec l'aide de Dieu ;* ensuite considérant le crucifix d'un air pénétré, il fit, à voix basse, une courte prière et le baisa, ainsi que les seigneurs lithuaniens. Pour terminer la cérémonie, on servit du vin dans une grande coupe, où chacun porta les lèvres. Le grand prince réitéra aux ambassadeurs de Clément et de Charles-Quint les assurances de son attachement ; puis, se tournant du côté des Lithuaniens, il leur fit un signe de tête, les chargea de saluer Sigismond de sa part, et leur souhaita un heureux voyage (95). Ils partirent tous à la fois de Mojaïsk, suivis immédiatement des plénipotentiaires russes : Troussof et Lodiguin se rendirent à Rome ; Lapoun et Volossati, auprès de l'empereur et de l'archiduc ; enfin Latzky, à la cour de Sigismond. Bien que le roi eût approuvé le traité, et se fût engagé, par serment, à se conduire comme un voisin paisible, cependant les plaintes mutuelles durèrent jusqu'à la mort de Vassili ; car les Lithuaniens et les Russes des pays limitrophes entretenaient une guerre perpétuelle, et s'emparaient réciproquement de leurs propriétés. C'est en vain que les deux puissances envoyaient sur les lieux des juges conciliateurs, il était rare qu'ils s'y trouvassent

ensemble, et leur coopération était indispensable 1526.
au redressement des griefs. Vassili causa un sensible chagrin à Sigismond, en attirant à lui le prince de Mstislavle, Féodor Michaélovitch, auquel il donna pour épouse sa nièce Anastasie. Il se mit aussi en rapports intimes avec l'hospodar de Moldavie, ennemi de la Lithuanie. En 1528, il fit même arrêter les ambassadeurs du roi, à la nouvelle que celui de Moldavie l'avait été à Minsk, où il passait pour se rendre en Russie. Les deux souverains refusèrent de s'accorder des titres honorifiques; mais au moins, d'après les conditions de cette trêve, prolongée encore d'une année, les prisonniers russes et lithuaniens virent adoucir leur captivité, et tomber les chaînes dont on les avait chargés comme des criminels.

A la suite d'un des changemens les plus mémorables qu'aient éprouvés les empires, la Suède, long-temps en proie au désordre, à l'oppression, à l'anarchie, venait de se régénérer et de recouvrer ses forces avec une nouvelle existence. Sa puissance s'organisa et prit un nouvel essor sous l'égide protectrice d'un grand homme. Gustave Vasa, en s'élevant du fond des mines de la Dalécarlie jusque sur le trône, l'entoura de tout l'éclat de la gloire, et le consolida par sa haute sagesse.

Relations amicales avec Gustave Vasa.

Il sauva l'Etat, encouragea la nation, et fut en un mot l'honneur de son siècle, celui des monarques et du genre humain. Après avoir délivré son royaume du joug des Danois, Gustave, préférant à cette vaine gloire que procurent les armes, le bonheur dont la paix devait faire jouir la Suède, rechercha l'amitié du prince de Moscou, et garantit le repos de ses Etats par une trêve de soixante ans avec la Russie. Deux de ses conseillers, Canut Eriton et Biorn Classon, se rendirent à Novgorod auprès du gouverneur prince Obolensky, et Eric Fleming, le troisième envoyé, alla jusqu'à Moscou (96). Christiern, abhorré des Suedois et des Danois, errait en Europe comme un fugitif. Le successeur de ce Néron du Nord, Frédéric Ier., moins ambitieux que lui, avait reconnu l'indépendance de la Suède. Vassili, informé des grandes actions de Gustave, se sentit entraîné par le désir de vivre avec lui en bon voisin; il permit aux marchands suédois d'avoir un comptoir à Novgorod, de trafiquer avec toute la Russie, promettant protection et sécurité complète aux laboureurs finois qui craignaient de former des établissemens près des frontières de la Moscovie. Par égard pour le roi de Suède, il fit arrêter à Moscou le célèbre Norby, amiral danois. Ce valeureux mais féroce

guerrier était parvenu à s'emparer du Gothland, après le bannissement de Christiern. Devenu pirate, il n'épargnait aucun pavillon, et courait sus aux vaisseaux de toutes les nations, cherchant surtout les occasions de nuire à la Suède. A la fin, battu par la flotte de ce royaume, il se réfugia en Russie, où il essaya, sans succès, de faire prendre les armes contre Gustave. Le grand prince le fit traiter comme un séditieux, pour prouver ses intentions de maintenir la tranquillité dans le Nord.

Ambassade de Soliman.

Vassili avait renoncé à l'espoir de compter le sultan au nombre de ses alliés : cependant, dans les trois voyages que Skinder, ambassadeur de Constantinople, fit à Moscou pour traiter des affaires du commerce, il fut reçu avec beaucoup de considération. Il y mourut subitement en réputation d'homme intéressé et d'infâme calomniateur ; car, se plaignant à tort de l'avarice et du mauvais accueil de Vassili, il s'était vanté de déterminer Soliman à lui déclarer la guerre ; mais ce prince était trop sensé pour servir d'instrument aux intrigues d'un Grec déhonté, et pour ne pas craindre d'augmenter le nombre de ses ennemis. Il resta l'ami des Russes sans qu'il en résultât en leur faveur le moindre avantage, et en 1530, il écrivit pour la dernière fois à Vassili,

par un Turc, nommé Akhmat, chargé d'acheter à Moscou quelques gerfauts et des zibelines.

A cette époque, les brigands de Tauride inquiétaient seuls la Russie. Malgré les efforts du grand prince pour maintenir la paix, au mépris des traités convenus après de longues négociations, et garantis par des sermens mutuels, Saïdet-Ghireï, détesté du peuple et des grands de son royaume, en raison de son attachement aux usages turcs, répandait le sang des plus illustres de ses sujets, et chancelait sur un trône dont il avait été chassé deux fois par son neveu Islam, fils de
1527. Incursion des troupes de Crimée. Makhmet-Ghireï. Il finit par obtenir la paix, en lui accordant la dignité de kalga, porta la dévastation sur le territoire de Lithuanie, et fit demander de l'argent au grand prince, qui diminuait sans cesse la valeur de ses présens, convaincu que le pouvoir de Saïdet touchait à sa décadence. Les envoyés du khan étaient encore à Moscou, lorsque Vassili reçut la nouvelle qu'Islam s'avançait contre la Russie. Aussitôt notre armée va se porter sur les rives de l'Oka, où elle resta long-temps sans voir paraître l'ennemi. L'automne arriva, et les troupes prirent leurs cantonnemens dans différentes villes. Tout à coup les campagnes de la province de Rézan sont en feu; Islam se portait sur Kolomna et

Moscou ; mais nos généraux, restés sur les bords de l'Ougra, s'opposent à son armée, l'empêchent de pénétrer au-delà de l'Oka, et la mettent en fuite. Au nombre des prisonniers tatars se trouvait le mourza Yanglitch, premier favori d'Islam. Vassili était alors à Kolomna. Furieux de la perfidie du khan, il fit noyer les ambassadeurs tauriens ; mais, avec des barbares même, il faut se garder de le devenir, aussi le grand prince fut-il le premier à rougir de cet acte de cruauté. On déclara de sa part, à Saïdet-Ghireï, que ses envoyés avaient été massacrés par la populace de Moscou ; et celui-ci, sans paraître surpris de cette violation formelle du droit des gens, se contenta de rejeter tout l'odieux de l'invasion sur son neveu, qui, à l'en croire, avait attaqué la Russie de son autorité privée. En même temps qu'il protestait de la manière la plus énergique de son amitié pour Vassili, il pilla son ambassadeur, et n'empêcha pas ses troupes de dévaster les provinces de Bélef et de Toula. Enfin, précipité du trône par les mourzas et par le peuple, Saïdet se réfugia à la cour de Constantinople. Mais la Russie ne retira aucun avantage de ce changement. Après un règne de quelques mois, Islam céda le trône de Tauride à Sahib, ex-tzar de Kazan, confirmé dans sa nou-

velle dignité par le sultan ; et tour à tour ils menaçaient de porter le fer et le feu dans nos provinces, bien que tous les deux, alors qu'ils étaient persécutés par Saïdet, eussent imploré la protection du grand prince, qu'ils appelaient *père d'Islam* et *frère de Sahib*. Ces avides étrangers exigeaient sans cesse de riches présens.

Par bonheur la tranquillité régnait à Kazan. Pour se conformer aux désirs du peuple, le jeune Safa-Ghireï, ennemi de la Russie, avait sollicité du grand prince une paix décisive; il confessait tous ses torts ; il promettait de se conduire à l'avenir en fidèle vassal, et Piliémof, ambassadeur moscovite, en reçut le serment par écrit. Vassili lui envoya le sien par le prince Jean Paletsky. Mais arrivé à Nijni-Novgorod, celui-ci apprit que Safa-Gireï avait tout à coup changé de sentiment; qu'il avait réussi, par ses perfides insinuations, à exciter les Kazanais contre la Russie, à leur persuader de proposer de nouvelles conditions de paix; enfin, qu'il avait poussé l'audace jusqu'à injurier publiquement l'ambassadeur du grand prince. En conséquence, Paletsky retourna à Moscou, et le monarque fit ses préparatifs de guerre.

Au printemps de l'année 1530, une armée formidable, divisée en deux corps, dont l'un fut

expédié par le Volga, l'autre par terre, sortit de Nijni-Novgorod, et se dirigea sur Kazan sous les ordres des princes Jean Belzky, Michel Glinsky, Garbaty, Koubensky, Obolensky et autres. De son côté Safa-Ghireï, animé par sa haine invétérée contre les Russes, ne négligea rien pour leur opposer la plus vigoureuse résistance. Il appelle à son secours les féroces Tchérémisses et trente mille Nogaïs fournis par son beau-père Mamaï. Afin de protéger les faubourgs de sa capitale il fait construire un fort et creuser des fossés profonds, qui traversaient le champ d'Arsk et s'étendaient depuis le Boulak jusqu'à la Kazanka. Des deux côtés il ferme la ville par une nouvelle muraille de terre et de moëllons. Après cinq ou six attaques audacieuses repoussées avec succès, la cavalerie moscovite opéra, auprès de Kazan, sa jonction avec l'infanterie débarquée sur la rive gauche du Volga. Tous les jours de sanglantes escarmouches s'engageaient entre les troupes des deux armées. Les Kazanais, encouragés par leur tzar, affrontaient les dangers et la mort; mais déployant à la clarté du jour la plus brillante valeur, ils ne savaient pas veiller à leur sûreté pendant la nuit. A peine avaient-ils quitté le champ de bataille qu'ils se mettaient à table et se livraient au sommeil jusqu'au lendemain matin.

1530. Expédition contre Kazan.

10 juillet.

Quelques jeunes guerriers du corps d'Obolensky, qui, de loin, considéraient le fort à la clarté de la lune, n'y apercevant que quelques sentinelles endormies, résolurent de s'illustrer par un brillant exploit. Ils se baissent, s'avancent avec précaution jusqu'aux palissades, qu'ils enduisent de résine et de soufre; ils y mettent le feu et s'en retournent aussitôt annoncer cette nouvelle à nos voïévodes. Dans un instant la forteresse est
16 juillet. embrasée, et les Russes, à moitié nus, s'élancent à l'assaut au son des trompettes, en poussant des cris affreux; ils pénètrent dans les retranchemens à travers des torrens de flammes et de fumée; ils égorgent, écrasent les Tatars consternés, s'emparent des fauboürgs et mettent tout à feu et à sang. Sans compter ceux qui périrent victimes de l'incendie, ils immolèrent soixante mille hommes, soldats ou citoyens, au nombre desquels un nommé Atalyk, célèbre guerrier kazanais, non moins terrible par son air farouche que par la vigueur de son bras, rougi du sang d'un grand nombre de Russes. Le prince Felepnef Obolensky poursuivit, avec un léger détachement, Safa-Ghireï qui s'était réfugié dans la ville d'Arsk; mais les autres voïévodes restèrent dans leurs positions et si peu sur leurs gardes, que des bandes de Tchérémisses vinrent leur enlever les bagages,

soixante-dix canons, une grande quantité de boulets, de poudre, et tuèrent les princes Obolensky, Dorogoboujsky et plusieurs autres officiers de distinction. Les Russes allaient former le siége de la ville, dont il leur eût été facile de s'emparer, puisqu'elle avait à peine douze mille défenseurs, lorsque Belzky, dont la probité avait déjà été soupçonnée, consentit à la paix. Il avait reçu, dit-on, une somme considérable de la part des citoyens, qui s'engagèrent par serment à envoyer, sans délai, une ambassade à Vassili, et à ne plus élire de tzar sans son autorisation. Ce voïévode en chef se retira, en dépit de tous ses compagnons d'armes; il eut l'impudence de se parer du titre de vainqueur généreux, et s'empressa de retourner à Moscou, dans l'espérance que le souverain, qui était son oncle du côté maternel, le comblerait de nouvelles faveurs. Mais Vassili reçut son neveu d'un air menaçant, lui signifia son arrêt de mort, et ne consentit à modifier cette sentence qu'en faveur des instantes supplications du métropolitain. Belzky, dit un annaliste, fut chargé de fers, et resta quelque temps en prison pour le punir de tout le sang qu'il fallut verser plus tard pour la conquête de Kazan, que deux fois il avait laissé échapper de nos mains. Cependant ces détails ne se trouvent

point dans les autres chroniques, et trois ans après Belzky commandait encore les armées (99).

Les princes Tagaï, Tévekel et Ibrahim, ambassadeurs de Kazan, parurent bientôt à Moscou, à l'effet de supplier humblement le monarque de vouloir bien pardonner au peuple et au tzar, protestant qu'enfin l'expérience avait désillé leurs yeux, et qu'ils reconnaissaient l'absolue nécessité de se soumettre à la Russie. Il fallait ou croire à ces discours ou recommencer la guerre, et Vassili désirait la paix; car il ne pouvait lever de nouvelles troupes sans des efforts extraordinaires, qui eussent accablé la patrie. Ayant accepté toutes ses conditions, les ambassadeurs restèrent à Moscou, et le grand prince envoya à leur maître la formule du serment que lui et son peuple devaient prêter, exigeant en outre la liberté de nos prisonniers et la restitution des armes à feu que les Tchérémisses nous avaient enlevées. Mais Safa-Ghireï fit arrêter l'envoyé de Vassili, auquel il écrivit qu'il ne souscrirait pas au traité et ne prêterait aucun serment, jusqu'à ce que le grand prince lui-même eût rendu les prisonniers et les canons enlevés par le prince Belzky, et avant l'arrivée à Kazan de l'un des principaux seigneurs de Russie pour ratifier le traité. Nos boyards ayant communiqué cette nouvelle aux ambassa-

deurs kazanais, avec l'expression de leur mécontement, le prince Tagaï répondit : « *Nous savions déjà ce que ferait le khan ; mais nous ne sommes ni menteurs ni parjures. Oui, la volonté de Dieu et celle du grand prince seront accomplies! Nous voulons le servir avec zèle ; notre pays n'est plus qu'un vaste désert. Les plus illustres de nos compatriotes ont péri dans les combats, ou sont frappés de stupeur. Safa-Ghireï gouverne tout à son gré avec ses Tauriens et ses Nogaïs : en faisant courir le bruit que les troupes moscovites marchent contre Kazan, il trouble les esprits, et sa perfidie nous couvre d'opprobre. Pourrions-nous le souffrir? profitons des amis et des forces qui nous restent encore pour chasser Safa-Ghireï, et que votre souverain nous donne un tzar plus digne de porter la couronne.* » Les boyards répliquèrent à cette proposition qu'il était indifférent à la Russie de voir Safa-Ghireï ou tout autre régner dans Kazan, pourvu qu'il fût soumis et fidèle à ses sermens. « *Eh bien!* continua Tagaï, » *rappelons l'innocent Schig-Alei, victime de ses ennemis ; qu'il remonte sur le trône pour servir le grand prince avec fidélité et pour chérir son peuple! Qu'il se rende avec nous dans la ville de Vassili ; de là nous annonce-*

» *rons aux Kazanais, aux Tchérémisses des* » *montagnes et de la plaine, ainsi qu'aux princes* » *d'Arsk, que le monarque a daigné nous par-* » *donner. Nous leur dirons : Le tzar nous a donné* » *la mort, et le grand prince nous rend à la vie ;* » *chassons celui qui ne veut point de nous. Les* » *prisonniers kazanais qui gémissent dans les* » *fers ont des parens, des frères, des amis,* » *dont les efforts se joindront aux nôtres, et la*
1530 — 1531. » *paix sera éternelle.* » Vassili tint avec ses boyards un conseil où il fut décidé de laisser partir les ambassadeurs et Schig-Alei pour Nijni-Novgorod. Le prince Tagaï tint religieusement sa parole. Dans une lettre qu'il écrivit à ses concitoyens, il leur représenta combien l'opiniâtreté du tzar leur était funeste ; enfin il souleva le peuple et détrôna Safa-Ghireï, qui, dans un transport de fureur, avait donné l'ordre de faire mourir tous les Russes détenus à Kazan. Les citoyens et les grands lui signifièrent de s'éloigner sans délai ; sa femme fut renvoyée au camp de Mamaï. Dans l'effervescence populaire plusieurs Nogaïs et seigneurs de Crimée, favoris de Safa, furent immolés à la rage des habitans. La princesse Gorchanda, sœur de Makhmet-Amin, contribua surtout à un événement aussi favorable pour nous. Le grand prêtre, les houlans, les

princes et les mourzas s'empressèrent d'annoncer à Vassili le bannissement de Safa-Ghireï, ajoutant à la promesse d'être fidèles sujets de la Russie, la prière de leur donner pour tzar, au lieu de Schig-Alei, dont ils craignaient la vengeance, son frère cadet Enaleï, âgé de 15 ans et seigneur suzerain de la ville russe de Mestchersk. Leur vœu fut accompli; Enaleï partit pour Kazan, accompagné d'une suite nombreuse, et son installation sur le trône, par le grand officier Morozof, excita la joie des inconstans mourzas, des seigneurs, et d'un peuple léger. Tous, depuis la princesse et le grand prêtre jusqu'aux simples citoyens, prêtèrent serment de fidélité avec l'apparence du zèle le plus sincère; tous comblèrent d'éloges et la clémence du grand prince et les aimables qualités de leur jeune tzar, destiné à devenir, quelques années après, victime de leur fureur! Mais Vassili mourut avant cette nouvelle perfidie. Trois ans se passèrent au sein de la paix; et pour leur prouver ses bonnes intentions à leur égard, le grand prince céda aux Kazanais tous les canons russes restés entre leurs mains et propres à les défendre contre leurs ennemis, et permit à Enaleï d'épouser la fille d'Ioussouf, puissant mourza des Nogaïs, qui pouvait lui procurer la paix avec cette horde dangereuse. Toutes les

Nouveau tzar à Kazan.

affaires importantes de Kazan, relatives à la politique ou même à la justice, se décidaient à Moscou par un seul mot du monarque.—Cependant Schig-Alei ne pouvait voir sans envie le bonheur de son frère, bien qu'on lui eût accordé en dédommagement Kochira et Serpoukhof. Pour gagner le cœur des Kazanais, il entretenait de secrètes intelligences avec eux, ainsi qu'avec Astrakhan et les Nogaïs; mais ces intrigues ayant été découvertes, ce prince, jadis fidèle serviteur de la Russie, fut exilé avec sa femme et conduit comme un criminel dans la ville de Belozersk (100).

Exil de Schig-Alei.

La fortune vint couronner le bonheur dont jouissait le prudent Vassili en y ajoutant les douceurs de la paternité. Malgré les vœux ardens de son époux et de ses sujets, la princesse Hélène n'avait pas eu d'enfans dans l'espace de trois années. Elle avait fait avec le grand prince divers pélerinages aux monastères les plus renommés par leur sainteté. Elle distribuait tous les jours d'abondantes aumônes, et les yeux baignés de larmes, elle demandait à Dieu de la rendre féconde, sans voir ses prières exaucées. Le peuple partageait ses chagrins; mais quelques personnes, condamnant le mariage de Vassili comme illégitime, prédisaient, avec un secret plaisir, que jamais Dieu ne lui accorderait l'enfant qu'il dé-

sirait avec tant d'ardeur. Cependant Hélène devint enceinte; *un homme de Dieu*, nommé Domitien, lui annonça qu'elle serait mère *d'un Titus au vaste génie*; et le 25 août 1530, à sept heures du matin, elle donna le jour à ce Jean IV, si célèbre dans notre histoire par le bien et le mal que l'on attribue à son règne. On raconte qu'au moment de sa naissance les coups redoublés de la foudre, des éclairs effrayans firent trembler le ciel et la terre (101). Il est vraisemblable que les devins de la cour du grand prince surent expliquer cet événement tout naturel en faveur du nouveau-né. Vassili, toute la ville de Moscou et la Russie entière furent au comble de la joie. Dix jours après le grand prince fit porter son fils au couvent de la Sainte-Trinité, où il reçut le baptême des mains de l'abbé Josaphat, accompagné du pieux centenaire Vassian, religieux du couvent de St.-Joseph de Volok-Lamsky et de St.-Daniel de Pereslavle. Ensuite ce bon père, attendri jusqu'aux larmes, ayant reçu de leurs bras son premier né, le posa sur le tombeau de S. Serge, priant ce Saint de lui servir de guide et de protecteur dans les dangers de la vie. Dans l'ivresse de son bonheur, Vassili ne savait comment témoigner sa reconnaissance au Très-Haut; il répandit, à pleines mains, l'or dans les églises et parmi les

1531.

Naissance du tzar Jean-Vassiliévitch.

pauvres ; il fit ouvrir toutes les prisons, accorda un généreux pardon à plusieurs grands seigneurs qui avaient encouru sa disgrâce; au prince Féodor Mstislafsky, époux de sa nièce, convaincu d'avoir voulu s'enfuir chez le roi de Pologne ; aux princes Stchéniatef, Souzdalsky, Gorbaty, Plestchéief, Morozof, Latsky, Chigona, ainsi qu'à beaucoup d'autres soupçonnés d'être les ennemis d'Hélène. Du matin au soir le palais était rempli de Moscovites et d'habitans des villes les plus éloignées, qui venaient féliciter le grand prince, jeter un regard sur leur monarque favorisé du ciel, et lui témoigner combien ils étaient heureux de son honheur. Les hermites, les solitaires accourus du fond de leurs retraites, pour donner leur bénédiction à ce royal enfant, étaient admis à la table du grand prince. En témoignage de sa gratitude envers les Saints Pierre et Alexis, ces dignes prélats en qui Moscou révérait ses patrons, Vassili leur fit construire de magnifiques châsses en or et en argent. Personne, en un mot, ne sentit plus vivement que Vassili la félicité d'être père. La voix de la conscience lui faisait de secrets reproches au sujet de son divorce avec l'infortunée Solomonie, et ses remords se calmèrent en considérant cet heureux fruit de son second mariage, comme un signe du pardon céleste.

Un an et quelques jours après Hélène accoucha d'un autre fils qui reçut le nom de Youri. Alors le monarque unit André, son frère cadet, à la princesse Euphrosine Khavansky (102). Ses autres frères, Siméon et Dmitri, étaient morts célibataires, le premier en 1518, l'autre en 1521, ce qui porte à croire que Vassili ne leur avait point permis de se marier avant d'avoir lui-même des enfans, afin de leur ôter toute idée de voir dans leur famille des héritiers du trône. A cette époque le grand prince reçut diverses ambassades. Ne pouvant compter ni sur l'alliance de la Tauride, ni sur les dispositions pacifiques de la Lithuanie, il n'en fut que plus empressé à répondre aux propositions d'amitié de Pierre, voïévode de Moldavie, qui, en 1533, lui demanda son intercession pour le préserver des attaques de Sigismond, avec lequel la Russie avait conclu une trêve. Il le priait aussi de persuader à Soliman, dont Vassili était l'ami, de protéger la Moldavie contre les Polonais. Le grand prince ne se contenta pas d'envoyer des courriers, il députa même des officiers de la première distinction à ce valeureux voïévode, voisin encore dangereux pour la Pologne, la Lithuanie et la Tauride.

1532 — 1533. Ambassades de Moldavie.

Kassim, le nouveau tzar d'Astrakhan, proposa aussi son alliance à Vassili; mais à peine son am-

D'Astrakhan

bassadeur avait eu le temps d'arriver à Moscou, que les Tcherkesses prirent la ville d'Astrakhan, dont le tzar fut mis à mort, et se retirèrent dans leurs montagnes chargés d'un riche butin. Kassim fut remplacé par Akoubeck, dont le règne fut également de courte durée; car, en 1514, c'était déjà un autre tzar, Abdyl-Rakhman, qui s'engageait à être le constant allié de Vassili. Les ambassadeurs nogaïs se trouvaient à la même époque à Moscou, à l'effet de solliciter pour leurs marchands la permission de vendre des chevaux en Russie.

Des Nogaïs.

Des Indes.

Mais la plus intéressante de toutes ces ambassades fut celle d'un descendant de Tamerlan, le khan indien Babour, ce célèbre fondateur de l'empire des Grands-Mogols, dont nous avons déjà fait mention, et qui, chassé du Khorazan, s'était réfugié dans l'Inde, où, par son courage et son bonheur, il était parvenu à établir sa domination sur les plus beaux pays du monde. Comme il avait habité jadis les bords de la mer Caspienne, Babour avait quelques notions sur la Russie, et, malgré l'éloignement, il conçut le désir de devenir l'allié de son monarque. Il lui écrivit à ce sujet par Khesée-Oussein, l'un de ses dignitaires, pour lui demander le libre passage des ambassadeurs et marchands des Indes à Moscou

et *vice-versa*. Vassili fit à Ousscin le plus favorable accueil ; ensuite il répondit à Babour qu'il verrait toujours avec plaisir les Indiens en Russie, et que jamais il n'empêcherait ses sujets d'aller aux Indes; mais, remarque la chronique, *il ne lui donna pas le nom de frère*, ignorant s'il était autocrate et souverain, ou bien seulement administrateur du royaume des Indes.

La tranquillité dont la Russie jouissait après la guerre de Kazan ne fut troublée que par des bruits sur les desseins hostiles des Tatars de Crimée. Safa-Ghireï, chassé de Kazan, ne respirant que haine et vengeance, mettait tout en usage pour engager son oncle à faire irruption dans les États moscovites. Il y réussit; car le 11 août, au moment où, selon sa coutume, le grand prince se préparait à se rendre à Volok-Lamsky avec sa cour pour y passer l'automne et s'y livrer au plaisir de la chasse, on apprit à Moscou que l'armée de Tauride s'avançait sur Kazan. Cette nouvelle fut annoncée au grand prince par le tzarévitch Islam lui-même, alors kalga. Il rejetait tous les torts sur Safa-Ghireï, qu'il accompagnait néanmoins dans son expédition, sous le prétexte de l'exhorter à la paix. Les rapports exagérés que l'on faisait sur la force de l'ennemi, effrayèrent tellement la cour, qu'à

1533.

Incursion des Tatars de Crimée.

l'instant le monarque envoya ses voïévodes sur les bords de l'Oka. Le 15 août il partit lui-même pour Kolomna, ayant donné aux boyards moscovites l'ordre de tout préparer pour soutenir un siége, et enjoint aux habitans de se transporter dans le Kremlin avec tous leurs biens. Il rencontra en chemin des courriers rézanais, expédiés par le prince André Rostofsky, gouverneur de cette ville, qui lui annoncèrent qu'Islam et Safa-Ghireï avaient incendié les faubourgs de Rézan; mais que cette cité serait un ferme bouclier pour Moscou, dans le cas où les tatars viendraient à en former le siége. Aussitôt Vassili détacha sa cavalerie légère au-delà de l'Oka pour éclairer l'ennemi, et le valeureux voïévode Dimitri Paletsky battit complètement plusieurs bandes de ces brigands qu'il avait rencontrées près de Zaraïsk; il fit un grand nombre de prisonniers. Un autre voïévode, le prince Obolensky-Telepnef, à la tête d'un bataillon de nobles moscovites, poursuivit et précipita la garde ennemie dans les eaux de l'Osseter; mais dans sa fougue impétueuse, ayant attaqué les forces principales des tzarévitchs, il ne dut son salut qu'à une valeur presque surnaturelle. Les Tatars qui s'attendaient encore à voir paraître le grand prince avec toute son armée, s'enfuirent

dans leurs déserts, de sorte que cinq jours furent suffisans pour terminer la guerre ; mais il fut impossible de reprendre nos prisonniers à l'ennemi. Il entraînait un grand nombre à sa suite, et les campagnes populeuses de Rézan devinrent encore une fois désertes ; car le khan Saib-Ghireï se vanta d'avoir fait perdre plus de cent mille hommes à la Russie (103). « Les tzarévitchs, écri- 1533.
» vait-il à Vassili, ont agi de leur propre chef et
» n'ont pas suivi mes instructions. Je leur avais
» ordonné de faire la guerre aux Lithuaniens et
» non aux Russes. Au reste, prenez-vous-en à
» vous-mêmes, car les princes me répétaient
» sans cesse : *Quels fruits retirons-nous de notre*
» *amitié pour la Russie ? à peine une martre*
» *zibeline par an, tandis que la guerre nous en*
» *procure des milliers !* Cette objection m'a fermé
» la bouche. Choisissez donc ce qu'il vous plaira,
» et si vous désirez voir la paix, la bonne intel-
» ligence subsister entre nous, nous exigeons
» que vos présens égalent au moins la valeur de
» trois ou quatre cents prisonniers. » Il demandait en outre au grand prince de l'argent, des oiseaux de chasse, un *boulanger* et un *cuisinier*. Le kalga Islam fit à Vassili les plus vives protestations de dévouement comme à un prince qui portait le titre de son *père*. Safa-Ghireï lui écri-

vit au contraire en ces termes menaçans : « *Je*
» *fus jadis votre fils ; mais vous n'avez point*
» *voulu de mon affection. Aussi que de maux*
» *sont venus fondre sur vous ! Vos États ont été*
» *livrés au pillage ; cependant il vous reste encore*
» *un moyen de regagner notre amitié. Si vous*
» *le négligez, attendez-vous à une implacable*
» *guerre tant que vivront le tzar et le kalga,*
» *mes oncles ; je me réunirai à tous ceux que je*
» *saurai être vos ennemis et j'assouvirai sur vous*
» *une vengeance terrible. Songez-y !* » Ces lettres furent remises aux boyards du grand prince, le 1er. décembre, et déjà Vassili touchait à son dernier moment.

Maladie et mort du grand prince.

Les annalistes rapportent que dès le 24 août, un phénomène céleste des plus extraordinaires avait présagé la mort de Vassili ; qu'à la première heure du jour, le disque du soleil avait paru comme échancré par le haut ; que peu à peu il s'était obscurci au milieu d'un ciel serein et que la multitude effrayée avait regardé ce prodige comme le signe d'une grande révolution dans l'État (104). Vassili n'avait pas cinquante-quatre ans ; ses facultés physiques et morales étaient encore dans toute leur plénitude : il n'avait éprouvé jusqu'alors aucun symptôme de vieillesse ; jamais il n'avait été malade, et malgré

son âge, il aimait toujours l'exercice et l'activité. Satisfait d'avoir chassé l'ennemi hors du territoire russe, il se rendit le 25 septembre avec sa femme et ses enfans, dans le couvent de la Sainte-Trinité, afin d'y célébrer le jour de S. Serge. De là il alla chasser à Volok-Lamsky ; mais sur la route il fut atteint, dans son village d'Ozeretsky, d'une maladie qui, au premier abord, ne parut pas dangereuse : c'était une pustule, grosse comme la tête d'une épingle, qui se manifesta au défaut de la cuisse gauche, sans aboutissement ni matière, mais si douloureuse qu'elle lui permit à peine d'arriver à Volok. Il assista cependant à un festin chez son intendant Chigona. Le lendemain il prit un bain, dîna avec ses boyards, et la journée étant fort belle il partit pour la chasse ; mais la force de la douleur l'obligea de rebrousser chemin, et de s'arrêter dans le village de Kolp où il se mit au lit. On appela aussitôt Michel Glinsky ainsi que deux docteurs allemands, Nicolas Luef et Théophile. On employa les remèdes russes, de la farine, du miel, de l'ognon bouilli, qui n'arrêtèrent point l'inflammation. Il sortait de la plaie des vases entiers de matière. Transporté à Volok-Lamsky par les enfans-boyards, le monarque perdit l'appétit, commença à sentir un grand

poids sur la poitrine, et voulant dissimuler aux autres le danger dont il reconnaissait l'étendue, il envoya secrètement à Moscou ses secrétaires Mansourof et Poutiatin, pour lui apporter les testamens de son père et de son aïeul, leur ayant surtout recommandé de cacher sa situation à la grande princesse, au métropolitain et aux boyards. Outre son frère André et Michel Glinsky, il avait avec lui à Volok les princes Belzky, Schouisky et Koubensky; mais, à l'exception de l'intendant Chigona, ce fatal secret était encore ignoré de tout le monde. Le malade se fit transporter à Moscou à petites journées, étendu dans un traîneau. S'étant arrêté au couvent de St.-Joseph, on le porta dans l'église sur son lit, et au moment où le diacre récitait les prières pour la conservation des jours du monarque, l'abbé, les boyards et le peuple, tous tombèrent à genoux en sanglotant. Vassili voulait entrer secrètement dans la capitale, afin que les ambassadeurs étrangers qui s'y trouvaient ne le vissent pas dans cet état de faiblesse et d'épuisement. Il s'arrêta à Vorobief, où il reçut le métropolitain, les évêques, les boyards et les officiers, et seul il montra la plus grande fermeté d'âme : les gens de toutes conditions fondaient en larmes. On jeta un pont sur la rivière

Le 21 novembre.

en cassant la glace encore très-mince ; mais à peine le traîneau du grand prince était-il dessus, que le pont s'écroula et les chevaux tombèrent dans l'eau ; heureusement les enfans-boyards coupèrent les traits, et retinrent le traîneau sur leurs bras. Vassili défendit de punir les constructeurs du pont, et s'étant fait porter dans ses appartemens du Kremlin, il convoqua les boyards, les princes Jean et Vassili Schouisky, Michel Zakharin, Voronzof, Touchkof, Glinsky, le trésorier Golovin, l'intendant Chigona, et ordonna à ses secrétaires de dresser en leur présence l'acte testamentaire, ayant annulé celui rédigé sous le pontificat du métropolitain Varlaam (105). Il designa pour son successeur au trône, son fils Jean, qui n'était encore que dans sa troisième année, et le mit sous la tutelle d'Hélène et des boyards jusqu'à l'âge de quinze ans. Il assigna un apanage à son plus jeune fils, fit des réglemens pour l'Etat et pour l'église ; en un mot *n'oublia rien*, dit la chronique. Il est à regretter que cet acte important se trouve perdu, et que nous ne connaissions pas ces intéressans détails.

Afin de raffermir son âme dans ces momens solennels, le monarque résolut de communier ensecret. Après avoir été si long-temps immo-

bile sur son lit, il se leva, légèrement soutenu par le boyard Zacharin, et reçut le saint Viatique avec les plus vifs sentimens de foi, d'amour, et profondément attendri; il se recoucha ensuite, et témoigna le désir de voir le métropolitain, ses frères, tous les boyards, qui, sur la nouvelle de sa maladie, étaient accourus de leurs terres dans la capitale; il leur dit qu'il recommandait son jeune fils à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les Saints, et au métropolitain; qu'en lui laissant ses États, héritage de son auguste père, il s'en reposait sur la conscience, sur l'honneur de ses frères Youri et André; que fidèles à leur serment, ces princes devaient servir leur neveu avec zèle dans toutes les affaires civiles et militaires, afin de conserver la paix dans l'empire, et de diriger seulement les bras des chrétiens contre les infidèles. Ayant congédié le métropolitain et ses frères, il parla ainsi aux boyards : « *Vous savez que notre puissance*
» *nous est venue de S. Vladimir, grand prince*
» *de Kief, et que nous sommes vos souverains*
» *légitimes, comme vous êtes à jamais nos*
» *boyards; servez donc mon fils comme vous*
» *m'avez servi moi-même. Faites tout ce qui*
» *sera en votre pouvoir pour qu'il règne*
» *dans ce pays, et que la justice se place avec*

» *lui sur le trône; prêtez votre appui à mes neveux les princes Belzky, et n'abandonnez pas Michel Glinsky, car il est attaché à mon épouse par les liens du sang. Soyez tous unis comme de bons frères, et rivalisez de zèle pour le bien de la patrie. Et vous, mes chers neveux, montrez-vous les fidèles serviteurs de votre jeune monarque dans l'administration intérieure de l'État et dans les guerres qu'il aura à soutenir. Quant à vous, prince Michel, vous devez répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang, mourir mille fois plutôt que de trahir mon fils Jean et la princesse Hélène.* » 1533.

Cependant les forces de Vassili s'épuisaient, et le mal prenait à chaque instant un caractère plus grave; ayant fait sortir tout le monde, à l'exception de Glinsky, Zakharin, de quelques enfans-boyards qu'il aimait particulièrement, et de ses deux médecins, Luef et Théophile, il demanda qu'on introduisît quelques liqueurs fortes dans sa plaie, qui répandait une odeur infecte. Zacharin cherchait à le consoler par la probabilité d'un prompt rétablissement; le grand prince dit alors à l'allemand Luef: « *Mon cher ami, vous êtes, de plein gré, sorti de votre pays pour venir à ma cour; vous avez vu*

» *mon attachement pour vous, et toutes les* » *preuves que je vous en ai données; dites-moi* » *avec franchise s'il est en votre pouvoir de me* » *guérir.* » — « *Seigneur,* lui répondit Luef, » *ayant entendu parler de votre bonté et des* » *égards que vous aviez pour les honnêtes étran-* » *gers, j'ai quitté mon père et ma mère pour* » *entrer à votre service. Je ne puis énumérer* » *tous les bienfaits dont vous m'avez comblé;* » *mais, seigneur, je ne suis qu'un mortel et* » *je ne saurais ressusciter les morts.* » — « *Eh* » *bien! mes amis,* » dit alors le grand prince avec un sourire, en se tournant vers les enfans-boyards, « *vous l'avez entendu, il faut que je* » *vous quitte.* »

Ne pouvant retenir leurs sanglots, et craignant de lui causer une pénible émotion, ils sortirent de la chambre et tombèrent la face contre terre, comme des gens sans connaissance. Le grand prince parut quelques instans plongé dans un état léthargique : enfin il ouvrit les yeux et dit d'une voix assez forte : « *Que la volonté* » *de Dieu soit faite, et que son saint Nom* » *soit béni, aujourd'hui et dans tous les siècles!* »

Ce que nous venons de rapporter se passa le 3 décembre. Josaphat, abbé du couvent de la Sainte-Trinité, s'étant approché doucement

du lit de douleur, Vassili lui dit : « *Mon père,* 1533.
» *priez Dieu pour la Russie, pour mon fils et*
» *pour sa pauvre mère. C'est chez vous que*
» *j'ai fait baptiser mon cher Jean; je l'ai mis*
» *sous la protection de S. Serge, en le posant*
» *sur son tombeau; c'est à vous que je l'ai*
» *particulièrement recommandé. O mon père,*
» *priez Dieu pour cet illustre enfant!* » Il défendit à Josaphat de sortir de Moscou, et recueillit le peu de forces qui lui restaient pour convoquer encore une fois les boyards de son conseil, les deux Schouisky, Vorouzof, Touchkof, Glinsky, Chigona, Golovin et ses secrétaires; il les entretint, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept, du nouveau système de gouvernement, des relations que les boyards devaient avoir avec la grande princesse Hélène dans les affaires d'importance, montrant dans ces pénibles détails une fermeté, un sang-froid admirables, et la plus touchante sollicitude pour l'empire qu'il allait abandonner. Ses frères vinrent le trouver, et le supplièrent avec les plus vives instances de prendre quelque nourriture pour réparer ses forces épuisées; mais il lui fut impossible de manger, et il dit : « *Je vois la mort qui*
» *m'attend: je voudrais donner ma bénédiction*
» *à mon fils, et faire mes derniers adieux à*

» *mon épouse.... mais non, je crains sa dou-* » *leur, et ma vue effraiera l'enfant.* » Cependant ses frères insistèrent avec les boyards pour qu'il fît venir Hélène; le prince André et Michel Glinsky allèrent la chercher. Le monarque plaça sur lui la croix de S. Pierre le métropolitain, et voulut d'abord voir son fils. Le prince Jean Glinsky, frère d'Hélène, le lui apporta sur les bras: Vassili, tenant la croix, lui dit: « *Mon* » *fils, que la miséricorde de Dieu s'étende sur* » *toi et sur tes enfans. Je te bénis aujourd'hui* » *avec le même crucifix qui servit au bienheu-* » *reux S. Pierre pour donner sa bénédiction à* » *notre aïeul, le grand prince Jean Daniélo-* » *vitch* (106). » Il pria Agrippine, gouvernante de l'enfant, de veiller avec soin sur la santé de son pupille et son souverain. A la voix de sa femme qui s'approchait, il fit emporter Jean. La princesse désolée entra dans l'appartement, soutenue par le prince André et l'épouse du boyard Tchéladnin. Elle poussait des cris perçans, et dans l'excès de sa douleur se frappait contre la terre: « *Je me trouve mieux*, disait » Vassili pour la consoler; *je ne sens plus au-* » *cune douleur.* » Il la conjurait avec tendresse de se tranquilliser. Hélène se ranimant un peu, lui demanda à qui il confiait sa malheureuse

épouse et ses enfans. « *Jean sera le souverain* 1533.
» *de la Russie*, répondit Vassili, *et suivant*
» *la coutume de nos pères, je vous assigne,*
» *dans mon testament, des domaines particu-*
» *liers.* » D'après le vœu de la princesse, il se fit amener son second fils Youri, et le bénit également avec la croix, assurant qu'il ne l'avait pas oublié dans son testament. Les touchans adieux qu'il fit à son épouse brisèrent tous les cœurs, et l'attendrissement causé par ce douloureux spectacle faisait couler les larmes des assistans. La princesse refusait de s'éloigner ; Vassili la fit emmener dans ses appartemens, et après avoir ainsi payé son dernier tribut au monde, à la patrie et au sentiment, il tourna toutes ses pensées vers le ciel. Avant de retourner à Moscou, le grand prince avait dit à l'archiprêtre Alexis, son confesseur, et au moine Missaïl, vieillard qu'il affectionnait particulièrement : « *Ne me mettez point en terre en habit blanc:*
» *je renonce au monde, dans le cas même où*
» *Dieu me rendrait la santé.* » Dès qu'Hélène se fut retirée, le monarque ordonna à Missaïl de lui apporter une robe monacale, et demanda l'abbé du couvent de Saint-Cyrille, où il désirait entrer depuis long-temps ; mais ce religieux n'était pas alors à Moscou. On envoya chercher

Josaphat, abbé de la Sainte-Trinité, et l'on apporta les images de Notre-Dame de Vladimir et de S. Nicolas. Son confesseur vint ensuite avec le Viatique pour le lui administrer au moment même de sa mort. Alors le grand prince lui dit : « *Placez-vous devant moi, et prenez* » *bien garde de laisser échapper ce moment.* » Féodor Koutchetsky, secrétaire du prince, qui avait assisté aux derniers instans de Jean III, resta auprès du confesseur ; on commença les prières des agonisans. Vassili paraissait assoupi ; ensuite, appelant le boyard Michel Voronzof, il l'embrassa tendrement, et dit à son frère Youri: « *Vous rappelez-vous la mort de notre* » *père ? je vais mourir comme lui.* » Il suppliait instamment qu'on le fît religieux le plus tôt possible, ce que le métropolitain et quelques boyards approuvaient vivement ; mais le prince André Voronzof et Chigona soutinrent que S. Vladimir, qui jamais n'avait voulu prendre le froc, n'en avait pas moins reçu le titre *d'égal aux apôtres ;* que le héros du Don était également mort laïc, et que cependant on ne pouvait douter que ses vertus ne lui eussent obtenu l'entrée du royaume des cieux. Les contestations élevées à ce sujet, devenaient bruyantes ; pendant ce temps, Vassili faisait des signes de croix en récitant des prières.

Déjà sa langue commençait à se paralyser; ses yeux étaient éteints, sa main retomba sur son lit; il fixait l'image de la sainte Vierge, et manifestait une vive impatience de voir s'accomplir la cérémonie sacrée. Au moment où le métropolitain Daniel prit la robe noire pour la présenter à l'abbé Josaphat, les princes André et Voronzof vinrent pour la lui arracher; alors le prélat prononça, avec l'accent de la fureur, ces terribles paroles : « *Je vous maudis dans* » *ce monde et dans l'autre. Non, personne ne me* » *ravira son âme. Un vase d'argent est pré-* » *cieux sans doute; mais doré, il augmente en-* » *core de valeur.* » Cependant Vassili était expirant; le métropolitain, pressé d'achever la prise d'habit, revêtit l'abbé Josaphat des ornemens sacerdotaux d'usage en pareil cas, et, avec la tonsure, il donna au grand prince le nom de Varlam. Comme on avait oublié, dans la confusion du moment, le manteau nécessaire au néophyte, Sérapion, père trésorier du couvent de la Sainte-Trinité, présenta le sien. L'Evangile fut posé sur la poitrine du mourant; après quelques momens de silence, Chigona, placé le plus près du lit, s'écria le premier : « *C'en est* » *fait, le monarque n'est plus!* » Ce peu de mots répandit une consternation générale. *On raconte*

1533.

que le visage de Vassili parut tout à coup rayonnant de gloire, et qu'au lieu des miasmes fétides qu'exhalait sa plaie, un parfum agréable se répandit dans l'appartement. Le métropolitain lava le corps et l'essuya avec du coton.

Il était minuit; personne ne dormait dans Moscou; et le peuple, répandu en foule dans les rues, attendait avec anxiété. A la nouvelle du fatal événement, des gémissemens et des sanglots retentirent depuis le palais jusqu'à la grande place. Les boyards, désolés, essayaient en vain de faire cesser les cris de douleur, par égard pour la grande princesse, qui ignorait encore la mort de son époux. Le métropolitain, après avoir revêtu le défunt du costume religieux, fit passer les frères du prince dans une autre chambre, où il reçut d'eux le serment de fidélité à Jean IV et à sa mère (107), avec la promesse de n'émettre aucune prétention à la grande principauté, et de ne trahir jamais leur nouveau souverain ni en actions ni en paroles. Ayant exigé le même serment des seigneurs, des officiers et des enfans-boyards, il se rendit, avec les premiers dignitaires, chez Hélène, qui, en les voyant, tomba évanouie et fut deux heures entières sans ouvrir les yeux. Les boyards gardaient un morne silence, et le métropoli-

tain seul, les yeux baignés de pleurs, tâchait de faire pénétrer dans son âme déchirée les consolations de la religion. 1533.

Cependant la grosse cloche fait entendre ses lugubres sons. On pose le corps sur un lit apporté exprès du monastère de Tchoudof, et l'on ouvre la porte de l'appartement. Aussitôt le peuple s'y précipite pour couvrir de baisers les mains glacées du mort. Les chantres favoris de Vassili entonnent en chœur le *Deus sanctus*; mais personne ne les entendait... Les moines du couvent de St.-Joseph portèrent le corps dans l'église St.-Michel. Hélène, faible et mourante, était soutenue par les enfans-boyards. Les boyards entouraient le cercueil; les princes Vassili Schouisky, Michel Glinsky, Telepnef-Obolensky et Voronzof suivaient Hélène avec les épouses des principaux boyards. Les funérailles furent magnifiques, et la douleur du peuple ne saurait s'exprimer. « *C'étaient des enfans qui » enterraient leur père*, » disent les annalistes; ils appellent Vassili *leur bon et affable* prince, titre modeste mais touchant, et dont la simple énergie garantit la vérité.

Caractère de Vassili.

Vassili occupe dans les fastes de la Russie une place honorable entre Jean III et Jean IV, princes d'un grand caractère, sans être éclipsé

par leur éclat aux yeux de l'observateur ; il le cédait sans doute au premier sous le rapport de ces qualités brillantes, de ces talens extraordinaires que dispense la nature : cependant bien qu'il n'ait pas développé un génie aussi vaste, aussi profond, aussi habile en politique, et que le second lui soit supérieur par la force d'âme, par la vivacité de l'esprit et de l'imagination, trop souvent dangereuse si elle n'a pas pour base des principes de vertu solidement établis, il ne s'écarta jamais de la route que lui avait tracée la sagesse de son père ; et avançant à pas mesurés par la prudence, sans aucun élan de passion, il approcha du but, agrandit la Russie, et ne laissa à ses successeurs ni le soin, ni la gloire de réparer ses fautes. On ne pourrait le citer comme un génie, mais plutôt comme un bon administrateur. Il aima le bien de ses peuples, plus encore que la grandeur de son nom; et, sous ce rapport, il est digne de ces éloges véritables et immortels que bien peu de souverains ont su mériter. Les princes comme Jean III s'illustrent par des créations. Ceux du caractère de Jean IV conduisent les empires à la gloire, et souvent à leur perte ; mais, avec la prudence de Vassili, ils les conservent, les affermissent, et

sont donnés aux puissances dont le ciel veut la durée et l'intégrité. 1533.

Vassili avait un extérieur noble, une taille majestueuse ; une physionomie agréable (108), un regard perçant, quoique doux. Il était naturellement plus porté à la bonté qu'à la rigueur. On voit, dans ses lettres à Hélène, la tendresse d'un époux, d'un père qui, éloigné de sa femme et de ses enfans, ne cesse de penser à eux, et s'exprime avec cette naïveté de sentiment qui appartient à un cœur fait pour aimer (109). Né dans un siècle encore grossier, dans une autocratie encore nouvelle, où la sévérité était indispensable, Vassili, suivant l'impulsion de son caractère, chercha toujours un juste milieu entre une trop grande rigueur et une faiblesse dangereuse. Il punit plusieurs seigneurs, dont quelques uns même tenaient à sa famille ; mais il sut aussi pardonner et oublier les offenses. Le boyard Béklémichef avait encouru sa disgrâce : banni de la cour, il osa se plaindre avec aigreur du grand prince, exagérant ses défauts, et prédisant des désastres à l'Etat ; il fut mis en jugement, convaincu et décapité sur la Moskva. Le secrétaire Féodor Jarénoï eut la langue coupée pour avoir calomnié le grand prince, et proféré contre lui des paroles outrageantes. On ne faisait alors

aucune distinction entre les actions et les propos, et l'on pensait que les souverains, étant les dieux de la terre, pouvaient punir dans les hommes jusques aux pensées qui leur étaient contraires : on n'osait pas user de clémence dans le cas où la personne sacrée du monarque aurait pu perdre par là de sa considération dans l'opinion publique ; on craignait enfin qu'une faute pardonnée ne parût au peuple une faute légère. Outre le jeune grand prince Dmitri et Chémyakin, ces deux victimes de la politique, le fils du héros Daniel Kholmsky, voïévode et boyard, prince Vassili, époux de Théodosie, sœur du monarque, fut exilé en 1508 à Bélozersk, où il mourut en prison. Le secrétaire Dolmatof eut le même sort. Il s'était refusé, sous prétexte de pauvreté, à accepter l'ambassade auprès de l'empereur Maximilien, à laquelle il avait été nommé. On apposa les scellés sur sa maison, et les officiers du grand prince y ayant trouvé trois mille roubles, Dolmatof fut puni comme criminel (110). Mais Vassili pardonna aux princes Schouisky et Vorotinsky, qui avaient formé le projet de s'enfuir en Lithuanie. Jean Chigona, après plusieurs années de disgrâce, devint ensuite un de ses premiers favoris, ainsi que Georges Trakhaniot, venu de Rome avec la grande princesse Sophie,

et qui avait été banni, pour quelque temps, de la présence du monarque, en raison de ses secrètes liaisons avec Marc, marchand grec, condamné à Moscou pour une hérésie pernicieuse à l'Eglise. Le grand prince, connaissant l'esprit et les talens de Georges, lui rendit ses bonnes grâces; il le consultait dans toutes les affaires, et lorsque celui-ci était malade, il le faisait apporter au palais par ses officiers (111). Un homme célèbre dans notre histoire ecclésiastique, le moine Maxime-le-Grec, fait aussi partie des illustres victimes innocentes ou coupables de ce temps-là; son sort est assez remarquable pour que nous en rapportions ici les circonstances. 1533.

Affaire de Maxime-le-Grec.

Dans les premiers jours de son règne, Vassili, en visitant les richesses que son père lui avait laissées, aperçut quantité de livres d'église, écrits en grec, rassemblés en partie par les anciens princes, ou apportés à Moscou par Sophie, et qui se moisissaient dans un coin, sans aucun usage. Le jeune monarque témoigna le désir d'avoir un homme capable de trier les meilleurs, et de les traduire en Slavon; comme il ne s'en trouvait pas à Moscou, on écrivit à Constantinople, et le patriarche, charmé de trouver une occasion de faire quelque chose d'agréable au grand-prince, fit chercher un *philosophe* tel qu'il le

désirait, dans la Bulgarie, dans la Macédoine, à Tessalonique; mais le joug ottoman avait étouffé, dans ces contrées, jusqu'aux faibles restes des lumières ; les ténèbres et l'ignorance régnaient dans les Etats du sultan. On découvrit enfin que le célèbre couvent de l'Annonciation, sur le mont Athos, renfermait deux moines, Sabba et Maxime, théologiens habiles, également versés dans les langues grecque et slavone. Le premier, épuisé par l'âge, était hors d'état d'entreprendre un voyage de si long cours. Maxime se rendit aux vœux du patriarche et du grand prince. Effectivement, il eût été impossible de trouver un homme plus propre à exécuter le travail projeté. Né en Grèce, mais élevé dans les pays occidentaux de l'Europe, Maxime avait fait ses études à Paris et à Florence; il avait beaucoup voyagé, connaissait plusieurs langues, se distinguait par une érudition extraordinaire, acquise dans les meilleures universités et dans le commerce des hommes éclairés. Il fut accueilli par Vassili, de la manière la plus favorable. En voyant la bibliothèque, il s'écria, dans un transport de joie : « *Non, seigneur, la Grèce entière ne possède* » *pas maintenant un semblable trésor; on le* » *chercherait aussi inutilement en Italie, où le* » *fanatisme latin a livré aux flammes un grand*

» *nombre d'ouvrages théologiques que mes com-* 1533.
» *patriotes avaient sauvés de la fureur des Ma-*
» *hométans.* » Le grand prince l'écoutait avec le plus vif plaisir. Il lui confia tous ces livres, et le Grec commença avec zèle à en dresser le catalogue. D'après le vœu du monarque et avec le secours de trois Moscovites, Vassili, Dmitri et Michel Medovartzof, il traduisit l'explication du *Psautier*. Cet important ouvrage, approuvé par le métropolitain Varlaam et par toute l'assemblée du clergé, fit la réputation de Maxime; il le rendit si cher au grand prince, que celui-ci ne voulut jamais consentir à son départ pour la Grèce, et que tous les jours il s'entretenait avec lui sur quelque point de religion. Le sage Grec ne fut point ébloui de cet excès d'honneur; tout en témoignant sa reconnaissance à Vassili, il le priait de le laisser retourner dans sa paisible retraite du mont Athos. « *Là*, disait-il,
» *je glorifierai ton nom; je dirai à mes com-*
» *patriotes qu'il existe encore sur la terre un*
» *monarque chrétien assez magnanime, assez*
» *puissant pour nous délivrer, s'il plaît à*
» *Dieu, de la tyrannie des infidèles.* » Mais Vassili ne lui répondait que par de nouvelles marques de bienveillance, et pendant neuf ans il le retint à Moscou. Maxime consacra ce temps

à traduire différens livres, à corriger les erreurs qui s'étaient glissées dans les anciennes versions, et à composer des ouvrages de piété, dont plus de cent sont parvenus jusqu'à nous (112). Au moyen du libre accès qu'il avait auprès du grand prince, il en profitait quelquefois pour plaider les intérêts des seigneurs tombés en disgrâce, et pour les réintégrer dans l'esprit du monarque, conduite généreuse propre à exciter contre lui le mécontentement et l'envie d'un grand nombre de personnes, surtout du clergé et des ambitieux moines du couvent de Saint-Joseph, qui jouissaient d'un grand crédit auprès de Vassili (113). L'humble, le modeste Varlaam s'occupait peu des vanités du siècle ; mais le fier Daniel, son successeur à la métropole, ne tarda pas à se déclarer l'ennemi de Maxime. « *Quel est donc cet* » *homme*, disait-on, *qui ose profaner la sain-* » *teté de nos anciens livres d'église, et faire* » *accorder le pardon aux boyards disgraciés?* » Les uns prétendaient prouver que c'était un hérétique ; d'autres le peignaient au grand prince comme un calomniateur, un ingrat qui blâmait en secret les actions du monarque. C'était à l'époque du divorce de Vassili avec l'infortunée Solomonie. On assure que ce pieux ecclésiastique le désapprouvait en effet ; du moins nous trou-

vons parmi ses ouvrages, *un discours contre ceux qui répudient leurs femmes sans raisons légales*. Toujours disposé à prendre le parti des opprimés, il les recevait secrètement dans sa cellule, et, quelquefois, il entendait des discours injurieux contre le souverain et le métropolitain. Le malheureux boyard Béklémichef, par exemple, en se plaignant à lui de l'emportement du grand prince, disait qu'autrefois les vénérables chefs de l'église opposaient des digues puissantes aux passions et à l'injustice des princes; mais qu'aujourd'hui Moscou n'avait plus de métropolitain; que Daniel ne portait que le nom et le masque d'un pasteur, sans songer qu'il était de son devoir de diriger les consciences et de protéger les innocens; enfin, que Maxime n'obtiendrait jamais la permission de sortir de la Russie, parce que le grand prince et le métropolitain craindraient qu'il ne divulguât leurs fautes et leurs faiblesses dans les pays étrangers. En un mot, on sut irriter Vassili, au point de faire mettre Maxime en jugement. Il fut condamné et relégué dans un monastère de Tver, comme atteint et convaincu d'avoir faussement interprété la Sainte-Ecriture et les dogmes de l'Eglise; accusation qui, d'après quelques auteurs contemporains, n'était qu'une calomnie inventée par Jonas, ar-

chimandrite du couvent de Tchoudof, Vassian, évêque de Kalomna, et le métropolitain Daniel.

Reproches faits au grand prince.

Nous trouvons dans les archives du temps, que la caste privilégiée, mécontente de Vassili, l'accusait d'être excessivement présomptueux, inattentif à tous conseils, opiniâtre, et ne pouvant supporter la moindre contradiction, bien qu'il décidât toutes les affaires *au nom des boyards. Jean*, disaient les nobles, *n'employait point cette formule dans les actes publics ; mais il écoutait avec plaisir de judicieuses observations ; il aimait ceux qui lui parlaient avec une noble franchise. Vassili, au contraire, ne porte aucun respect aux vieillards, et décide les affaires, enfermé en tiers, auprès de son lit*. Ils lui reprochaient aussi son goût pour *les nouvelles coutumes* introduites dans Moscou par les Grecs de Sophie, qui, ajoutaient-ils, avaient troublé la Russie. Ces reproches de peu d'importance, lors même qu'ils seraient fondés, prouvent seulement que Vassili n'était pas exempt des faiblesses communes à tous les hommes ; mais ils ne sauraient détruire ce que nous disent les annalistes de sa bonté naturelle. Entouré de l'affection de son peuple, il n'avait point de garde militaire dans son palais, dit l'historien Jove, car tous les citoyens

étaient pour lui une garde fidèle et dévouée, plus sûre que d'impuissantes grilles (114). 1533.

Le grand prince s'occupait de l'administration des affaires depuis le matin jusqu'à son dîner, après lequel il prenait quelque repos (115). Aimant les plaisirs tranquilles de la campagne, il passait l'été à Ostrof, à Vorobief, ou à Moscou, dans le champ de Voronzof; il visitait souvent les villes des environs, et allait chasser à Mojaïsk et à Volok-Lamsky : mais les soins qu'il devait à l'Etat, l'occupaient jusque dans ces divertissemens. Il travaillait avec ses conseillers et ses secrétaires, et quelquefois donnait audience aux ambassadeurs étrangers. Voici comme le baron de Herberstein décrit la chasse du grand prince : «*Dès que nous eûmes aperçu le monarque russe dans la campagne, nous mîmes pied à terre, et nous nous avançâmes vers lui. Il était monté sur un beau coursier et magnifiquement vêtu; sa tête était couverte d'un bonnet fort élevé, brodé en pierres précieuses et surmonté de plumes dorées que le vent faisait flotter; un poignard et deux couteaux étaient attachés à sa ceinture. Il avait à sa droite Aley, tzar de Kazan, armé d'un arc et de flèches; à sa gauche, deux jeunes princes, dont l'un tenait une*

Genre de vie de Vassili.

Chasse.

» *hache, et l'autre une masse d'armes. Sa suite* » *était composée de plus de trois cents cava-* » *liers.* » A l'approche de la nuit on descendait de cheval et l'on dressait des tentes dans une prairie; le grand prince, après avoir changé d'habit, s'asseyait, dans la sienne, sur un fauteuil, rassemblait ses boyards et s'entretenait gaiement avec eux sur le bon ou le mauvais succès de la chasse; des domestiques présentaient ensuite une collation, du vin et de l'hydromel (116). Nos plus anciens princes, Vsevolod Ier., Monomaque, etc. aimaient aussi le plaisir de la chasse; mais Vassili fut, dit-on, le premier qui introduisit l'usage des meutes dans ces sortes d'amusemens, car les Russes avaient autrefois les chiens en horreur, les regardant comme des animaux impurs.

La cour. La cour de Vassili était brillante. Il augmenta le nombre de ses officiers, en y ajoutant les *inspecteurs d'armes et des chasses*, les *kraïtchis* et les *Rindis*. Le *kraïtchi* était ce que nous appelons aujourd'hui grand-échanson, et on nommait *Rindis* des écuyers choisis parmi les jeunes gens nobles, distingués par leur beauté, les traits délicats de leur physionomie, et une exacte proportion dans leur taille. Vêtus de manteaux de satin blanc, et armés de petites haches d'ar-

gent, ils marchaient devant le grand prince, 1515.
lorsqu'il paraissait en public, et au palais, placés auprès de son trône, ils semblaient aux étrangers des *anges descendus des cieux;* à la guerre, ils étaient chargés de la garde des armes du prince. Humble à l'église où, éloignant sa nombreuse cour, il restait toujours seul, près du mur, appuyé sur son bâton (117), Vassili aimait la magnificence dans toutes les autres assemblées solennelles, surtout dans les audiences qu'il donnait aux ambassadeurs étrangers. Pour leur donner une grande idée de la nombreuse population de la Russie, de la richesse de ses habitans, ainsi que de la gloire et de la puissance du grand prince, le jour de leur présentation, on fermait toutes les boutiques, on suspendait les travaux et les affaires; les citoyens, vêtus de leurs plus beaux habits, se pressaient en foule autour des murs du Kremlin. On faisait venir les enfans-boyards de toutes les villes voisines, les troupes étaient sous les armes et les officiers les plus distingués allaient à la rencontre des ambassadeurs. Dans la salle d'audience, remplie d'une multitude de spectateurs, régnait le plus profond silence. On voyait le monarque sur son trône, ayant près de lui une image suspendue à la muraille; à sa droite était posé *son bonnet*,

à sa gauche *le sceptre*. Les boyards étaient assis sur des bancs, couverts d'habits enrichis de perles, avec des bonnets fort élevés (118). Les dîners du grand prince se prolongeaient quelquefois jusqu'à la nuit. On disposait plusieurs rangs de tables dans la grande salle : les frères du prince ou le métropolitain occupaient les places d'honneur auprès du monarque, et plus loin se plaçaient les seigneurs et officiers, parmi lesquels on voyait aussi quelquefois de simples soldats qui s'étaient distingués par des actions d'éclat. Au milieu, sur une table plus élevée, brillait un grand nombre de vases d'or, de coupes, de tasses, etc. Le premier plat se composait toujours de cygnes rôtis. On présentait des coupes remplies de Malvoisie et d'autres vins de Grèce. Le monarque, en signe de faveur, envoyait lui-même les mets à quelques uns des convives; alors ils se levaient et le saluaient : les autres en faisaient autant à leur égard, et il fallait les remercier encore par des salutations particulières. Afin de chasser l'ennui, il était permis aux convives de converser librement entre eux, car Vassili aimait une conversation inspirée par la gaieté et la décence, libre de toute contrainte. Pendant le dîner, il parlait avec bonté aux étrangers, faisait l'éloge de leurs souverains; il les engageait

Dîners.

à rester quelque temps à Moscou afin de se délasser 1533.
des fatigues d'un long voyage, et de reprendre de nouvelles forces pour retourner dans leur patrie; il leur adressait ensuite différentes questions, etc. « *Quand nous revenions le soir du palais du* » *grand prince*, » écrit François Da-Collo, ambassadeur de Maximilien, « *les rues de Moscou* » *étaient si bien éclairées, que la nuit ressem-* » *blait au jour.* » Outre les présens, on fournissait tous les jours aux ambassadeurs ce qui leur était nécessaire, et on aurait regardé comme une offense de leur voir acheter la moindre chose. Des fonctionnaires particuliers lisaient, pour ainsi dire, dans les yeux de ces illustres hôtes, et ils étaient responsables du plus léger sujet de mécontentement de leur part.

A l'exemple de son père, Vassili se bornait, en Russie, au titre de grand prince; mais dans ses relations avec les puissances étrangères, il prenait ceux suivans: « *Vassili, par la grâce* » *de Dieu, grand monarque, tzar et souverain* » *de toutes les Russies; grand prince de Vladi-* » *mir, de Moscou, de Novgorod, de Pskof, de* » *Smolensk, de Tver, de Yougorie, de Permie,* » *de Viatka, de Bulgarie, etc.; monarque et* » *grand prince de Novgorod-Séversky, de* » *Tchernigof, Rézan, Volok, Rjef, Belsk,*

Titres de Vassili.

» *Rostof*, *Yaroslavle*, *Bélozersk*, *Oudorie*,
» *Obdorie*, *Condie*, *etc.* (120).» Nous avons vu avec quelle fierté Jean répondit à l'empereur, qui lui proposait la dignité royale; Vassili, sur la même proposition, faite par le pape Léon X, ne répondit pas un mot; ce qui réfute le témoignage des historiens étrangers, qui croyaient que nos grands princes ambitionnaient depuis longtemps le titre de roi.

Etrangers à Moscou.

Suivant en tout les traces de Jean, Vassili tâchait d'attirer en Russie des étrangers dont les talens pouvaient lui être utiles. Outre les gens habiles dans l'art de la guerre, il fut le premier de nos princes qui appela des médecins allemands à sa cour. Nous avons fait mention de Luef et de Théophile. Ce dernier était de Lubeck, et avait été fait prisonnier en Lithuanie par le lieutenant Sabourof. Le maître de l'ordre de Prusse demanda sa liberté au grand prince; mais celui-ci répondit que cet Allemand traitait un de nos boyards auquel il devait rendre la santé avant de songer à retourner dans sa patrie (121). Théophile resta, de gré ou de force, à Moscou, où se trouvait encore à cette époque, un troisième médecin fort estimé, Grec de nation, et nommé Marc, dont la femme et les enfans étaient à Constantinople. Le sultan écrivit au grand prince:

« *Permettez à Marc de venir rejoindre sa fa-*
» *mille. Il n'est allé en Russie que pour des af-*
» *faires de commerce.* » Mais Vassili répondit :
« *Depuis long-temps Marc me sert de son plein*
» *gré ; il traite maintenant mon lieutenant à*
» *Novgorod. Envoyez-lui sa femme et ses en-*
» *fans*(122). » Il était plus facile alors à un étranger, doué de quelque talent, d'entrer en Russie que d'en sortir.

Vassili publia, relativement à l'administration intérieure de l'État, plusieurs lois qui, jointes au code de son père, entrèrent dans celui du tzar Jean IV. Il défendit, par exemple, aux propriétaires de Tver, d'Obolensk, de Bélozersk et de Rézan de vendre leurs biens-fonds aux habitans des autres provinces ; il décida que les héritiers de ceux qui, par leur testament, auraient mis les monastères en possession de leurs biens, ne pourraient les racheter que dans le cas où ledit testament leur en donnerait le droit (123), etc. Ses institutions particulières pour la ville de Smolensk ordonnent de ne point toucher à la liberté des accusés dès qu'ils auraient fourni des garanties suffisantes ; elles permettent aux bourgeois d'abattre les forêts aux environs de la ville, défendent aux boyards d'asservir des hommes libres, de tenir des cabarets, Lois.

et fixent la taxe pour les frais de procédures, les réconciliations, mariages, pour les troupeaux et boucheries; elles nous montrent enfin le système minutieux et inextricable des revenus de la couronne à cette époque, système inventé dans des siècles d'ignorance. Vassili fit un réglement aussi important que curieux pour Novgorod. Ayant appris que ses lieutenans et les juges n'y étaient pas toujours fidèles à la conscience dans l'exercice de leur charge, il ordonna d'élire *quarante-huit jurés assermentés*, afin que ces hommes, dignes de l'estime publique, jugeassent tour à tour les procès avec eux. Pourquoi n'étendit-il point cette bienfaisante institution sur tous ses États? C'est que les autres Russes, plus accoutumés aux abus du pouvoir arbitraire, gardaient le silence, tandis que les Novgorodiens, se souvenant de leurs anciens droits, portaient des plaintes et demandaient un meilleur ordre de choses. L'autocratie n'empêchait point le grand prince d'accorder aux citoyens vertueux le droit de participer aux décisions judiciaires. Les annalistes louent aussi Vassili d'avoir rétabli le calme et la sûreté publique à Novgorod; il y institua des gardes et des officiers de police, décida que les rues de cette ville seraient, comme celles de Moscou, fermées, pendant la nuit, par des chevaux

de frise; enfin il parvint à y déraciner le vol. 1533.
Privés des moyens de se procurer leur subsistance par le brigandage et le crime, les malfaiteurs cherchèrent un autre asile, ou bien ayant recours au travail, ils apprirent des métiers et devinrent des hommes utiles à la patrie.

Sous le règne de ce grand prince, on construisit quatre importantes forteresses avec des murs de briques, à Nijni-Novgorod, à Toula, à Kolomna et à Zaraïsk. La première fut bâtie par un étranger nommé Pierre; elle existe encore. Kochira et Tchernigof ne furent fortifiées que d'un boulevard et de tours de bois. L'italien Alevise revêtit de briques les fossés du Kremlin à Moscou, et creusa quelques étangs dans les faubourgs (124). Novgorod ayant été dévastée par un incendie, les officiers du grand prince tracèrent le plan des rues, des marchés et des boutiques d'après celui de la capitale. Parmi les églises qui furent bâties par Vassili, on voit encore jusqu'à présent, à Moscou, celle de Saint-Nicolas Gostounsky au Kremlin, et un monastère de filles, fondé en actions de grâces au Très-Haut, pour la prise de Smolensk, et pour lequel le monarque fournit trois mille roubles (environ soixante mille d'aujourd'hui), pris sur sa cassette, outre les terres et les domaines, pro-

Edifices.

priétés de la cour, qui furent donnés à ce couvent. Le premier architecte pour les églises, artiste italien, nommé Alevise *le jeune*, ayant achevé celle de Saint-Michel archange, Vassili y transporta, en 1507, les tombeaux de ses ancêtres, et désigna lui-même la place qu'il devait occuper auprès de son père. La cathédrale de l'Assomption (1515) fut embellie de peintures si *admirables*, disent les annalistes, que le grand prince, le métropolitain, les évêques et les boyards s'écrièrent en y entrant : *Nous voyons les cieux ouverts.* Le peintre d'images le plus célèbre était alors un russe nommé Féodor Edikéef, qui décora de ses ouvrages l'église de l'Annonciation, réunie au nouveau et magnifique palais, où Vassili établit sa résidence au mois de mai de l'an 1508.

Affaires ecclésiastiques.

Si l'on en excepte la prétendue hérésie de Maxime le Grec dans la correction des livres sacrés, notre histoire ecclésiastique offre peu de circonstances remarquables sous le règne de Vassili. Depuis long-temps déjà les reliques du saint métropolitain Alexis avaient, *disent les chroniques*, la vertu de guérir les infirmes ; mais en 1519, cette gloire miraculeuse leur fut confirmée par une cérémonie sacrée. Le métropolitain Varlam ayant instruit le monarque que plu-

sieurs aveugles, pénétrés d'une foi vive en baisant la châsse de saint Alexis, avaient recouvré la vue, le clergé se rassembla au son de toutes les cloches avec une innombrable multitude de peuple; et ces miracles, avec les preuves à l'appui, furent pompeusement annoncés; on chanta un *Te Deum* sur le saint tombeau; le grand prince attendri s'y prosterna le premier, rendant grâces à la miséricorde céleste qui, sous son règne, avait ouvert *une seconde source de bénédictions et de salut pour Moscou.* Cette journée fut célébrée avec solennité, et saint Alexis fut dès-lors placé, dans l'opinion du peuple, au même rang que le métropolitain Pierre, ancien patron de Moscou.

Un grand sujet de scandale pour le clergé et les laïcs fut la contestation qui s'éleva entre Serapion, archevêque de Novgorod, et Joseph de Volok, parce que celui-ci avait quitté, avec tout son monastère, la juridiction de l'archevêque, pour passer sous celle du métropolitain. Le grand prince irrité priva Serapion du siége épiscopal, et pendant dix-sept ans les Novgorodiens restèrent sans pasteur. Enfin ils reçurent avec joie l'illustre Macaire, jadis archimandrite de Soujkof, qui, selon l'ancien usage, venait d'être sacré archevêque pour leur ville. Leur annaliste célèbre ce temps comme

l'époque du plus grand bonheur de sa patrie, où, grâces aux prières et au zèle de ce prélat, on vit régner parmi le peuple le calme, la santé et l'abondance. Macaire fut le premier qui institua la communauté des biens dans les couvens de Novgorod; par cette disposition, il augmenta le nombre des moines en leur offrant une existence assurée, tandis qu'auparavant chacun d'eux devait tenir son propre ménage. Rigoureux observateur des bonnes mœurs, il bannit les abbés de tous les couvens de femmes, et donna des supérieures aux religieuses. Il se distingua également par son zèle à décorer les églises; dans celle de Sainte-Sophie il fit refaire à neuf la porte du sanctuaire et construire une magnifique estrade. Il donna l'ordre de peindre les murs du temple et de restaurer les images; celles du Sauveur et des apôtres Pierre et Paul, les plus anciennes de toutes, étaient, dit la chronique, faites d'or et d'argent. — Dans les premières années de l'épiscopat de Macaire, les Lapons qui habitaient près de l'embouchure de la Niva et du golfe Kandalagien, députèrent leurs anciens au grand prince pour lui demander des instituteurs chrétiens. Le monarque ordonna à Macaire de leur envoyer un prêtre et un diacre de Sainte-Sophie propres à répandre parmi eux les lumières de l'Évangile.

Quelques années après, des sauvages bien plus éloignés, les Lapons de Kola, témoignèrent à Macaire le désir de recevoir le baptême, et accueillirent avec transport les prêtres qu'il fit partir pour ces contrées glacées. C'est ainsi que depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les Russes ont partout introduit le christianisme, sans le moindre acte de violence. Mais ces hommes encore demi-sauvages, déjà disciples de Jésus-Christ, n'abandonnaient pas pour cela leurs anciennes coutumes. Dans le pays d'Ijera, aux environs d'Ivangorod, de Yama, de Koporié, du Ladoga, de la Néva, jusqu'à la Caïanie et la Laponie, c'est-à-dire sur un espace de plus de mille verstes, les peuples adoraient encore le soleil, la lune, les étoiles, les lacs, les sources, les rivières, les forêts, les pierres, les montagnes; ils conservaient leurs prêtres qu'ils nommaient *arbouis*, et bien qu'assidus aux cérémonies des églises chrétiennes, ils restaient fidèles à leurs idoles. Avec la permission du grand prince, Macaire leur envoya un sage religieux, nommé Elie, porteur d'une épître aux habitans de ces contrées qui, tout en l'assurant de leur zèle pour le christianisme, n'osaient pas toucher à leurs idoles, gardées, disaient-ils, par des génies terribles. Élie incendia leurs prétendus bois sacrés,

jeta à l'eau leurs idoles, et remplaçant par la parole de Dieu les superstitieuses pratiques de ce peuple étonné, il acheva le triomphe du christianisme. L'annaliste rapporte que des enfans de cinq ans aidaient le vertueux prédicateur à renverser les pagodes des idolâtres. Nous remarquerons ici que non-seulement les Tchoudes, mais les Russes eux-mêmes, jusqu'au seizième siècle, observaient encore religieusement quelques usages du paganisme. Le 24 juin les habitans de la province de Pskof célébraient la fête de Koupalo (*a*); ils allaient le matin, avec certaines cérémonies superstitieuses, cueillir des simples dans les lieux sauvages et les plus épaisses forêts; ils passaient la nuit en divertissemens, battaient du tambour, jouaient du flageolet, du *goudok* (*b*). Les jeunes femmes et les filles dansaient, embrassaient les jeunes gens, oubliant toute retenue et toute pudeur. Le vénérable Pamphyle, abbé du couvent de St.-Eléazar, écrivit à ce sujet, en 1505, une lettre remplie de reproches au lieutenant et aux magistrats de Pskof.

Le clergé grec, accablé sous le joug des infidèles et livré à la misère, cherchait comme au-

(*a*) Voyez 1er. vol., page 111.

(*b*) Instrument à cordes, imitant grossièrement le violon

trefois des ressources et des bienfaits en Russie. 1533.
En 1518, Théolipte, patriarche de Constantinople, envoya Grégoire, métropolitain de Yanina, avec quelques moines du mont Athos pour exciter la commisération du grand prince, par le tableau de l'état déplorable où ils se trouvaient. Ils sortirent de Moscou comblés de présens, et bénissant la charité chrétienne des Russes. Guidé par sa générosité, Vassili envoyait souvent de riches aumônes en Grèce.

Ce fut sous son règne (en 1509) que se tint à Vilna, capitale de la Russie lithuanienne, un concile auquel notre clergé ne prit aucune part. Joseph, métropolitain de Kief, avec sept autres évêques y établirent des lois très-sevères relativement à la moralité des prêtres, et prirent des mesures pour que le pouvoir temporel ne se mêlât, en aucune manière, des prérogatives de l'autorité ecclésiastique. Les actes de ce concile mémorable attestent que l'église grecque jouissait alors en Lithuanie d'une entière liberté, et restait fidèle aux principes fondamentaux de l'orthodoxie (125).

Calamités diverses.

Pendant les vingt-sept années du règne de Vassili la Russie éprouva de grands fléaux du ciel. Depuis 1507 jusqu'en 1509, une peste, qui se manifestait par des *glandes*, ravagea Novgorod,

où quinze mille personnes furent enterrées dans un seul automne. Pendant l'hiver de 1512, une toux épidémique enleva un grand nombre d'hommes dans plusieurs provinces; en 1521 et 1532 il y eut à Pskof une affreuse contagion qui fit fuir tous les fonctionnaires publics, et qui, si l'on en croit les annalistes, *cessa par l'usage de l'eau bénite qu'avait envoyée l'archevêque Macaire, le grand prince et le métropolitain.*

Dans le même temps plus de mille personnes moururent à Novgorod par suite de *pustules*. Il y eut aussi des sécheresses extraordinaires; on dit que pendant l'été de 1525 on fut un mois sans voir le soleil ni la lune, obscurcis par d'épais brouillards. En 1533, depuis le 29 juin jusqu'au mois de septembre, il ne tomba pas une goutte de pluie; les marais et les sources se desséchaient, les forêts prenaient feu d'elles-mêmes, le soleil ne paraissait que quelques heures sur l'horizon, lançant des feux sombres et rougeâtres. En plein jour les hommes ne pouvaient se reconnaître; une vapeur épaisse les empêchait de respirer; les voyageurs, les navigateurs ne savaient plus distinguer leur chemin, et les oiseaux ne pouvaient s'élever dans les airs. Dans l'été de 1518, au contraire, des torrens de pluie avaient inondé la terre pendant cinq se-

maines, et les rivières débordées ayant couvert les campagnes, toute communication s'était trouvée interrompue entre les villes et leurs environs. Le grand prince tâcha, par des actes publics de dévotion, d'apaiser la colère céleste, et la cour ainsi que le peuple se soumirent à un jeûne austère. Dans l'année 1512, une stérilité générale avait porté les denrées à un prix si élevé que les pauvres mouraient de faim. Au mois de septembre de l'an 1515, Moscou éprouva une telle disette, qu'il était impossible de trouver à y acheter le quart d'un boisseau de bled; en 1515 le prix des denrées s'y éleva quatre fois au-dessus du taux ordinaire (126). Les annalistes se plaignent aussi des fréquens incendies qui eurent lieu à Moscou, à Pskof et à Novgorod, et qu'ils attribuent à l'établissement des magasins à poudre. Dans cette dernière ville, en 1508, les maisons de pierre s'écroulèrent par l'action du feu, qui y dévora cinq mille trois cent quatorze personnes. — L'apparition de trois comètes qui se montrèrent en Russie depuis 1531 jusqu'en 1533, répandit l'effroi parmi le peuple. 1533.

Illustres contemporains de Vassili.

Après avoir décrit les faits et les événemens de cette époque, nous rappellerons au lecteur que si elle est mémorable pour la Russie par la prudence et la sagesse de son gouvernement,

elle n'est pas moins célèbre dans les fastes de l'Europe, par un rare assemblage de souverains illustres et par une importante réforme dans l'église. Il est peu de siècles qui puissent se glorifier d'avoir réuni des monarques comme Maximilien, Charles-Quint, Louis XII, François Ier., Sélim, Soliman, Henri VIII et Gustave Vasa, auxquels nous pouvons joindre encore le pape Léon X et notre ennemi Sigismond. Tous, à l'exception des rois de France et d'Angleterre, se trouvaient en relations avec Vassili, leur digne contemporain; tous avaient du génie et de brillantes qualités. Pourrait-on cependant assurer que l'Europe en était plus heureuse? Nous la voyons toujours en proie à une ambition effrénée, à l'envie, aux intrigues, à la guerre, à tous les fléaux; car ce n'est jamais le génie seul, mais le génie et les passions qui agissent sur le théâtre du monde.

Hérésie de Luther.

Effrayée de la puissance de l'empire Ottoman, agitée par la lutte de la France contre les forces réunies de l'Espagne et de l'Autriche, l'Europe fut en même temps troublée par un grand schisme qui ne tarda pas à devenir une révolution politique. Depuis long-temps le pouvoir spirituel, ou l'autorité papale, souillée par tant d'abus, s'était affaiblie dans les royaumes de l'Occident;

cependant, opiniâtrément attachée à ses orgueil- 1533.
leuses prétentions, elle refusait, malgré les progrès des lumières, de revenir au véritable esprit du christianisme. On voit paraître alors un pauvre moine, qui, jetant le froc, et tenant l'Evangile à la main, ose traiter le pape d'Antéchrist; l'accuser d'imposture, de cupidité, de profanation; et, malgré les foudres de l'église, en dépit des conciles et du courroux de Charles-Quint, Martin Luther fonde une nouvelle religion également basée sur la morale évangélique, mais qu'il ramène à une grande simplicité, renonçant à plusieurs cérémonies solennelles et allégoriques, introduites dans les premiers siècles du christianisme, et qui tendent, sans doute, à un but utile; car le pouvoir de l'imagination exerce sur le cœur humain un empire quelquefois plus puissant que celui de la raison. Après avoir ainsi dépouillé le culte public de toute sa splendeur, et fermé à la pensée humaine les célestes demeures, où les regards et les esprits étaient, pour ainsi dire, emportés par la pompe des autels et la mystérieuse solennité de l'office divin, ce hardi réformateur se borna à prêcher uniquement la morale chrétienne. Sa haine contre Rome était plus forte encore que son amour pour Sion, et bien qu'il s'appuyât sans cesse sur

J.-C. et ses apôtres, il était loin d'en imiter la douceur. Pour soumettre les dogmes de l'église au tribunal de la raison, il parlait le langage des passions, et tandis qu'il enlevait au pape son autorité spirituelle dans plusieurs contrées de l'Allemagne, telles que les trois royaumes de la Scandinavie, les anciens domaines de l'ordre Teutonique et la Livonie, lui-même il s'érigeait en chef de l'Église, moins redevable de son triomphe au fanatisme des peuples, qu'aux calculs intéressés des souverains; car, en conservant le nom de chrétiens et la sainteté de l'Évangile, ceux-ci s'affranchissaient, à l'aide de cette nouvelle religion, du joug de l'orgueilleuse, de l'intrigante et ambitieuse cour de Rome; ils ajoutaient à leurs revenus, les impôts, les taxes ecclésiastiques, et n'avaient plus à redouter, dans les cas de conscience, les anathèmes de l'Église. Plusieurs écrivains qui prétendent expliquer les événemens du monde, parlent de la réforme de Luther comme d'un grand bienfait pour l'humanité. Sans doute elle favorisa les progrès des lumières et ceux de la morale, qui y sont intimement liés; mais des guerres sanglantes furent son premier résultat, ainsi que de nouvelles sectes chrétiennes, funestes aux gouvermens eux-mêmes et à la tranquillité publique

Henri VIII, qui avait écrit un livre contre Luther, ne laissa pas de suivre son exemple; il abjura les dogmes de l'église latine, pour se déclarer chef de l'église anglicane, en la faisant servir à cimenter l'autorité royale, et s'étant réservé la liberté de satisfaire, par le divorce, ses infâmes passions. En un mot, si les ennemis de l'église latine lui reprochaient, avec justice, d'être infidèle au véritable esprit du christianisme, les Catholiques pouvaient, avec autant de raison, accuser les Luthériens d'hypocrisie, d'imposture et d'une conduite illégale.

Cette importante révolution ecclésiastique ne se déroba point à l'attention de nos théologiens contemporains; elle fut un objet de controverse à Moscou, et Maxime-le-Grec composa un *discours sur l'hérésie de Luther*, dans lequel, sans approuver l'ambition mondaine des papes, il blâme sévèrement les innovations introduites dans la religion par les passions humaines.

CHAPITRE IV.

Etat de la Russie depuis 1462 *jusqu'en* 1533.

Gouvernement. — Troupes. — Justice. — Commerce. — Monnaies. — Economie des princes. — Grandes routes et postes. — Moscou. — Caractère et mœurs du temps. — Mariages des grands princes. — Réception des ambassadeurs. — Étrangers. — Littérature. — Notions sur l'orient et le nord de la Russie.

1533. NOTRE patrie était à cette époque comme *un nouveau monde*, que la princesse Sophie avait fait connaître aux principales puissances de l'Europe. Les ambassadeurs, les voyageurs étrangers, arrivés sur ses traces à Moscou, observaient avec curiosité la nature physique et morale du pays, les usages de la cour et du peuple ; ils publièrent ensuite ces observations, de sorte que, dès la première moitié du seizième siècle, la situation et jusqu'à l'ancienne histoire de la Russie étaient déjà connues en Allemagne et en Italie. Contarini, Paul Jove, François Da-Collo et surtout Herberstein, s'appliquèrent à donner à leurs contemporains une idée claire et satisfaisante

de cette nouvelle puissance qui venait d'éveiller inopinément l'attention de leurs compatriotes.

Le principal objet de l'étonnement des étrangers était le despotisme du monarque russe, et la simplicité des moyens dont il se servait pour gouverner ses Etats. « Il dit, et tout est fait, » écrit le baron de Herberstein; « la vie, la fortune » des laïcs et du clergé, des seigneurs et des ci- » toyens, tout dépend de sa volonté suprême. Il » ignore la contradiction, et tout en lui semble » juste comme dans la divinité; car les Russes » sont persuadés que le grand prince est l'exé- » cuteur des décrets célestes. *Ainsi l'ont voulu* » *Dieu et le prince, Dieu et le prince le savent,* » sont les locutions ordinaires parmi eux. Rien » n'égale leur zèle pour son service. Un de ses » principaux officiers, vieillard à cheveux blancs, » ex-ambassadeur en Espagne, vint à notre ren- » contre lorsque nous entrâmes dans Moscou : » il courait à cheval et s'agitait comme un jeune » homme; la sueur découlait de son visage, et » comme je lui en témoignais ma surprise : *Ah !* » *monsieur le baron,* me répondit-il tout haut, » *nous servons nos monarques d'une toute autre* » *manière que vous!* J'ignore si c'est le carac- » tère de la nation russe qui a formé de tels » autocrates, ou bien si *les autocrates* eux-

Gouvernement.

» mêmes ont *donné* ce caractère à la nation ? » Oui, sans doute, ils le lui ont *donné* pour le salut, pour la puissance de la Russie. Jean III et Vassili surent fixer, pour jamais, la nature de notre gouvernement, et faire de l'autocratie l'attribut nécessaire de l'empire, sa seule constitution et la base unique de son salut, de sa force, de sa prospérité. Ce pouvoir illimité des princes passait pour une *tyrannie* aux yeux des étrangers, parce que, dans leur jugement inconsidéré, ils oubliaient que la *tyrannie* est l'abus de l'autocratie, et qu'elle peut exister aussi facilement dans une république, lorsque des citoyens ou des magistrats puissans, oppriment la société. Autocratie ne signifie point absence des lois, puisque la loi est partout où il y a quelque devoir à remplir, et le premier devoir des princes n'est-il pas de veiller au bonheur de leurs peuples? Jamais cette vérité ne fut l'objet d'un doute.

Troupes. Ces observateurs étrangers ajoutent que le grand prince, image de la divinité pour ses sujets, et dont la *puissance morale* surpassait celle de tous les autres souverains, ne le cédait à aucun d'entre eux sous le rapport des forces militaires. Il avait *trois cent mille* enfans-boyards, et *soixante mille soldats paysans* dont l'entretien

ne lui coûtait rien, ou fort peu de chose, chaque enfant-boyard, possesseur d'un fief de la couronne, étant obligé de servir sans appointemens, à l'exception des plus pauvres et des fantassins lithuaniens ou allemands ; mais le nombre de ceux-ci n'excédait pas deux mille. La cavalerie constituait la principale force de l'armée ; car l'infanterie ne pouvait agir avec succès dans les déserts, contre les cavaliers ennemis. On se servait pour armes, d'arcs, de flèches, de haches, de boules de fer, de poignards allongés, et quelquefois d'épées et de piques. Les officiers portaient des cottes de maille, des cuirasses et des casques. Les canons n'étaient pas regardés comme nécessaires sur le champ de bataille : fondus par des artistes italiens pour la défense et le siége des places, ils restaient au Kremlin sur leurs affûts. Au moment du combat, les Russes se fiaient davantage à leur nombre qu'à l'habileté des manœuvres ; ils tâchaient ordinairement d'attaquer l'ennemi par derrière, de l'entourer, et, en général, d'agir plutôt de loin que d'engager la mêlée ; leurs attaques étaient impétueuses, terribles, mais de courte durée. « Dans leur rapide choc, dit » Herberstein, ils semblaient dire à l'ennemi : » *Fuis ou bien nous fuyons nous-mêmes.* A la » guerre comme dans la société, les peuples dif-

» fèrent étonnamment entre eux. Précipité de
» son cheval, couvert de sang et désarmé, le
» Tatar ne songe pas encore à se rendre ; il agite
» les bras, repousse son ennemi du pied et le
» mord. Le Turc, reconnaissant sa faiblesse,
» jette son cimeterre, implorant la générosité
» du vainqueur : poursuivez le Russe, il ne se
» défend plus dans sa fuite ; mais jamais il ne
» demande grâce. Est-il percé de coups de lances
» ou d'épées, il se tait et meurt !... » Avares du sang des hommes et peu habiles dans l'artillerie, les Russes prenaient rarement les villes d'assaut, aimant mieux les réduire par un siége prolongé et par la famine. On campait ordinairement le long de quelque rivière, au voisinage d'un bois, dans de bons pâturages. Les officiers seuls avaient des tentes, les soldats se construisaient des huttes de branchages qu'ils couvraient de feutre pour s'abriter contre la pluie. Il n'y avait presque pas de chariots, et tout le bagage se transportait à dos de cheval. Chaque soldat emportait avec lui quelques livres d'avoine pilée et séchée, du lard, du sel et du poivre ; les officiers même ne connaissaient pas d'autre nourriture, si l'on en excepte les repas plus abondans que leur donnaient quelquefois les voïévodes. Tous les régimens avaient leurs musiciens ou

trompettes. On voyait sur les étendards du grand prince, Josué arrêtant le soleil. Chaque corps avait des fonctionnaires préposés pour enregistrer le nom des braves et celui des lâches, afin de recommander les premiers à la faveur du monarque et de vouer les autres à sa disgrâce ou au déshonneur. Les jeunes gens se préparaient ordinairement au service militaire par des jeux chevaleresques ; ils allaient en plein champ, s'exerçaient au tir, à l'équitation, à la lutte, et les noms des vainqueurs étaient solennellement proclamés (127).

En accordant des éloges à la clarté, à la simplicité de nos lois et de notre jurisprudence, qui n'avaient besoin ni d'interprètes ni d'avocats, ainsi qu'à l'amour de Vassili pour la justice, les étrangers remarquaient néanmoins que dans nos procès, le riche était bien plus rarement reconnu coupable que le pauvre, et que les juges ne rougissaient point de rendre d'injustes arrêts pour de l'argent. On rapporta un jour à Vassili qu'un juge de Moscou en avait reçu des deux parties, et qu'il avait condamné celle qui en avait donné le moins. Le grand prince l'ayant fait comparaître devant lui, le juge avoua franchement le fait, et répondit avec l'air de l'innocence : « *Sire, j'ajoute toujours plus de foi à* Justice.

» *un riche qu'à un pauvre.* » Voulant dire que le premier a moins besoin de tromper et de s'emparer du bien d'autrui. Vassili sourit, et ce juge inique ne fut que légèrement puni. Non-seulement le pouvoir législatif, mais l'autorité judiciaire appartenait exclusivement au prince, comme dans la plus haute antiquité ; tous les dépositaires de la justice, depuis les conseillers du grand prince jusqu'aux simples baillis de villages, n'étaient que ses délégués temporaires et extraordinaires, dont le monarque révoquait souvent les arrêts. Ils ne pouvaient condamner à mort ni paysan, ni serf. Les ecclésiastiques étaient quelquefois livrés au bras séculier ; et lorsque le métropolitain se plaignait de ce que les tribunaux criminels avaient condamné des prêtres au knout ou au gibet, les juges répondaient : « *Ce ne sont pas des prêtres, mais des criminels* » *que nous punissons, d'après les anciennes ins-* » *titutions de nos pères.* » C'est dans les ouvrages de Paul Jove et de Herberstein, qu'on trouve les premiers détails sur les affreuses tortures au moyen desquelles on forçait les malfaiteurs à confesser leurs crimes : on leur faisait tomber goutte à goutte de l'eau glacée sur la tête et par tout le corps, après quoi on leur enfonçait des chevilles de bois sous les ongles (128) ; coutumes

barbares, dues au joug des Tatars, ainsi que le knout et autres punitions corporelles.

Le commerce était alors dans l'état le plus florissant. Les marchands d'Europe nous apportaient de l'argent en lingots, des draps, de l'or filé, du cuivre, des miroirs, de la coutellerie, des aiguilles, des bourses, des vins; ceux d'Asie, des étoffes de soie, des draps d'or, des tapis, des perles et des pierreries. On exportait de notre pays pour l'Allemagne, des fourrures, des cuirs et de la cire; pour la Lithuanie et la Turquie, des pelleteries et des dents de morse; pour la Tatarie, des selles, des brides, des toiles, des draps, des habits, des cuirs, en échange desquels nous recevions des chevaux asiatiques. Les armes et le fer ne sortaient point de la Russie. Les marchands, polonais et lithuaniens, venaient à Moscou, et ceux du Danemarck, de la Suède et de l'Allemagne, se rendaient à Novgorod. Les Turcs et les marchands de l'Asie exerçaient leur commerce sur la Mologa, à l'endroit où avait existé jadis la petite ville de Kholop, et où l'on ne trouvait alors qu'une église. Cette foire était fort célèbre par les échanges considérables qui s'y faisaient. Les étrangers devaient d'abord apporter leurs marchandises à Moscou, et les montrer au grand prince. Après avoir

Commerce.

choisi et payé ce qui lui convenait, il accordait la permission de vendre le reste. Les épiceries, les étoffes de soie et beaucoup d'autres objets de commerce, étaient à beaucoup meilleur marché en Russie qu'en Allemagne. Les plus belles fourrures venaient du pays de Petchora et de la Sibérie. Quelquefois une zibeline se payait vingt à trente florins d'or, et un renard noir, dont on se servait pour les bonnets de boyards, en coûtait quinze. Les castors étaient aussi fort estimés, et l'on en fourrait les habits de gala. Les peaux de loups étaient beaucoup plus chères que celles de lynx. Une hermine coûtait trois ou quatre dengas (*a*); un écureuil deux, et quelquefois moins. La douane percevait sept dengas par rouble de la valeur des marchandises importées ou exportées, et quatre dengas sur chaque poud de cire, en sus de sa valeur. La Russie passait alors en Europe pour le pays le plus abondant en miel (129). Le monastère de la Sainte-Trinité, dans la province de Smolensk, situé sur le bord du Dniéper, était le principal rendez-vous des marchands lithuaniens; ils y logeaient dans des hôtelleries, et c'était de là qu'ils expédiaient, pour leur pays, les marchandises achetées en Russie. Plusieurs de nos villes étaient prin-

(*a*) A peu près quatre sous de France.

cipalement renommées pour les objets qu'elles 1533.
fournissaient au commerce intérieur : Kalouga, pour sa vaisselle de bois ; Mourom, pour ses poissons ; Péreslavle, pour ses harengs ; et surtout Salovsky, par ses abondantes salines. Plusieurs grands fleuves navigables facilitaient le transport des marchandises ; mais la Russie n'avait encore d'autres mers pour débouchés, que l'Océan glacial, qui baigne les déserts de ses côtes septentrionales. Des navires peu considérables partaient quelquefois de l'embouchure de la Dvina (*a*) pour se rendre en Norvège et en Danemarck par la mer Blanche, en longeant le Cap-Saint, les sept îles et la Laponie suédoise. C'est la route que prit l'ambassadeur de ce dernier pays retournant de Moscou en Norvège, avec l'interprète russe Istoma. Un autre interprète, nommé Vassi, se rendit par la Soukhona, le Youg et la Dvina jusqu'à la mer Blanche, où il s'embarqua pour Copenhague. Cette navigation était réputée très-dangereuse et très-difficile. Les négocians scandinaves n'osaient pas y aventurer leurs marchandises, et s'en tenaient à Novgorod. Il est curieux d'apprendre que les Russes avaient déjà quelque idée de la Chine, et croyaient que l'on pouvait, par l'Océan gla-

(*a*) Où est aujourd'hui Archangel.

cial, atteindre les côtes de cet empire éloigné.

Monnaie. On se servait en Russie de monnaies d'argent et de cuivre frappées à Moscou, Tver, Pskof et Novgorod. Le rouble (qui équivalait alors à deux ducats) contenait deux cent *dengas*, et la grivna renfermait douze cents *pouls* de cuivre. Les dengas de Novgorod valaient presque le double, et l'on n'en comptait que cent quarante dans le rouble. Cette monnaie représentait le grand prince assis dans un fauteuil, et un autre homme qui s'inclinait devant lui; celle de Pskof avait une tête couronnée (130). On voyait sur les *anciennes* monnaies de Moscou un cavalier armé d'un glaive; mais les *nouvelles*, dont la valeur était deux fois moindre, ne portaient qu'une inscription. Il n'y avait de monnaies d'or en circulation que celles des étrangers, comme les ducats de Hongrie, les florins de Rome et les monnaies lithuaniennes, dont le prix variait. Chaque orfévre avait le droit de battre monnaie et de la mettre en circulation; mais le gouvernement veillait à ce que ces artisans ne trompassent ni dans le poids, ni dans la qualité du métal. Le monarque ne défendait point l'exportation des monnaies russes, seulement il désirait qu'on échangeât les marchandises du pays contre celles des étrangers, plutôt

que de les payer en argent. Au lieu du nombre 1533.
de *cent* actuellement en usage, on se servait toujours dans le commerce de celui de *quarante*, de *quatre-vingt-dix*, et l'on disait : *quarante*, *deux quarantaines*, *quatre-vingt-dix*, *deux quatre-vingt-dixaines*, etc.

Économie des monarques.

Les progrès du commerce augmentaient sans cesse les revenus du grand prince. Les contemporains prônaient les grandes richesses et l'économie de Vassili, dont le principal trésor était déposé à Biélozersk et à Vologda, comme dans des endroits sûrs, entourés de forêts, de marécages impraticables et inaccessibles à l'ennemi. « Est-il étonnant, disent les étrangers, que le » grand prince soit riche ? il ne donne d'argent » ni à ses troupes, ni à ses ambassadeurs, et » même il enlève à ces derniers tout ce qu'ils » apportent de précieux des pays étrangers. » C'est ainsi que le prince Yaroslavsky, à son » retour d'Espagne, fut obligé de déposer au » trésor toutes les chaînes d'or, les colliers, » étoffes précieuses et vases d'argent que l'em- » pereur et l'archiduc Ferdinand d'Autriche lui » avaient donnés. Cependant ces hommes ne se » plaignent point ; ils disent : *le grand prince* » *prend, le grand prince rendra.* » L'augmentation des richesses de Jean III et de Vassili ne peut

être attribuée sans doute à ces motifs; car, s'ils ne donnaient pas de solde à leurs troupes, ils leur accordaient des terres et des fiefs qui valaient l'argent : elle ne pouvait pas provenir davantage de ce qu'ils prenaient quelquefois aux ambassadeurs les objets qu'ils trouvaient le plus à leur convenance; ils obtinrent plutôt ce résultat par une sage économie, par une exacte proportion entre leurs entreprises et les ressources de leurs Etats; enfin par des fonds de réserve pour les cas urgens, règle si importante pour la prospérité des empires. Avec tous les trésors du Nouveau-Monde, Charles-Quint était souvent embarrassé, et nos grands princes pouvaient se vanter de leur opulence, parce que les recettes excédaient toujours les frais et dépenses du gouvernement.

Grandes routes et postes.

Malgré l'activité du commerce, la Russie paraissait aux voyageurs un pays désert en comparaison des autres contrées de l'Europe : la rareté des habitations, les stepps, d'épaisses forêts, des routes désagréables et abandonnées attestaient que cette puissance était encore au berceau de la civilisation. Cependant ces étrangers, qui parlent avec effroi du mauvais état des chemins lors du dégel, de nos ponts fragiles, des dangers et des incommodités du voyage dans l'intérieur de la Russie, font l'éloge de l'exactitude et de la

célérité des postes. Ils allaient de Novgorod à Moscou en soixante-douze heures (*a*), et payaient six dengas pour vingt verstes. Il y avait tant de chevaux à chaque relais, que pour dix ou douze qu'on demandait, on en amenait quarante ou cinquante. Ceux qui étaient fatigués étaient abandonnés sur la route, et on en prenait des frais dans le premier village, ou aux passans.

Plus on approchait de Moscou, plus on rencontrait de villages et de population; tout s'animait. Des convois sur une grande route environnée de champs cultivés et de vastes prairies, offraient le tableau de l'industrie humaine. Au milieu d'une plaine s'élevait la grande, la majestueuse Moscou, avec les coupoles brillantes de ses innombrables églises, ses belles tours, les murailles blanchies de son Kremlin, ses maisons de pierre et de sombres masses d'édifices en bois, contrastant avec la verdure des jardins et des bocages. Les couvens d'alentour semblaient de jolies petites villes. Les forgerons et autres artisans dont les travaux exigent l'usage continuel du feu, pouvant être dangereux pour le voisinage, demeuraient dans les slobodes (*b*); là, disséminés sur un grand espace, ils semaient le blé ou

Moscou.

(*a*) Distance de 542 verstes ou 127 lieues de France.

(*b*) Villages attenans aux faubourgs.

fauchaient l'herbe au devant de leurs habitations, des deux côtés de la rue. Le Kremlin seul portait le nom de ville ; tous les autres quartiers de Moscou, déjà très-vaste à cette époque, s'appelaient faubourgs, et n'avaient d'autres fortifications que des chevaux de frise. On voyait sur la rive escarpée de la *Yaouza* un grand nombre de moulins. La *Néglinnaïa*, arrêtée par une digue, formait un lac dont les eaux venaient remplir les fossés du Kremlin. Il y avait à la vérité quelques rues étroites et malpropres, mais de nombreux jardins permettaient la circulation d'un air pur, et l'on n'y connaissait presque jamais aucune maladie épidémique. En 1520 on y comptait quarante-un mille cinq cents maisons, d'après le dénombrement fait par ordre du grand prince. On ignorait le nombre des habitans ; mais nécessairement il devait aller bien au-delà de cent mille. Les grands dignitaires, le métropolitain, les princes et les boyards habitaient de grandes maisons de bois qui formaient, dans l'enceinte du Kremlin, de belles rues où l'on trouvait un grand nombre d'églises, pour la plupart également en bois (131). Le *Gostinoï-Dvor* (*a*), construit où nous le voyons aujour-

(*a*) C'est ainsi qu'on nommait les magasins construits à l'instar des bazars dans le Levant.

d'hui, sur la place auprès du Kremlin, était entouré d'une muraille en pierre, et frappait la vue bien moins par la beauté de ses boutiques que par la richesse des marchandises d'Asie et d'Europe qu'on y voyait étalées. — En hiver, le blé, la viande, le foin, les bois de chauffage et de construction, se vendaient ordinairement sur la surface glacée de la Moskva.

Caractère, mœurs et coutumes des Russes à cette époque.

Le caractère russe parut aux observateurs un mélange de bonnes et de mauvaises qualités; nos coutumes leur paraissaient aussi curieuses qu'étranges. Contarini écrit que les Moscovites s'attroupent depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner, sur les places publiques, dans les marchés, et vont achever leur journée au cabaret; qu'ils s'amusent, s'arrêtent devant tout ce qui peut exciter leur frivole curiosité, et ne s'occupent nullement d'affaires. Herberstein, au contraire, témoigne son étonnement de les avoir vu travailler pendant les jours de fête. Dans la semaine, il leur était défendu de boire aucune liqueur forte, et les soldats étrangers, au service du prince, avaient seuls le droit d'oublier, dans l'usage de la boisson, les règles de la sobriété; voilà pourquoi le quartier qu'ils habitaient sur l'autre rive de la Moskva, s'appelait *Naleïki* du mot russe *nalivaï* qui signifie *verse*. Pour éviter les effets du mauvais exem-

ple, Vassili défendait à ses sujets d'habiter avec ces étrangers. Dans toutes les rues, auprès des chevaux de frise, il y avait une sentinelle chargée de veiller à ce que personne ne sortît pendant la nuit sans lanterne et sans quelque motif urgent. Un calme profond régnait dans la ville. Les Russes, dit-on, n'étaient ni méchans ni querelleurs; ils étaient patiens, mais ils avaient, et surtout les Moscovites, un penchant prononcé à user, dans le négoce, de finesse et de mauvaise foi. L'ancienne probité des Novgorodiens et des Pskoviens était encore vantée, bien que cependant elle commençât à abandonner ses premiers principes. Le proverbe russe : *La marchandise est faite pour les yeux*, servait de règle dans le commerce. L'usure ne passait point alors pour un crime; et les usuriers qui ne prenaient d'habitude que vingt pour cent, se vantaient de leur modération, car autrefois les emprunteurs avaient payé jusqu'à quarante pour cent (132). « L'esclavage, qui ne s'accorde point avec la noblesse » des sentimens, était (ce sont les paroles d'Herberstein) général en Russie, puisque les seigneurs eux-mêmes se donnaient le titre *d'esclaves* du monarque. » Mais le nom ne fait pas la chose; celui-ci n'exprimait que le dévouement sans bornes des Russes pour leur souverain,

et le peuple jouissait en effet de la liberté civile. Il n'y avait d'esclaves que des domestiques ou paysans serfs, descendans d'hommes achetés, de prisonniers de guerre, ou de débiteurs insolvables privés de leur liberté par la loi. Au onzième siècle, en Russie comme dans l'ancienne Rome, ils ne jouissaient d'aucuns des droits de l'homme et du citoyen ; les maîtres pouvaient en disposer comme d'une propriété quelconque ; ils étaient libres de leur ôter la vie de leur autorité privée, sans en rendre compte à qui que ce fût : mais à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire, au seizième siècle, la loi seule pouvait prononcer l'arrêt de mort d'un esclave ; il était donc regardé alors comme un *homme*, comme un *citoyen protégé par les lois* (133). Ici nous commençons à apercevoir les progrès de la philantropie et l'effet de meilleures conceptions sociales. En général ces esclaves nés ne gémissaient point de leur sort, car un grand nombre d'entr'eux, mis en liberté par testament, allaient aussitôt chercher de nouveaux maîtres, auxquels ils s'asservissaient volontairement. Ils auraient pu trouver facilement les moyens de vivre par eux-mêmes, car un bon manœuvre gagnait à Moscou deux dengas par jour, c'est-à-dire, environ vingt kopeks de notre monnaie actuelle ; mais ils préféraient le service

domestique, facile et exempt de soucis. Un père de famille esclave n'avait point à s'occuper de l'entretien de ses enfans, et ne redoutait ni la vieillesse ni les maladies. Si la loi se taisait sur les devoirs des maîtres, l'opinion générale leur prescrivait la justice et l'humanité; car on détestait un tyran domestique comme un citoyen taché d'infamie; aucun homme libre ne voulait entrer à son service, et on employait son nom comme une injure dans les rues et les places publiques. L'état des paysans libres était bien plus malheureux; fermiers des gentilshommes qui leur louaient les terres de leurs fiefs ou patrimoines, et pour lesquels ils s'engageaient à travailler au-dessus des forces humaines, ils n'avaient pas pour eux-mêmes deux jours dans la semaine. En vain changeaient-ils de maîtres dans l'espérance d'améliorer leur sort: ces seigneurs ou propriétaires avides étaient d'accord pour les opprimer. Le grand prince aurait pu les envoyer peupler les *stepps*, mais il avait reconnu que cette mesure dépeuplerait les fiefs. Ainsi tandis que cette nombreuse classe d'hommes enrichissait les autres par son travail, elle-même mourait presque de faim. Le vieillard, errant de ferme en ferme depuis sa jeunesse, et qui avait épuisé ses forces vitales au service d'autrui, ignorait, arrivé aux portes de

la mort, où serait placé son tombeau. La pauvreté excite le mépris. Anciennement les paysans avaient porté chez nous le nom de *Smerdi* (*a*); dans le seizième siècle on les appelait *krestiânes*, c'est-à-dire *chrétiens*, mais dans un sens abject et barbare, car les Mogols de Bàti, nos anciens tyrans, se servaient de cette expression pour injurier les Russes. Il est vraisemblable qu'un grand nombre de ces paysans se firent volontairement serfs des gentilshommes; du moins nous savons que des pères vendaient leurs enfans, ne pouvant pourvoir à leur subsistance. Le fils pouvait être vendu trois fois par son père (134); mais à la quatrième, s'il était mis en liberté par son maître, il ne dépendait plus alors que de lui-même.

Il se présente ici une question intéressante, celle de savoir s'il n'exista jamais en Russie *de paysans propriétaires?* Dans le cas de l'affirmative nous ignorons du moins l'époque de leur existence. Nous voyons que les princes, boyards, gens de guerre et marchands, c'est-à-dire, les *habitans des villes*, affermaient, de toute antiquité, leurs terres aux paysans libres. Chaque district appartenait à une ville, et les campagnes passaient pour propriétés légitimes des habitans de ces chefs-lieux, anciens maîtres de la Russie,

(*a*) Du verbe russe *smerdet*, sentir mauvais.

qui probablement avaient acquis ce droit par l'épée, à une époque où ne remontent ni les annales ni les traditions. Mais les paysans, leurs tributaires, jouissaient de la liberté personnelle et de leurs biens-meubles.

L'orgueil du rang ou de la fortune était poussé si loin en Russie, que non-seulement les boyards illustres, mais jusqu'aux gentilshommes les plus pauvres, tous paraissaient fiers et inabordables. Personne n'eût osé entrer à cheval dans la cour des premiers; on laissait les chevaux à la porte. Les nobles auraient rougi d'aller à pied ou d'entretenir la moindre liaison avec des roturiers. Ils aimaient généralement la vie sédentaire, et n'arrivaient pas à concevoir comment il était possible de s'occuper d'affaires, debout ou en marchant. Les jeunes femmes étaient condamnées à une véritable captivité; elles craignaient de paraître devant d'autres hommes que leurs parens, et n'allaient même que fort rarement à l'église. Leur occupation habituelle était de coudre ou de filer; les balançoires (*katchéli*) étaient le seul amusement qui leur fût permis. Les femmes riches ne s'occupaient en aucune façon de l'économie domestique, qui reposait sur les gens attachés à leur service. Les pauvres étaient bien obligées de travailler; mais la moins fortunée, forcée de

préparer elle-même sa nourriture, ne pouvait donner la mort à aucun animal. Elle sortait de sa maison, une poule ou un canard à la main, et priait les passans de vouloir bien lui tuer cette volaille, dont elle voulait faire son dîner. Malgré la sévère réclusion des femmes, on voyait parmi elles, comme partout ailleurs, des exemples d'infidélité, d'autant plus naturels que l'amour mutuel n'avait aucune part dans les mariages, et que les gentilshommes mariés, qui se trouvaient au service du grand prince, étaient presque toujours absens de leur maison. D'habitude ce n'était pas le jeune homme qui recherchait une fille ; mais le père de celle-ci choisissait son gendre, et faisait ses propositions à la famille : on fixait le jour des noces sans que les deux futurs se fussent jamais aperçus ; et lorsque, poussé par une impatience bien naturelle, le fiancé cherchait à voir sa prétendue, les parens de cette dernière lui répondaient : « *Demandez aux » bonnes gens comment ils la trouvent?* » La dot consistait en habits, ornemens précieux, esclaves, chevaux, etc. ; mais le mari devait restituer, après les noces ou payer en argent, tout ce que la fiancée avait reçu en cadeau de ses parens ou amis. Herberstein est le premier qui ait dit qu'une femme russe n'était pas sûre de l'amour de son

mari, s'il ne la maltraitait souvent. Cette assertion est passée en proverbe, quoiqu'elle ne puisse être qu'une demi-vérité facile à expliquer par les anciennes coutumes slaves, et par la grossière moralité du temps où les Mogols appesantissaient leur joug sur la Russie. Fiers envers les pauvres roturiers, les nobles et les négocians riches étaient hospitaliers et polis entr'eux. Lorsqu'un étranger entrait dans un appartement il cherchait des yeux les saintes images, s'en approchait, faisait plusieurs signes de croix, et, après avoir répété plusieurs fois à haute voix, *Seigneur, seigneur, ayez pitié de nous!* il se tournait vers le maître de la maison en le saluant, et lui disait, *que Dieu vous accorde une bonne santé*. Ensuite ils s'embrassaient et se faisaient de nombreux et profonds saluts, ils s'asseyaient, causaient ensemble, après quoi l'étranger, prêt à sortir, prenait son bonnet et allait une seconde fois adorer les images. Le maître le conduisait jusque sur l'escalier ou même jusqu'à la porte cochère, si c'était une personne pour qui il eût de la considération : on offrait à ses hôtes de l'hydromel, de la bière et des vins étrangers; tels que de la romanée (135), du muscat, des vins de Canarie et du Rhin : le plus estimé était celui de Malvoisie, dont on se servait surtout en médecine, mais toujours à la table du

grand prince. On ne soupait point, mais les dîners étaient copieux et succulens, au rapport même des étrangers; ils étaient étonnés de l'abondance et du bas prix de la viande, du poisson, de la volaille et du gibier que procurait la chasse aux chiens, aux faucons ou aux filets. Le luxe consistait en général à cette époque dans le superflu des choses communes et de peu de valeur, dont on pouvait faire parade sans se ruiner, car l'économie ne passait point pour une vertu; elle semblait toute naturelle à des hommes encore étrangers aux attraits d'un goût raffiné. La richesse de l'habillement désignait des personnages de haute distinction, et bien que la loi ne fixât rien à ce sujet, l'usage au moins défendait de s'égaler à eux en usurpant ces attributs d'un rang qui n'était jamais séparé d'une grande fortune. Ces sortes de parures étaient ménagées avec soin; l'inconstante mode n'y apportait aucun changement, et le seigneur laissait son costume de gala en héritage à son fils. Les habits des boyards, des gentilshommes et des marchands étaient faits sur le même modèle. L'*odnoriadki* était un vêtement de dessus, large et long, bordé en fourrure; un autre à collet portait le nom d'*okhabni*; un troisième appelé *férèze* avait des boutons jusqu'en bas, avec ou sans bordures. Un autre habit

semblable et aussi long, mais n'ayant des boutons que jusqu'à la ceinture, s'appelait *kountiche, doloman et kaftane;* tous ces habits avaient des pointes et étaient fendus sur les côtés. On portait les justaucorps avec de hauts collets, et les chemises avaient un col brodé de différentes couleurs, attaché par une agraffe d'argent. Le complément de ce costume était des bottes de maroquin rouge à talons garnis de fers, des bonnets fort élevés et des chapeaux de feutre blanc ou noir; tous les hommes se coupaient les cheveux. Aucun ornement ne décorait l'intérieur des maisons, et les seigneurs les plus riches habitaient entre quatre murs bien nus. Le vestibule était spacieux, mais à porte si basse que ceux qui entraient étaient forcés de se baisser, pour ne point donner de la tête contre le fronton.

Nous croyons à propos de décrire ici quelques usages remarquables. Dmitri, envoyé du grand prince à Rome, conversant un jour avec Paul Jove sur les mœurs de son pays, lui disait que les Russes, fort dévots de toute antiquité et passionnés pour la lecture des Livres saints, ne souffraient point de sermons dans leurs églises, afin de n'entendre que la parole de Dieu dégagée de toutes les subtilités humaines, si peu conformes à la simplicité de l'Évangile; que nulle part on n'avait

autant de respect pour les temples qu'en Russie. *Deux époux*, ajoutait-il, *après avoir goûté les plaisirs d'un amour légitime, n'osaient point entrer dans l'église; ils restaient à la porte pour entendre l'Office divin, et les jeunes gens peu retenus, devinant la cause de cet isolement, faisaient rougir les femmes par leurs railleries.* Il disait enfin que les Russes détestaient les catholiques et avaient tant d'horreur pour les Juifs, qu'ils leur défendaient l'entrée de la Russie (136). Ce temps est particulièrement célèbre par la découverte de plusieurs saintes reliques qu'on prétendait avoir la vertu de guérir diverses maladies. Mais Jean III et Vassili, son fils, n'ajoutaient pas toujours foi à la renommée, ni aux récits du peuple, et sans le consentement du grand prince, le clergé ne pouvait augmenter le nombre des Saints; mais lorsque par de sévères recherches et des témoignages dignes de foi, le souverain croyait s'être assuré de l'authenticité des miracles, on les proclamait devant tout le peuple : on chantait un *Te Deum*, et au son des cloches les malades accouraient de toutes parts pour adorer les reliques de ces nouveaux Saints, comme aujourd'hui on se porte en foule vers l'homme de l'art, dont la renommée vient de publier les talens, pour en recevoir un soulagement à ses

maux. La piété chrétienne de ce temps avait introduit une coutume touchante. Il existait près de Moscou un cimetière nommé *le champ du Potier*, où les personnes charitables se rassemblaient le jeudi d'avant la Pentecôte, afin de creuser des fosses pour les étrangers, et de chanter des *Requiem* pour les âmes de ceux dont les noms, la patrie et la religion leur étaient inconnues. Ils ne savaient point les nommer, mais ils étaient fermement persuadés que Dieu les entendait, et qu'il savait pour qui on lui adressait ces prières pures, désintéressées et vraiment chrétiennes. On enterrait là les corps que l'on trouvait aux environs de la ville, et peut-être même ceux de tous les étrangers.

Noces des grands princes.

D'après les récits de Paul Jove, ce n'était point la noblesse d'origine, mais la beauté et la vertu qui guidaient les grands princes, ainsi que les sultans, dans le choix de leurs épouses. « On leur » amène, dit-il, les plus belles filles de toute la » Russie; des sages-femmes habiles et expérimen- » tées visitent leurs appas secrets, et la plus par- » faite ou la plus heureuse reçoit la main du mo- » narque; le même jour ses compagnes épousent » les jeunes officiers de la cour. » Ce récit ne peut se rapporter qu'aux deux mariages de Vassili; car son père, son aïeul et ses ancêtres avaient

pris pour femmes des filles de princes souverains. Nous croyons faire plaisir au lecteur en lui communiquant quelques détails curieux sur les noces de Vassili en 1526 (137).

« Le monarque fiancé, magnifiquement vêtu, » était, avec sa suite, *dans la salle à manger*, » et la fiancée, Hélène Glinska, accompagnée » de l'épouse du *tissiatsky* (*a*), des femmes » des boyards, et d'un grand nombre de per- » sonnes de distinction, se rendit de chez elle » *à la chambre du milieu*. On portait devant » elle deux cierges, deux gâteaux et des pièces » d'argent. On avait préparé dans cette chambre » deux places tendues de velours et de damas, » deux coussins, quatre-vingts martres noires et » quarante autres pour éventer les augustes fian- » cés. Sur la table, couverte d'une nappe, se » trouvait un plat avec du pain et du sel. » Hélène alla s'asseoir à la place qui lui était » destinée. La princesse Anastasie sa sœur oc- » cupait celle du fiancé; les femmes des boyards » se rangèrent autour de la table. Cependant » Youry, frère de Vassili, vint prendre *la* » *place d'honneur*, et envoya chercher le grand » prince. *Seigneur*, lui dit-on, *allez où Dieu*

(*a*) C'est le titre qu'on donne jusqu'à présent en Russie au premier personnage d'entre ceux qui figurent aux noces.

» *vous appelle*. Vassili entra suivi du tissiatsky et
» de tous ses officiers ; il adora d'abord les saintes
» images, et fit descendre la princesse Anastasie
» de sa place pour s'y mettre lui-même. Pendant
» qu'on récitait les prières d'usage, l'épouse du
» tissiatsky peignait les cheveux d'Hélène et ceux
» de Vassili. On alluma les cierges nuptiaux,
» enveloppés de peaux de martres, et passés
» dans des anneaux (138); puis on présenta à
» la fiancée un bonnet et un voile. Aux
» trois coins d'un plat d'or, on avait mis
» du houblon, des zibelines, des pièces de ve-
» lours, de satin et de damas, toutes de même
» couleur, et neuf pièces d'argent à chaque coin.
» L'épouse du tissiatsky jetait du houblon sur
» le grand prince et sur Hélène, tandis qu'on
» les éventait avec les peaux de martres. Le té-
» moin de Vassili, après avoir fait le signe de la
» croix, distribua du rôti et des fromages, et ce-
» lui d'Hélène, des mouchoirs à toute sa suite.
» On se rendit ensuite dans l'église de l'Assomp-
» tion : le monarque, avec ses frères et les grands
» de sa cour, Hélène placée dans un traîneau
» avec l'épouse du tissiatchsky et deux dames
» du palais. Elle était suivie de quelques boyards
» ou officiers, et l'on portait devant elle des
» cierges, des gâteaux. Le prince resta dans

» l'église, près d'une colonne, à droite, la fian-
» cée à gauche, et ils passèrent sur un tapis
» d'étoffes de damas et de zibelines, pour aller
» recevoir la bénédiction nuptiale. La dame la
» plus considérable tenait un verre rempli de
» vin d'Italie, que le métropolitain présenta au
» monarque et à la princesse. Le premier, après
» avoir bu le vin, brisa le verre sous ses pieds. La
» cérémonie sainte achevée, les nouveaux époux
» se placèrent assis sur des coussins cramoisis,
» où ils reçurent les félicitations du métropoli-
» tain, des princes et des boyards, tandis que
» des chantres faisaient retentir les voûtes du
» temple de l'hymne *in Plurimos annos, Do-*
» *mine*. On retourna au palais dans le même
» ordre. Les cierges et gâteaux furent portés dans
» la chambre à coucher, et déposés dans une
» cuve remplie de froment. Aux quatre coins
» de la chambre on avait enfoncé des flèches et
» placé des petits pains avec des peaux de zi-
» belines; sur le lit se trouvaient deux oreillers,
» deux bonnets, une couverture de martre et
» une pelisse; et sur les bancs, disposés autour
» de la chambre, des vases remplis d'hydromel:
» au chevet du lit nuptial, on voyait une image
» de la Nativité de N. S., celle de la Ste.-Vierge
» et un crucifix; les murs de la chambre étaient

» aussi ornés des images de la mère de Dieu,
» avec l'enfant Jésus dans ses bras, et des croix
» étaient peintes au-dessus de toutes les portes
» et fenêtres, en dedans comme en dehors. On
» avait disposé le lit sur vingt-sept gerbes de
» blé. Le grand prince déjeuna avec ses boyards,
» ensuite il monta à cheval pour aller visiter les
» monastères, et revint dîner avec toute la cour.
» Le prince Youri occupait de nouveau *la place*
» *d'honneur*, et Vassili était assis auprès d'Hé-
» lène. Le témoin pour le grand prince prit un
» coq rôti qui était placé devant eux, l'enve-
» loppa dans la nappe de dessus, et le porta dans
» la chambre à coucher, où furent conduits les
» nouveaux mariés : à la porte, le premier boyard
» *remit* la princesse entre les mains de son
» époux, et prononça un discours. L'épouse du
» tissiatsky, s'étant revêtue de deux pelisses, dont
» l'une à l'envers, répandit de nouveau du hou-
» blon sur eux, tandis que les témoins des deux
» sexes leur offraient du coq à manger. Toute la
» nuit le grand écuyer du prince resta à cheval,
» l'épée nue, sous les fenêtres de la chambre à
» coucher. Le lendemain, les deux époux allèrent
» au bain et mangèrent du gruau dans leur lit. »
Il est facile de pénétrer le sens de toutes ces cé-
rémonies, sans doute fort anciennes, et pour la

plupart slavonnes ou scandinaves : quelques unes représentaient l'amour, la concorde, la fécondité, la richesse; d'autres devaient conjurer les enchantemens.

Entrée des ambassadeurs étrangers à Moscou.

Vassili, se trouvant en relations fréquentes avec les princes de l'Occident, aimait à se vanter de l'accueil flatteur qu'il faisait à leurs ambassadeurs en Russie; mais ceux-ci se plaignaient de cette honorable réception, accompagnée de cérémonies longues et fatigantes. En approchant de la frontière, l'ambassadeur annonçait son arrivée aux gouverneurs des villes voisines. Alors il était accablé de questions; on lui demandait : « *de quel* » *pays il était; le nom de son souverain; s'il* » *était d'une origine illustre; le rang qu'il oc-* » *cupait; s'il était déjà venu en Russie; s'il* » *parlait le russe; de combien de personnes sa* » *suite était composée; comment elles s'appe-* » *laient.* » Les réponses étaient sur-le-champ transmises au grand prince, et l'on envoyait à l'ambassadeur un dignitaire qui, l'ayant joint, ne le laissait point passer outre avant qu'il n'eût entendu debout le compliment destiné au grand prince, avec tous ses titres plusieurs fois répétés. On déterminait le chemin qu'il devait prendre, ainsi que les lieux où il devait dîner et passer la nuit. La marche était si lente, que quelquefois

on ne faisait que quinze ou vingt verstes par jour, en attendant une réponse de Moscou. Il arrivait même que par le froid le plus rigoureux, on s'arrêtait en plein champ, où l'on vivait fort mal : aussi le commissaire russe supportait patiemment les reproches que lui faisaient les étrangers à ce sujet. Enfin le monarque dépêchait ses gentilshommes à l'ambassadeur, qui, dès-lors voyageait beaucoup plus vite et était mieux servi. La réception à Moscou était toujours pompeuse : on voyait paraître plusieurs officiers, richement vêtus, à la tête d'un détachement de cavalerie ; ils prononçaient un discours, s'informaient de la santé de l'illustre étranger, etc., et le conduisaient au palais des ambassadeurs, situé sur le bord de la Moskva : c'était un vaste édifice distribué en plusieurs grands appartemens entièrement vides et inhabités. Les commissaires chargés de servir ces étrangers, consultaient sans cesse leur liste, où était calculé et mesuré tout ce qu'il fallait donner aux ambassadeurs d'Allemagne, de Lithuanie et d'Asie ; la quantité de viande, de miel, d'oignons, de poivre, de beurre et même de bois (139), destinée à leur usage. Cependant les officiers de la cour avaient l'ordre de s'informer, tous les jours, s'ils étaient contens de la manière dont on les traitait. On

attendait long-temps le jour fixé pour l'audience, parce qu'en cette occasion on aimait à faire de grands préparatifs. Les ambassadeurs restaient seuls, accablés d'ennuis, ne pouvant communiquer avec personne. Pour leur entrée solennelle dans le Kremlin, le grand prince leur donnait ordinairement des chevaux richement harnachés.

Artistes étrangers à Moscou.

Outre les architectes, monnoyeurs et fondeurs, nous avions alors plusieurs autres artistes et artisans étrangers. L'interprète Dmitri Gérassimof, étant à Rome, montra à l'historien Paule Jove un portrait du grand prince, qui, sans doute, n'était pas l'ouvrage d'un peintre russe. Herberstein fait mention d'un serrurier allemand, établi à Moscou et marié à une Russe. Les arts passèrent facilement de l'Europe dans notre pays, grâce aux efforts de Jean et de Vassili ; car ces princes, inspirés par un véritable génie, mirent tous leurs soins à les introduire en Russie sans aucun égard aux préjugés de la superstition, ni aux craintes des esprits timides ou opiniâtres. Les Russes, aveuglément soumis à leurs princes, surent, de bonne heure, apprécier ces fruits de la civilisation, domaine de l'humanité, indépendant des croyances diverses, et auquel tous les peuples ont les mêmes droits.

Ils se vantaient d'être le seul peuple orthodoxe ; le caractère sacré des anciennes mœurs était pour eux l'objet d'un respectueux amour ; mais en même temps ils rendaient justice aux lumières, aux talens des Européens de l'Occident, qui trouvaient à Moscou un accueil hospitalier, une existence paisible et aisée. En un mot, dès le seizième siècle, la Russie faisait déjà l'application de cette maxime, « *que le bon est toujours bon,* » *de quelque part qu'il vienne,* » et jamais elle ne montra, à l'égard des étrangers, l'éloignement qui caractérise l'empire de la Chine.

Littérature. Notre langue, c'est-à-dire la langue slavonne, était alors connue depuis la chaîne des monts Ourals jusqu'à la mer Adriatique, le Bosphore de Thrace et le Nil : elle était parlée à la cour du grand seigneur, comme à celle du sultan d'Égypte, par leurs femmes, les renégats et les Mamelouks (140). Les Russes avaient des traductions des ouvrages de S. Ambroise, de S. Augustin, de S. Jérôme, de S. Grégoire ; ils possédaient celle de l'histoire des empereurs romains (probablement par Suétone), enfin celle de Marc-Antoine et de Cléopâtre. Mais Paul Jove nous reproche une ignorance complète dans les sciences, en philosophie, en astronomie, en physique et en médecine, ajoutant que

pour obtenir chez nous le nom de médecin, il suffisait de connaître quelques propriétés salutaires des simples. Il est facile de s'apercevoir des progrès de la littérature, par ceux du style, dans les chroniques, les instructions pastorales, les vies des Saints, etc. Le respectable Vassian, archevêque de Rostof, peut être appelé le Démosthène de son siècle, si la véritable éloquence consiste dans l'énergique expression des sentimens et des pensées : le lecteur connaît déjà sa lettre mémorable à Jean III. Dans la vie de S. Daniel de Péréïaslavle, on trouve du talent, de l'esprit et de l'agrément; mais les deux productions les plus remarquables de ce temps, sont un Discours sur la naissance du tzar Jean, et le Panégyrique de Vassili. Ces deux ouvrages renferment de très-beaux morceaux, dont nous allons citer quelques traits.

« Qui pourrait célébrer dignement la gloire » du Très-Haut, retracer les miracles de sa » puissance? De nos jours s'est accompli un » effet de l'amour céleste dont nous avons vu » des exemples dans l'Ancien et le Nouveau-Testament. La prière féconde un lit stérile! La » grâce du Tout-Puissant console les hommes » dans le désespoir! car le plus grand, le plus » illustre des princes de la terre, enflammé

» d'une foi vive, ne cesse d'invoquer l'Eternel.
» Déjà il entre dans son onzième lustre, et il
» espère encore bénir un fils, depuis si long-
» temps objet de ses désirs et des vœux de la
» la Russie, qui demande un pasteur pour les
» jours à venir. Le Seigneur entend ses prières;
» mais, avant de les exaucer, il veut que le cœur
» du souverain soit, de plus en plus, embrasé
» d'un saint zèle. O miracle! le monarque aban-
» donne son trône et toutes les marques de sa
» grandeur. Muni d'un simple bâton, ainsi
» qu'un pauvre pélerin, pénétré d'humilité chré-
» tienne, il parcourt les monastères les plus
» éloignés; les vestiges de ses illustres pas sont
» imprimés sur le sable des déserts les plus sau-
» vages. Il est accompagné de la princesse son
» épouse, aussi sage, aussi vertueuse que lui.
» Tous deux se livrent au plus doux espoir;
» tous deux ils savent que *la foi est puissante*
» *et que l'espérance ne sera point déçue*.
» Leurs vœux sont comblés! Nous caressons
» l'héritier du trône..... Si le Très-Haut n'eût
» accordé qu'une fille à Vassili, le cœur de ce
» bon père eût seul été comblé de joie; mais il
» lui donne un fils, et la Russie entière tressaille
» d'allégresse; la Russie partage son bonheur. »
Dans l'éloge de Vassili, les actions et le carac-

tère de ce monarque sont décrits ainsi : « Ce » prince *a su guider les étendards de la patrie*, » et comme un objet de la prédilection cé- » leste, les siècles voient augmenter sans cesse la » grandeur de la Russie. Toujours couronné par » la victoire, préservé toujours de la fureur de » ses ennemis déclarés ou secrets, il sut, par la » force des armes et par le succès de pacifiques » négociations, soumettre à sa puissance de nou- » velles contrées, faire régner la justice dans » ses Etats, et tenir dans une utile activité les fa- » cultés de son cœur et de son esprit. Sa sollici- » tude avait surtout pour objet, d'entretenir » dans les âmes l'amour de la vertu et la haine » du vice, afin que le vaisseau de son vaste em- » pire ne fût point englouti par les vagues de l'im- » piété. L'âme du monarque, pure comme une » glace qu'aucun souffle n'a ternie, reflétait les » rayons de la sagesse divine. Un souverain, je » le sais, ne diffère point des autres hommes par » son physique ; mais son pouvoir ne présente- » t-il pas l'image de la Divinité ? Il est inaborda- » ble dans l'éclat de sa gloire terrestre ; mais il est » une autre gloire plus désirable encore : il existe » un royaume céleste qu'il n'obtiendra qu'en se » rendant accessible à ses sujets, en se montrant » affable envers eux. Les rois sont l'œil de la

» Providence, donné au monde pour veiller à
» son bonheur. Un véritable prince sait com-
» mander à ses passions ; il a pour couronne la
» sainte chasteté ; pour manteau, la loi et la jus-
» tice. Tel fut le grand prince Vassili, cet ad-
» ministrateur si habile, ce vrai pilote, image
» de la bonté divine, colonne de patience et
» de fermeté ; défenseur de l'Etat, père des sei-
» gneurs et du peuple ; sage ami du clergé ;
» grand sur le trône, humble exemple d'humi-
» lité et de douceur, honoré de la grâce divine.
» Il aima ses sujets et en fut adoré. Du mont
» Sinaï et de la Palestine, d'Antioche et d'Italie,
» on accourait pour le contempler et pour en-
» tendre ses discours. Mais qui pourra décrire
» toutes ses qualités ? Telle que la salamandre,
» qui ne se consume pas au milieu des flam-
» mes ; comme le Kathos, ce fleuve limpide
» qui coule au sein de l'Océan sans perdre la
» douceur de ses eaux, ainsi l'âme de Vassili sut
» résister aux feux des passions humaines et aux
» flots orageux de la vie : belle et vertueuse,
» elle s'envola de la terre et retourna dans le
» sein de Dieu. Pour compléter son éloge,
» nous ajouterons que la noble existence de ce
» grand prince peut être comparée à celle du
» héros du Don. » Cette analyse ne peut offrir

à nos lecteurs les *propres expressions* des auteurs, mais seulement leurs *pensées :* les expressions appartiennent à un siècle, et les pensées sont de tous les temps.

A en juger par le style, nous pouvons rapporter à cette époque la composition de deux contes russes, dont l'un a pour titre : *Histoire d'un marchand de Kief*; l'autre, *Histoire de Drakoula, voïévode de Valachie*. Il est parlé, dans le premier, d'un nommé *Smian-le-Superbe*, souverain d'une contrée maritime inconnue au reste du monde, et funeste aux navigateurs qui venaient y chercher un refuge contre la tempête, et ne savaient point deviner les énigmes que leur proposait le roi : ils devaient renoncer au christianisme ou mourir. Borzosmysle, fils d'un voyageur kiévien, jeune homme inspiré par la sagesse divine, ayant, comme un nouvel Œdipe, résolu tous les subtiles problèmes de Smian, lui tranche la tête en présence du peuple, monte sur le trône, prêche la religion chrétienne, charme les citoyens, qui le reconnaissent pour maître, et devient l'époux de la fille de Smian. Tel est l'abrégé de ce conte où l'on trouve peu de beautés poétiques, mais dont la narration est assez facile. Le second est plus intéressant : Drakoula, tyran de Valachie (dont il est parlé

vers 1430, dans l'Histoire Byzantine de Ducas), est représenté comme l'ennemi de toute injustice, des tromperies et du vol, mais aussi comme le plus féroce, le plus sanguinaire de tous les hommes. Personne, dans ses Etats, n'aurait osé s'approprier le bien d'autrui, ni faire tort à la faiblesse. Pour éprouver la probité de son peuple, il avait placé une coupe d'or auprès d'un puits éloigné de toute habitation ; les passans s'y désaltéraient et ne touchaient point à ce vase précieux. Après avoir déraciné le crime, il punit jusqu'aux fautes les plus légères : non-seulement la femme infidèle et de mauvaise vie, mais la paresseuse même, dont la demeure était malpropre, ou dont le mari manquait de linge, était mise à mort. Au lieu d'ornemens, on voyait des cadavres suspendus dans la place publique. Deux moines hongrois étant venus le trouver, Drakoula voulut savoir ce qu'ils pensaient de lui : « *Vous aimez la justice*, lui répondit le plus » âgé, *mais vous êtes le tyran de vos sujets ;* » *vous punissez ceux qui ne doivent répondre de* » *leur conduite qu'à Dieu ou à leur conscience*, » *et que les lois civiles ne sauraient atteindre.* » Drakoula fit mourir ce moine, et renvoya l'autre comblé de présens, parce qu'il avait approuvé le tyran comme exécuteur des décrets divins. Il

couronna ses exploits en faisant brûler vifs tous les hommes pauvres, estropiés et décrépits de son pays ; il disait : « Pourquoi vivraient des gens » qui sont à charge à eux-mêmes et à la société? » L'auteur aurait pu terminer ce conte par une excellente morale ; mais il laisse au lecteur à juger de la philosophie de Drakoula, qui, pour déraciner parmi ses sujets le crime, les vices, les faiblesses, pour les guérir de la pauvreté et des maladies, employait le même remède ; la mort!... Il est à remarquer que les anciens copistes russes eurent toujours plus d'amour-propre que les auteurs; car les premiers oubliaient rarement de mettre leur nom à la fin du livre qu'ils avaient copié, tandis que ceux-ci ne signaient presque jamais, se dérobant ainsi à la louange et aux critiques ; de sorte que nous connaissons les ouvrages sans en connaître les auteurs. Du moins nous voyons qu'outre l'histoire et la théologie, nos ancêtres s'occupaient aussi de romans, et qu'ils aimaient les productions ingénieuses de l'imagination.

Pour terminer cet article, nous y ajouterons quelques notions tirées de l'ouvrage de Hersberstein sur les pays voisins de la Russie, au nord et à l'orient. Les Tatars Nogaïs, qui menaient une vie nomade aux environs de la mer Caspienne, étaient divisés en trois corps principaux, appar- Notions sur l'orient et le nord de la Russie.

tenant à trois frères, les princes Schidak, Kochoum et Schig-Mamaï : le premier habitait dans la ville de Saraïtchyk, sur le Jaïk ; le second commandait à tout le pays entre la Kouma, le Jaïk et le Volga ; le troisième dominait sur une partie de la Sibérie. A vingt jours de marche des domaines de Schidak, vers l'Orient, se trouvaient les Tatars Chiviens, soumis à Barak-Soltan, frère de Bebeïda, khan de Kataï ou des Kirguis-Kaïssaks. Au-delà de Viatka et de Perme, les Mogols de Tumen, au nombre d'environ dix mille, et ceux du Schiban habitaient dans les forêts. De l'autre côté du Volga se trouvaient encore les camps des Kalmouks, nom qui leur fut donné, parce qu'ils ne rasaient point leurs cheveux comme les autres Mogols. On citait Astrakhan, le plus célèbre *marché tatar*, pour ses grandes richesses, et Chamaki, déjà soumise alors à la Perse, était renommée par ses étoffes de soie. Sur le Don, à douze lieues d'Azof, dans une belle et riante position, se trouvait la ville d'Akhas (où est à présent l'ancienne Tcherkass), entourée de jardins naturels, abondante en fruit, gibier, poissons, et riche de tout ce qui est nécessaire pour le luxe de la vie. On disait en proverbe : « *Procurez-» vous seulement du feu et du sel, vous trou-» verez tout le reste à Akhas.* » Sur la côte

orientale de la mer noire vivaient les Abassiens; plus loin, dans les montagnes, les Circassiens indépendans, qui n'étaient soumis ni aux Turcs, ni aux Tatars, et qui exerçaient d'affreux brigandages. Au moyen des rivières qui prennent leur source dans les montagnes, ils s'avançaient en pleine mer sur leurs canots, pour aller piller les vaisseaux marchands. Ils suivaient le rit grec, employaient la langue slavonne dans leur culte (141), et du reste, s'occcupant fort peu de religion. Près de l'embouchure du Phase, ou Rion, on montrait une île où avait, disait-on, abordé le vaisseau de Jason.

Herberstein, en décrivant l'extérieur des Tatars, dit qu'ils étaient de moyenne taille ; qu'ils avaient les cheveux noirs, le visage large, avec de petits yeux enfoncés, et que les plus distingués d'entre eux portaient les cheveux en longues nattes ou tresses. Dans ce portrait, nous retrouvons encore les véritables Mogols, c'est-à-dire, les Kalmouks, ou Kirguis d'aujourd'hui. C'est aussi à cet écrivain que nous devons l'explication des rangs et titres des Tatars. Les soltans étaient les fils du khan; les houlans, les premiers dignitaires après lui; les princes s'appelaient beys, et leurs enfans, mourzas. Les grands-prêtres de la famille de Mahomet portaient le nom de séytes.

Le nord de la Russie était encore un sujet de fables pour les Moscovites eux-mêmes. On assurait que là, sur les bords de l'Océan glacial, dans les montagnes, brûlait le feu inextinguible du purgatoire ; que la côte était habitée par des hommes qui mouraient tous les ans le 27 novembre, jour de St.-George, pour ressusciter le 24 avril ; qu'avant leur mort ils apportaient toutes leurs marchandises dans un endroit, où, pendant l'hiver, les voisins pouvaient les prendre en déposant la valeur précise de chaque chose, sans oser tromper ; car les morts, qui ressuscitaient au printemps, réglaient leurs comptes avec eux, et punissaient toujours ceux dont ils découvraient la fraude. On ajoutait qu'il existait encore d'autres hommes non moins étonnans, tout couverts de poils de bêtes, avec des têtes de chiens, des visages sur la poitrine, de longs bras, et sans pieds ; qu'il y avait aussi des poissons à figures humaines, mais muets, etc. Ces fables servaient d'aliment à la curiosité des esprits grossiers. Cependant les Moscovites connaissaient déjà les noms de tous les principaux fleuves de la Sibérie occidentale. Ils disaient que l'Oby sortait d'un lac (*teley*) ; qu'au-delà de ce fleuve et de l'Irtisch se trouvaient deux villes, *Serponof* et *Groustina*, dont les habitans recevaient des perles et des pierreries des

hommes noirs qui demeuraient près du lac Kitaï. Nous étions redevables de ces connaissances à la domination des grands princes sur le pays des Yougres et sur la Permie. La Laponie nous payait aussi tribut. Ses sauvages habitans, venant quelquefois dans les provinces russes qui les avoisinaient, commençaient à emprunter quelques coutumes de l'état social, et traitaient avec hospitalité les étrangers qui leur apportaient les choses nécessaires à la vie domestique.

En général la description de la Russie par Herberstein, est un ouvrage important pour notre histoire du seizième siècle, quoiqu'on y trouve quelques erreurs.

CHAPITRE V.

Le grand prince et tzar JEAN *IV*.

Inquiétudes des Russes relativement à la minorité de Jean. — Composition du conseil souverain. — Glinsky et Telennef premiers dignitaires. — Serment prêté à Jean. — Emprisonnement du prince Youri Ivanovitch. — Terreur générale. — Trahison des princes Siméon Belzky et Latzky. — Emprisonnement et mort de Michel Glinsky. — Mort du prince Youri. — Fuite, projets et emprisonnement du prince André Ivanovitch. — Supplice des boyards et enfans-boyards. — Mort du prince André. — Affaires politiques. — Trêve avec la Suède, la Livonie et la Moldavie. — Ambassadeur turc. — Astrakhan. — Relation avec les Nogaïs. — Ambassade à Charles-Quint. — Serment des Kazanais. — Réponse orgueilleuse de Sigismond. — Invasion des Tauriens. — Guerre avec la Lithuanie. — Islam, gouverneur de la Tauride. — Invasion des Tauriens. — Les Lithuaniens s'emparent de Homel et de Starodoub. — Construction d'une forteresse en Lithuanie. — Sédition à Kazan. — Guerre contre Kazan. — Victoire sur les Lithuaniens. — Forteresses sur la frontière de Lithuanie. — Trêve avec la Lithuanie. — Affaires de Crimée. — Mort d'Islam. — Menaces de Sahib-Ghirei. — Construction de Kitaï-Gorod et de nouvelles forteresses. — Changement de la valeur des monnaies. — Haine générale contre Hélène. — Mort de la régente.

L'AFFLICTION générale, excitée par la mort de Vassili, prenait sa source dans l'amour de la

nation; mais aux regrets qui s'attachaient à sa perte, se joignait encore un sentiment pénible que faisait naître la situation de la Russie, et les esprits alarmés ne songeaient qu'avec anxiété à l'incertitude du sort de la patrie. En effet, si nous en exceptons Olga, dont l'existence presque fabuleuse se perd dans la nuit des temps, la Russie n'avait jamais eu un souverain aussi jeune, et n'avait point vu encore le gouvernail de l'État entre les mains d'une femme jeune, étrangère, et même d'origine ennemie, puisqu'elle était Lithuanienne. La majesté du trône repousse jusqu'à l'idée de la trahison; mais l'on redoutait l'inexpérience d'Hélène, les faiblesses attachées à son sexe, et surtout son attachement pour les Glinsky, dont le nom seul rappelait des perfidies. La flatterie, triste apanage des cours, exaltait, il est vrai, les vertus de la grande princesse, sa solide piété, sa bonté, son amour pour la justice, la noble fermeté de son âme, une grande pénétration d'esprit, et, en général, l'assimilait à l'immortelle épouse d'Igor. Cependant les gens sensés savaient distinguer ce langage emprunté, de celui d'une vérité sévère. Pouvaient-ils oublier que l'homme, doué d'une force morale proportionnée à sa constitution physique, trouve lui-même, lorsqu'il est sur le trône, la

Inquiétude des Russes relativement à la minorité de Jean.

pratique des vertus difficile, et qu'elle devait l'être bien plus encore pour une femme jeune, délicate, sensible, et par conséquent moins en état de résister au choc impétueux des passions? A la vérité Hélène était appuyée des boyards, conseillers expérimentés du trône; mais un conseil où ne préside pas le souverain, peut être considéré comme un corps sans tête : car il faut régler les mouvemens de cette assemblée, peser ses différentes opinions, et pour déterminer le bien général, mettre souvent un frein à l'égoïsme particulier de ses membres. Le conseil souverain était composé des frères de Vassili et de vingt boyards de distinction. On y voyait figurer les princes Belzky, Schouisky, Obolensky, Odoefsky, Gorbaty, Penkof, Koubensky, Barbachine, Mikoulensky, Rostofsky, Boutourline, Voronzof, Zakharine, Morozof; mais, comme plusieurs d'entre eux avaient des gouvernemens et se trouvaient fixés en d'autres villes, ils n'assistaient point au conseil. Deux personnages parurent supérieurs aux autres par leur influence positive sur l'esprit de la régente : l'un, le vieux Michel Glinsky, oncle d'Hélène, ambitieux et entreprenant, avait été désigné par Vassili pour être son principal conseiller; l'autre, le grand-écuyer, prince Jean Obolensky-Telennef, était

1533. Composition du conseil souverain.

Glinsky et Telennef, premiers entre les dignitaires.

un jeune homme que l'on soupçonnait de tendres liaisons avec Hélène. On supposait que ces deux seigneurs, d'accord entre eux, pourraient diriger le conseil appelé à décider les affaires extérieures au nom de Jean, et celles de l'intérieur au nom de la grande princesse sa mère. 1533.

Serment prêté à Jean.

La réunion solennelle du clergé, des seigneurs et du peuple dans l'église de l'Assomption, fut le premier acte du nouveau gouvernement; là, le métropolitain donna sa bénédiction à l'enfant souverain destiné à régner sur la Russie, et à ne rendre compte de ses actions qu'à Dieu seul. Les seigneurs offrirent des présens au jeune monarque, et firent partir des officiers sur tous les points, jusqu'aux frontières de l'Empire, pour annoncer aux citoyens la mort de Vassili, et leur faire prêter serment de fidélité à son successeur.

Emprisonnement du prince Youri Ivanovitch.

A peine une semaine s'était écoulée depuis l'auguste cérémonie; les esprits flottaient encore entre la crainte et l'espérance, effet ordinaire des changemens qui s'opèrent dans les gouvernemens, lorsque le sort dont fut atteint Youri Yvanovitch, le plus vieux des oncles du grand prince, jeta les habitans de la capitale dans la plus profonde consternation. Ce prince infortuné fut victime de la calomnie, ou, peut-être, réellement convaincu d'avoir aspiré en secret au

pouvoir souverain, car les annalistes ne s'accordent point à cet égard. Les uns rapportent que, du temps de Vassili, le prince André Schouisky avait été mis en prison pour avoir quitté le service du grand prince, et s'être enfui à Dmitrof, apanage de Youri, et que la grande princesse douairière l'avait rendu à la liberté; mais que loin de reconnaître ce procédé généreux, il avait joint la trahison à l'ingratitude, en conspirant contre elle pour élever Youri sur le trône; qu'il s'était découvert à ce sujet au prince Boris Gorbatof, boyard fidèle et dévoué à la régente, qui, indigné d'une pareille perfidie, la lui avait reprochée dans les termes les plus forts. Schouisky, disent ces annalistes, reconnaissant son imprudence, et craignant d'être dénoncé, eut recours au plus honteux mensonge; il osa déclarer à Hélène que Youri avait tâché d'attirer dans son parti beaucoup d'officiers distingués; qu'il s'était même adressé à lui ainsi qu'au prince Boris, qui était sur le point de partir pour Dmitrof. Celui-ci fournit toutes les preuves de cette calomnie, et découvrit les coupables manœuvres de Schouisky, dont le but était de bouleverser l'Etat. On témoigna de la reconnaissance au premier, et Schouisky fut remis en prison. Cependant les boyards, guidés sans doute

par une prudence exagérée, représentèrent à Hélène, que pour s'assurer, ainsi qu'à son fils, un règne paisible, il était indispensable de faire également renfermer Youri, prince ambitieux, insinuant, chéri d'un grand nombre de seigneurs, et fait pour donner de justes inquiétudes au jeune monarque. Hélène, toute entière à sa douleur, leur dit : « *Vous voyez mes larmes. Faites ce que » vous croirez convenable à l'intérêt de l'Etat.* » Cependant quelques uns des serviteurs affidés de Youri, informés des intentions des boyards moscovites, supplièrent leur prince, aussi tranquille qu'il était innocent, de quitter la capitale et de se rendre à Dmitrof. « *Là,* disaient-ils, *personne » n'aurait l'audace de vous regarder de travers; » mais, en restant ici, vous ne pouvez éviter » quelque malheur.* » Youri leur répondit avec fermeté : « *Je suis venu à Moscou pour fermer » les yeux à mon frère, à mon souverain; » j'ai juré fidélité à mon neveu; loin de moi » l'idée d'un parjure! Je suis prêt à mourir, » s'il le faut, fort de mon innocence.* » 1533.

Une tradition contraire, en accusant Youri, justifie le conseil des boyards. Elle assure que par le moyen de son secrétaire Tichkof, il tâcha réellement d'attirer André Schouisky à son service ; « *La conscience est-elle donc une chimère,*

» dit Schouisky; *votre prince jurait hier fidélité* » *à Jean, et aujourd'hui il veut séduire son* » *serviteur.* » Le secrétaire allégua que ce serment était forcé et contraire aux lois; que les boyards du conseil, en recevant celui de Youri, ne lui en avaient point prêté à lui-même, au mépris des réglemens relatifs aux sermens mutuels. Schouisky donna connaissance de ces tentatives au prince Boris Gorbatof : celui-ci en instruisit les boyards qui, ayant rapporté le fait à Hélène, reçurent d'elle l'ordre d'agir conformément à leurs obligations.

Il nous semble que la première narration est plus vraisemblable, car le prince André Schouisky resta en prison pendant toute la durée de la régence d'Hélène. Mais, quoi qu'il en puisse être, le prince Youri, arrêté le 11 décembre, ainsi que tous ses boyards, fut emprisonné dans le même lieu où l'infortuné grand prince Dmitri avait terminé son existence : présage funeste qui lui annonçait la même destinée!

Terreur générale.

Le nouveau gouvernement, en commençant sous de pareils auspices, ouvrait le champ à de vives inquiétudes au sujet de la rigueur qu'il semblait vouloir déployer; et l'intérêt que l'on portait au malheureux Youri redoublait la crainte de la tyrannie. Jean n'ayant que le nom de sou-

verain, et la régente, elle-même, n'agissant que d'après l'impulsion du conseil, la Russie se voyait courbée sous le joug d'une oligarchie menaçante, ce qui, de toutes les situations, est sans contredit la plus dangereuse et la plus insupportable pour les nations; car on peut se soustraire plus facilement à la poursuite d'un seul, qu'à celle de vingt persécuteurs. Un souverain irrascible est, pour ainsi dire, semblable à la divinité irritée, devant laquelle on ne peut que se résigner; mais de nombreux tyrans n'ont pas le même avantage aux yeux du peuple qui, ne voyant en eux que ses semblables, n'en déteste que plus vivement l'abus de la puissance. On disait que les boyards avaient résolu la perte d'Youri, afin d'avoir les mains libres pour agir au détriment de la patrie, et que les autres parens du souverain devaient s'attendre à subir le même sort. Comme ces pénibles idées se présentaient tout naturellement à l'esprit, elles firent une profonde impression sur André, frère puîné de Youri, ainsi que sur ses neveux les princes Belzky, que, dans ses derniers momens, Vassili avait si tendrement recommandés aux boyards. Le prince Siméon Belzky, et Jean Latzky, d'origine prussienne, distingué par ses talens militaires et son expérience, étaient alors à Serpoukhof, occupés de l'organi-

1533.

Trahison des princes Siméon Belzky et Latzky.

1535. sation d'une armée destinée, en cas de guerre, à agir contre la Lithuanie. Mécontens du gouvernement, et ne considérant point la Russie comme leur patrie, ils formèrent de secrètes intelligences, s'entendirent avec le roi Sigismond, et passèrent en Lithuanie. Cette trahison inattendue, objet de surprise pour la cour, donna lieu à de nouvelles rigueurs. Le prince Jean Belzky, principal voïévode et membre du conseil souverain, était à Kolomna, où il préparait le camp que devait occuper l'armée. Il fut arrêté, chargé de fers, ainsi que le prince Vorotinsky et ses jeunes fils. Traités comme complices de Siméon et de Latzky, sans en avoir été convaincus, ou du moins sans avoir été jugés solennellement, ils furent tous emprisonnés. Cependant le plus vieux des Belzky, le prince Dmitri, ne fut ni inquiété, ni soupçonné. On apprit bientôt après que Michel Glinsky, considéré comme l'âme et le chef du conseil, n'était plus en état de faire du mal aux autres, ni de parer, pour lui-même, aux coups du sort. Cet homme, d'un grand caractère, justifia, par sa fin malheureuse, la confiance que Vassili lui avait témoignée. Il voyait, avec un sensible chagrin, le honteux penchant d'Hélène pour le prince Jean Obolensky-Telennef, qui, entièrement maître de son cœur, aspirait à gou-

Emprisonnement et mort de Mickel Glinsky.

verner et le conseil et l'empire. Michel osa exposer à la régente, avec autant de courage que d'éloquence, le déshonneur qui découle du vice, toujours hideux, mais plus encore sur le trône, où le peuple cherche des vertus capables de justifier la souveraine puissance. Ses exhortations ne servirent qu'à le faire haïr, et sa perte fut résolue. Telennef n'eut qu'à dire un mot pour obtenir le consentement d'Hélène; Glinsky, indignement accusé d'avoir eu l'intention de s'emparer de l'Empire, supposition plus qu'absurde, fut privé de la liberté, et bientôt après de la vie, dans la prison où déjà il avait été renfermé. Le boyard Michel Voronzof, ami de Vassili, sans doute aussi innocent, aussi vertueux que Glinsky, accusé de complicité, partagea sa disgrâce. Glinsky était célèbre en Europe par son esprit, ses passions ardentes, l'éclat de sa fortune et ses malheurs. Il fut grand dignitaire de deux Etats puissans, qu'il trahit l'un après l'autre. Vassili lui avait pardonné, par considération pour Hélène; et enfin il se vit immolé par elle, dans la même prison où, par un étonnant contraste, il éprouva d'abord le sort digne d'un traître, et ensuite celui d'une glorieuse victime de ses sentimens vertueux. Il fut enterré, sans

1534.

pompe, dans l'église Nikita de la Néglina (*a*); mais on l'en exhuma bientôt après, et son corps fut transporté au monastère de la Trinité, où on lui avait préparé un tombeau digne de l'oncle du souverain. Cependant Voronzof, exilé seulement de la cour, survécut à Hélène et à Telennef, ses persécuteurs. Il devint, par la suite, gouverneur de Novgorod, et mourut en 1539, élevé à la dignité de boyard du conseil.

Le prince André, le plus jeune des oncles de Jean, d'un caractère faible et dénué de qualités brillantes, jouissait encore à la cour, ainsi que dans le conseil des boyards, d'une considération marquée. Dans les relations de la Russie avec les autres puissances, on lui donnait même le titre de principal tuteur du grand prince; mais de fait il n'avait aucune influence dans les affaires du gouvernement. Déplorant le sort de son frère, il tremblait pour lui même, et son esprit flottait dans l'irrésolution. Tantôt il recherchait les faveurs de la cour et la blâmait bientôt après en termes peu mesurés, guidé toujours par les insinuations de ses favoris. Six semaines après la mort de Vassili, comme il était encore à Moscou, il se prosterna humblement devant Hélène pour la supplier de lui accorder une augmentation

(*a*) Nom d'une des rues de Moscou.

d'apanages. Sa demande ne fut point accueillie, 1534.
mais on lui donna, en mémoire du prince défunt, ainsi que cela se pratiquait anciennement, beaucoup de vases précieux, des pelisses, des chevaux richement équipés. André partit pour Staritza en se plaignant de la régente, et les flatteurs ne manquèrent pas de profiter de cette disposition de son esprit : les uns disaient à ce prince que déjà l'on préparait sa prison ; les autres rapportaient à Hélène qu'elle était l'objet des calomnies d'André. Il y eut, à ce sujet, plusieurs explications, pour lesquelles le prince Jean Schouisky se rendit à Staritza, et André vint lui-même à Moscou : on se prodigua des assurances réciproques d'amitié, auxquelles de part et d'autre on n'ajoutait aucune foi, bien que le métropolitain en garantît la sincérité. Hélène ayant insisté pour connaître ceux qui excitaient entre elle et le frère de feu son époux des causes de mésintelligence, André ne nomma personne. Il répondit vaguement que sa conduite résultait de sa propre conviction, et l'on se sépara avec une apparente amitié, bien éloignée d'une réconciliation sincère.

Ce fut le 26 août 1536 que le prince Youri 1536.
mourut en prison ; on assure qu'il termina sa vie dans les horreurs de la faim. A cette affreuse

Mort du prince Youri.

nouvelle, André fut accablé et frappé de terreur. La régente l'ayant fait appeler pour siéger dans le conseil où devaient se traiter des affaires relatives à la politique extérieure, il se déclara malade et demanda un médecin. Théophile, dont nous avons déjà parlé, ne le trouva que légèrement indisposé. Cependant on annonçait à Hélène qu'André n'osant se rendre dans la capitale, avait l'intention de prendre la fuite. Ce malheureux prince écrivait lui-même à la régente : « *La maladie, le chagrin m'ont privé* » *des facultés de l'esprit et de la pensée. Que* » *votre gracieuse bienveillance serve à me ranimer ! Eh quoi ! notre souverain pourrait-il* » *ordonner de m'arracher d'ici et de me faire* » *transporter sur un brancard ?* » Hélène envoya auprès de lui Dossifeï, supérieur de Kroutitzki, à l'effet de calmer son inexprimable frayeur, et dans le cas où il aurait de mauvaises intentions, afin de l'excommunier au nom de l'église. Un boyard qu'André avait dépêché à Moscou, fut arrêté en route, et les princes Obolensky, Nikita Khromy, ainsi que le grand écuyer Telennef, se rendirent à Volok avec une nombreuse troupe de cavalerie légère, destinée à la poursuite du fuyard, si les exhortations de Dossifeï ne produisaient aucun effet. D'un autre côté

1537.

on assurait à André que les Obolensky venaient pour s'emparer de sa personne, ce qui le détermina à quitter promptement Staritza avec sa femme et son jeune fils. Il s'arrêta à la distance de soixante verstes, et après avoir délibéré sur sa position, il se détermina à enfreindre ses sermens, à lever une armée, à s'emparer d'abord de Novgorod, et de toute la Russie s'il pouvait y parvenir. Il fit circuler un manifeste adressé aux enfans-boyards des divers gouvernemens, et conçu en ces termes : « *Le grand prince est encore un enfant, et vous ne servez que les boyards. Rendez-vous auprès de moi, vous serez recompensés.* » En effet, plusieurs d'entre eux se présentèrent à lui avec les meilleures dispositions; d'autres firent parvenir les circulaires séditieuses au conseil d'Etat, qui reconnut l'indispensable nécessité d'ordonner de rigoureuses mesures. Le prince Nikita Obolensky se porta en toute hâte pour défendre Novgorod, tandis que le prince Telennef, à la tête de la cavalerie légère, suivait André à la piste. Celui-ci ayant quitté la grande route venait de se jeter sur la gauche du côté de Staroï-Roussi. Telennef l'ayant atteint à Tioukhol, fit toutes les dispositions nécessaires pour commencer le combat. André, de son côté, se mit à la tête de ses ca-

Fuite, projets et emprisonnement du prince André Ivanovitch.

valiers, et tira l'épée; mais il parut hésiter et entra en pourparlers, exigeant que Telennef affirmât par serment que ni le grand prince ni Hélène ne tireraient aucune vengeance de lui. Telennef le jura, après quoi ils prirent ensemble le chemin de Moscou où, à leur arrivée, la grande princesse témoigna son courroux à son favori. Elle lui reprocha d'avoir osé de son chef promettre sûreté à un rebelle, sans y être autorisé par le grand prince; ensuite elle ordonna de mettre André aux fers et de l'enfermer dans une étroite prison. La princesse, sa femme, fut gardée à vue ainsi que son fils. Ses boyards, ses conseillers et ses serviteurs fidèles furent mis à la torture, sans égard au rang de prince : les uns moururent dans les tourmens, les autres dans les cachots. Quant aux enfans-boyards qui s'étaient attachés au parti d'André, ils furent traités comme traîtres, et pendus, au nombre de trente, sur la grande route de Novgorod, à une certaine distance les uns des autres. André eut le même sort que son frère; il périt de mort violente, au bout de six mois, et fut, ainsi que lui, inhumé avec pompe dans l'église de St.-Michel Archange. André méritait sans doute une punition exemplaire, car il avait réellement organisé une révolte; mais les supplices secrets an-

Supplice des boyards et enfans-boyards.

Mort du prince André.

noncent une pusillanimité criminelle, et sont toujours contraires aux lois : le courroux affecté d'Hélène contre Telennef ne peut en aucune manière justifier cette perfidie. 1537.

C'est ainsi que dans l'espace de quatre années de la régence d'Hélène, les deux oncles paternels du grand prince, et celui de sa mère, furent mis à mort en son nom, et qu'un de ses cousins, au deuxième degré, fut jeté dans un cachot. Beaucoup de boyards d'André, d'une naissance illustre, furent dégradés et subirent publiquement le dernier supplice ; de ce nombre se trouvaient les princes Obolensky, Pronsky, Khovansky, Paletzky. Hélène, redoutant les suites fatales que pourrait occasioner l'apparence de la faiblesse pendant la minorité du grand prince, crut montrer de la fermeté par de sanglantes exécutions. Mais autant cette qualité est indispensable à l'intérêt de l'Etat, lorsqu'elle a pour principe l'amour sincère du bien public, autant la cruauté est pernicieuse, car elle ne sert qu'à exciter la haine ; et l'on peut dire avec certitude, que jamais un gouvernement ne doit compter sur des succès, s'il n'est appuyé de l'amour de la nation. Par un mélange étonnant de sentimens opposés, Hélène livrée aux charmes d'une tendresse illégitime, montrait la férocité d'une

Affaires politiques.

âme sanguinaire. Quant aux affaires de la politique extérieure, la régente et le conseil, toujours fidèles au système de Vassili, aimaient la paix sans redouter la guerre.

1534 — 1538.

Après avoir annoncé aux puissances voisines l'avénement de Jean au trône de Russie, Hélène et les boyards confirmèrent les relations amicales qui existaient avec la Suède, la Livonie, la Moldavie, les princes nogaïs et le tzar d'Astrakhan. En 1535 et 1537, les ambassadeurs de Gustave-Vasa arrivèrent à Moscou, chargés par leur maître de complimens flatteurs; ils se rendirent ensuite à Novgorod, où l'on conclut une trêve de soixante ans, par laquelle Gustave s'engageait à n'aider en rien ni la Lithuanie, ni la Livonie, en cas de guerre avec la Russie. On arrêta : 1°. d'envoyer des ambassadeurs sur les bords de la rivière Oksa, afin de rétablir les anciennes frontières fixées entre la Suède et la Russie sous le règne du roi Magnus.

Trêve avec la Suède et la Livonie.

2°. La liberté de commerce entre les sujets des deux puissances, sous la protection des lois.

3°. De livrer les déserteurs de part et d'autre. Les plénipotentiaires de Gustave étaient Knout Andresson et Biorn Klasson, et ceux de la Russie, le prince Boris Gorbaty et Michel Voronzof, boyards du conseil et gouverneurs de Novgo-

rod, qui, en 1535, ratifièrent également la paix avec la Livonie pour dix-sept ans. A cette époque le vieux Plettemberg, le plus distingué de tous les grands-maîtres de l'Ordre, n'existait plus. Son successeur, Herman de Briouguenai, archevêque de Riga, supplia instamment le grand prince, au nom de tous les chevaliers, des seigneurs allemands et des sénateurs ou conseillers de la Livonie, de leur accorder amitié et protection. Il fut convenu que la Narova serait toujours considérée comme frontière entre la Livonie et la Russie; que le commerce mutuel ne serait ni entravé, ni exposé à aucune violence; que, même en cas de guerre entre les parties contractantes, les marchands ne seraient point inquiétés, et que l'on respecterait leurs propriétés; que les sujets russes ne seraient pas mis à mort en Livonie, ni ceux de Livonie en Russie, sans en avertir préalablement leurs gouvernemens respectifs; que les Allemands protégeraient les églises et les habitations des Russes qui se trouveraient dans leurs villes, etc. Le traité se terminait ainsi : « *Que la malédiction de Dieu, la* » *peste, la famine, le feu et le glaive tombent* » *sur celui qui enfreindra son serment.* »

1534 — 1538.

Moldavie.

Pierre, voïévode de Moldavie, rechercha avec la même ardeur la protection du grand

prince. Quoiqu'il payât déjà un léger tribut aux Turcs, il se considérait encore comme hospodar indépendant : rien n'entravait son système politique; il faisait la paix et la guerre suivant sa convenance, et gouvernait le pays en souverain absolu. Comme la Russie, qui professait la même religion, pouvait, par son influence, servir utilement la Moldavie, tant à Constantinople qu'en Tauride, de son côté, cette puissance pouvait nous aider à contenir la Lithuanie. Sounjar, boyard moldave, se rendit à Moscou en 1535, et de notre côté, l'ambassadeur Zobolotzki fut envoyé auprès de Pierre pour lui donner l'assurance que le grand prince ne l'abandonnerait en aucune occasion. Il est certain que la Russie possédait en lui un allié sincère, toujours prêt à agir contre Sigismond, et à porter la dévastation sur le territoire de la Pologne; mais elle ne fut point elle-même en état de soustraire cet hospodar aux atteintes du terrible Soliman, qui (en 1537) porta le fer et le feu dans la Moldavie, la dévasta entièrement, exigea enfin un tribut fixe et considérable, ainsi que l'entier asservissement de ce peuple. Les Moldaves n'opposèrent point au sultan une inutile résistance; mais à force de prières ils obtinrent au moins de lui la permission de choisir eux-mêmes leur souverain, prérogative dont ils

1534 — 1538.

jouirent environ pendant un siècle. Le trésor de l'hospodar, quantité d'or, des diadèmes, de riches images et croix, tombèrent entre les mains des Turcs. La ruine de cette puissance, alliée des Russes par la croyance et d'intimes relations, causa à Moscou de stériles regrets; mais on ne songea pas à trouver les moyens propres à soulager son sort. La régente et les boyards n'avaient pas jugé convenable de renouveler nos relations avec Constantinople. Cependant, en 1538, Soliman envoya à Moscou le grec Andreïan pour y faire divers achats. Il l'avait chargé aussi pour notre jeune souverain d'une lettre dans laquelle il se plaignait de cette froideur, en rappelant avec intérêt l'amitié qui avait subsisté entre lui et Vassili.

Ambassadeur turc.

Le conseil de régence ayant fait partir pour Astrakhan un envoyé, porteur d'une proposition d'alliance, le tzar Abdyl-Rakhman, qui avait tout à redouter du khan de Crimée et des Nogaïs, l'accueillit avec reconnaissance; mais quelques mois après il fut détrôné par les Nogaïs, qui, s'étant rendus maîtres d'Astrakhan, l'en chassèrent, pour donner la couronne à un certain Dervéchel. Cependant Chidiak, Mamaï, Kotoun et plusieurs autres princes des nombreuses bandes de nomades des stepps qui faisaient un

Astrakhan.

Relations avec les Nogaïs.

commerce avec la Russie, désiraient conserver la paix ; mais ils se plaignaient des Cosaques de Metchersky, qui troublaient leur tranquillité, leur enlevaient des chevaux par milliers, et emmenaient leurs sujets en captivité. Ils en demandaient satisfaction, outre des présens, comme pelisses de zibeline, draps, armures, etc., et voulaient être traités avec considération et honneur. Ils exigeaient, par exemple, que le grand prince leur donnât, dans ses lettres, les titres de *frères* et de *souverains* comme à des khans qui ne le cédaient en rien à celui de Crimée, et qu'il envoyât pour traiter avec eux, non pas de simples officiers, mais des boyards : ils menaçaient, en cas de refus, d'en tirer vengeance, rappelant que leurs pères avaient vu Moscou, et que les enfans pourraient aussi en considérer les murailles ; enfin, ils se vantaient d'avoir trois cent mille guerriers, *dont les chevaux légers égalaient les oiseaux en vitesse*. Les boyards leur promirent satisfaction, et convinrent avec eux de maintenir la liberté du commerce. La Russie se procurait, par ce moyen, de grandes richesses en chevaux et en bétail. Pour en donner une idée, il nous suffira de dire, qu'en 1534, les ambassadeurs nogaïs étaient accompagnés de cinq mille marchands qui conduisaient en-

semble cinquante mille chevaux, sans compter les autres espèces de bétail. Ces princes s'engagèrent en outre à rendre compte aux Russes de tous les mouvemens de la horde de Crimée, et d'empêcher ces brigands d'approcher de nos frontières. Chidiak, qui se considérait comme chef de tous les Nogaïs, écrivait à Jean de lui accorder, ainsi qu'à un khan, un *présent annuel de souvenance*. Les boyards lui répondirent que le grand prince récompensait les khans suivant les services qu'ils lui rendaient, mais que personne ne recevait de lui de présent annuel. Mamaï, qui prenait le titre de kalga de Chidiak, se distinguait par l'éloquence de ses lettres, et même par une espèce de philosophie. Pour exprimer à Jean ses regrets concernant la mort de son père, il lui disait : « *Cher frère, ni toi ni moi* » *n'avons engendré la mort; elle nous est* » *venue par Adam et Eve. Les pères meurent* » *et les enfans en héritent. Je mêle mes larmes* » *aux tiennes; mais il faut se soumettre à l'i-* » *nexorable nécessité.* » Les lettres de ces Nogaïs, quoiqu'en style ampoulé et chargé de métaphores en usage chez les Orientaux, prouvent cependant une certaine culture d'esprit remarquable chez un peuple nomade.

La régente, ainsi que les boyards, ayant ré-

Ambassade à Charles V.

solu de renouveler nos relations amicales avec l'empereur, envoyèrent à cet effet deux ambassadeurs, Youri Skobeltzin et Dmitri Vassilief, auprès de Charles-Quint et de son frère Ferdidand, roi de Hongrie et de Bohême. Les particularités de cette mission nous sont inconnues.

Les points principaux qui fixaient principalement l'attention de notre politique, étaient la Tauride, la Lithuanie et Kazan. Le grand prince proposa une alliance au khan Sahib-Ghireï, la paix à Sigismond, et sa protection à Enalei. Par un nouveau traité, garanti par serment, le tzar et le peuple de Kazan se reconnurent sous la dépendance immédiate de la Russie. Le roi Sigismond répondit avec fierté : « *Je puis consentir à la* » *paix, si, par considération pour ma vieillesse,* » *le jeune grand prince consent à envoyer ses* » *ambassadeurs auprès de moi, ou bien sur la* » *frontière.* » Le roi, espérant pouvoir profiter de la minorité de Jean, exigea la restitution de toutes les villes qui lui avaient été enlevées par Vassili; et, comme il prévoyait un refus, il sut décider le khan de Crimée à s'allier avec lui contre la Russie. Le courrier envoyé à Sahib-Ghireï n'était pas encore de retour, lorsqu'on apprit à Moscou que les Tatars d'Azof et de Crimée étaient entrés dans le gouvernement de

Serment des Kazanais.

Réponse fière de Sigismond.

Invasion des Tauriens.

Rézan; mais les voïévodes princes Pounkof et Gatef, qui se trouvaient postés sur les bords de la Prona, les défirent complètement. Ce premier succès militaire, sous le règne de Jean, valut aux généraux qui l'avaient obtenu, des témoignages solennels de la bienveillance du grand prince. 1534 — 1538.

1534. Guerre avec la Lithuanie.

La régente et les boyards, persuadés que la guerre avec la Pologne était inévitable, firent leurs préparatifs; mais malgré leur activité, Sigismond les prévint. Les princes Belzky et Latzky, qui nous avaient trahis, avaient reçu du roi le plus gracieux accueil, et il leur avait assigné des domaines considérables. Ce prince ayant appris par eux la conduite d'Hélène, la tyrannie qu'exerçaient les boyards et le mécontentement général de la nation, conçut le projet de reprendre tout ce que Jean et Vassili avaient enlevé à la Lithuanie. André Némirof, voïévode de Kief, se porta avec une nombreuse armée sur les frontières de Seversk, forma le siége de Starodoub et en brûla les faubourgs; mais les Russes, qui composaient la garnison sous les ordres du brave André Levin, ayant fait une vigoureuse sortie, répandirent une telle épouvante parmi les Lithuaniens, qu'ils se retirèrent dans le plus grand désordre. Alexandre Kaschin, gouverneur de Starodoub, en-

voya à Moscou quarante canonniers avec tout leur équipage, ainsi qu'un officier de marque nommé Soukhodolsky, fait prisonnier dans leur retraite. Les Lithuaniens, pour se dédommager du peu de succès de cette expédition, incendièrent Radogotch, place peu fortifiée, où le brave Mathieu Likof, voïévode moscovite, périt dans les flammes. Ils firent prisonniers un assez grand nombre d'habitans, et s'étant portés sur Tchernigof, ils tirèrent pendant plusieurs heures contre la ville, avec des pièces de gros calibre. Le vigilant voïévode, prince Féodor Mezetzky, alors dans cette ville, sut, par le feu bien dirigé de son artillerie, empêcher les ennemis de s'approcher de la place. La canonnade ayant cessé avec le jour, il profita de l'obscurité pour pénétrer avec ses troupes dans le camp lithuanien, où cette attaque inattendue jeta la plus grande confusion. Les ennemis, accablés de fatigue et de sommeil, n'opposèrent presque aucune résistance; ne pouvant se reconnaître pendant la nuit, ils s'entretuaient les uns les autres en fuyant de tous côtés; leur artillerie ainsi que les équipages restèrent entre nos mains, et lorsque le jour parût, on ne découvrit plus un seul ennemi aux environs de la ville. Le voïévode de Sigismond, désespéré et honteux de sa défaite, se retira à Kief. C'est

ainsi que les espérances de Sigismond furent déçues ; car, d'après les rapports des traîtres Belzky et Latzky, il comptait s'emparer de toute l'Ukraine sans trouver aucune opposition. Ce fut dans le même temps que le prince Alexandre Vichnevetzky, autre voïévode lithuanien, se présenta sous les murs de Smolensk ; mais le prince Nikita Obolensky, gouverneur de cette ville, ne lui donna pas le temps d'en brûler les faubourgs ; il le battit et le poursuivit à plusieurs verstes de distance.

1534.

13 septembre.

Cependant les détails de ces hostilités étant parvenus à Moscou, le conseil des boyards, rassemblé en présence du jeune prince et d'Hélène, pria le métropolitain de bénir les armes des Russes dans cette guerre contre la Lithuanie. Alors le métropolitain s'adressant à l'enfant souverain, lui dit : « *Prince, le moment est venu de prendre les armes pour ta défense ainsi que pour la nôtre ; agis, et nous seconderons tes efforts par nos prières. Périsse l'agresseur ! et que le Tout-Puissant fasse triompher le bon droit !* » L'automne était déjà fort avancé lorsque l'armée russe sortit de Moscou ; elle était commandée par deux généraux en chef, les princes Michel Gorbaty et Nikita Obolensky-Telennef, favori d'Hélène, qui voulant s'illustrer dans la carrière des

armes, était à la tête de l'avant-garde. Tous les villages lithuaniens, du côté de la frontière de Smolensk, furent réduits en cendres ainsi que les faubourgs de Doubrovna, d'Orscha, de Droutzk, de Borissof. Comme l'ennemi ne s'était point présenté et que l'on ne formait pas le siége des villes, les voïévodes russes s'avancèrent, en ravageant le pays, jusqu'à Molodetschna, où ils opérèrent leur jonction avec le gouverneur et prince Boris Gorbaty, qui, à la tête des Novgorodiens et des Pskoviens, avait dévasté tous les environs de Polotzk, Vitebsk et Breslavle. Cependant, malgré l'épaisseur des neiges et le froid rigoureux de la saison, les Russes se portèrent contre Vilna, où le roi se trouvait en personne. La proximité de notre armée lui causait de vives inquiétudes; il distribuait de tous côtés des ordres sans oser rien entreprendre contre les Russes, au nombre de cent cinquante mille. Plusieurs détachemens de nos troupes légères s'approchèrent jusqu'à quinze verstes de Vilna, en pillant et brûlant le pays. Mais enfin nos voïévodes, satisfaits de la terreur qu'ils avaient inspirée à Sigismond, ayant d'ailleurs tout détruit jusqu'aux frontières de la Livonie sans avoir livré bataille, reprirent, dans le mois de mars, le chemin de la Russie par le gouvernement de Pskof, chargés de butin et em-

menant avec eux un grand nombre de prisonniers. D'un autre côté les voïévodes Féodor Telennef et Trostensky se portèrent de Starodoub du côté de Mozir, Tourof, Mohilef avec autant de succès; ils brûlèrent les villages et mirent à mort ou firent captifs les habitans de ces malheureuses provinces, sans avoir eu un seul combat à soutenir. Bien que Sigismond fût déjà avancé en âge, ce n'était cependant pas le défaut d'énergie de sa part qui nous permettait d'entreprendre ces *excursions militaires* si destructives; cette facilité résultait de la faiblesse même de la Lithuanie. Comme elle n'avait point d'armée organisée et permanente, il s'agissait d'abord d'en créer une, ce qui devait entraîner des longueurs; d'ailleurs le gouvernement lithuanien ne pouvait mettre en usage les mêmes moyens que ceux d'une autocratie ferme et vigoureuse; car la Pologne était encore un royaume particulier dont chaque seigneur était lui-même souverain dans ses domaines, et ce n'était qu'avec répugnance qu'elle s'armait pour la défense de la Lithuanie. Les annalistes disent à la gloire des Russes, que, dans le cours des dévastations exercées par eux, ils respectèrent toujours les églises orthodoxes, et qu'ils renvoyèrent même généreusement un grand nombre de prisonniers de même croyance que la leur, 1534.

Le traité d'alliance que la Lithuanie avait conclu avec le khan de Crimée, eut des suites funestes pour ce dernier; car Islam, se rappelant l'ancienne amitié qui avait existé entre la Tauride et la Russie, leva en notre faveur l'étendard de la révolte, après s'être assuré l'appui des principaux seigneurs. Il se mit à la tête du gouvernement, et Sahib détrôné se retira à Kirkor, nourrissant l'espoir de réduire bientôt le séditieux Islam par le moyen du sultan. Cette circonstance devait nous paraître avantageuse; car Islam, qui redoutait les Turcs, fit proposer une étroite alliance au grand prince, et lui annonça que déjà vingt mille Tauriens agissaient contre la Lithuanie. Les boyards moscovites voulant mettre à profit les dispositions favorables du nouveau khan lui envoyèrent le prince Alexandre Striga en qualité d'ambassadeur; mais il ne remplit point sa mission, et s'arrêta de son propre mouvement à Novgorod, d'où il écrivit au grand prince que le khan nous trompait; qu'il n'était réellement que kalga de la horde quoiqu'il eût prit le titre de khan, et qu'il avait juré depuis peu à Sigismond, au nom de Sahib Ghireï, de traiter la Russie en pays ennemi. Ces rapports etaient de toute fausseté. Striga fut menacé de la colère du grand prince, et l'on fit partir

Islam gouverne la Tauride.

à sa place le prince Mezetzky, à l'effet de conclure au plus vite cette alliance importante. 1535.
Islam ne tarda pas à faire parvenir à Moscou l'acte du traité conclu; mais les boyards ne voulurent point le ratifier en raison de la clause suivante, qui s'y trouvait incluse : « *Celui qui maintenant serait l'ennemi du grand prince, deviendra son ami, s'il est le mien.* » Cependant Islam consentit à rayer du traité cette condition humiliante : il jura amitié *à son jeune frère Jean*, et fit valoir le désintéressement généreux qui l'avait porté à rejeter avec mépris les riches présens que Sigismond lui avait offerts, savoir : dix mille pièces d'or et vingt mille pièces de drap. Cependant il exigeait qu'en reconnaissance de ce procédé, on lui fournît des canons, et qu'on y ajoutât cinquante mille dengas. Il se plaignait aussi de ce que le grand prince n'avait point rempli le testament de son père, qui, disait-il, lui avait légué la moitié de son trésor. Du reste, le khan nous garantissait l'intégrité et la sûreté de nos frontières; il informait en même temps notre souverain que le prince Boulgak, l'un des généraux de Sahib-Ghireï, était sorti de Prékop à la tête d'une troupe de brigands, mais que sans doute il n'oserait pas inquiéter la Russie. En effet, Boulgak, réuni à l'hetmann Dachkovitch, avait

par une subite irruption dans le territoire de Seversk, causé beaucoup de dommage aux habitans. Les boyards n'adressèrent, à cet égard, que des reproches très-modérés à Islam; ils ne lui firent aucune menace, lui témoignant au contraire qu'ils avaient confiance entière dans la sincérité de son amitié pour la Russie.

Les gens de Belzky et de Latzky ne voulant plus servir ces traîtres, s'étaient enfuis de Vilna, emportant les trésors de leurs maîtres. Revenus à Moscou, ils racontèrent aux boyards que Sigismond faisait marcher une armée considérable contre Smolensk. Il était important de prévenir le danger, et, comme l'armée était en état d'agir, le principal voïévode, prince Vassili Schouisky, ainsi que Telennef, favori d'Hélène, qui commandait toujours l'avant-garde, marchèrent en toute hâte à la rencontre de l'ennemi. Ne l'ayant point aperçu, ils brûlèrent les faubourgs de Mstislavle, s'emparèrent du fort, envoyèrent les prisonniers à Moscou, et marchèrent en avant sans rencontrer d'obstacles. Les Novgorodiens et les Pskoviens avaient l'ordre de pénétrer d'un autre côté en Lithuanie, d'élever un fort sur les bords du lac Sébéja, et de faire ensuite leur jonction avec Schouisky; mais les princes Boris, Gorbaty et Michel Voronzof qui

les commandaient, n'exécutèrent qu'une partie de ce qui leur avait été prescrit; ils se contentèrent d'envoyer au lieu fixé un détachement d'enfans-boyards sous les ordres du voïévode Bouterlin, et restèrent eux-mêmes à Opotchka, refusant de se réunir à Schouisky. Bouterlin éleva sur le Sébéja, une forteresse qui reçut le nom d'Ivangorod; il fit sur le territoire lithuanien toutes les dispositions nécessaires à l'exécution de cette entreprise, aussi tranquillement que s'il eût été sur le nôtre; il dirigea lui-même les travaux pendant plusieurs mois, et lorsque cette forteresse fut achevée, il la fit approvisionner de vivres et de munitions de guerre; et pendant cet intervalle, il ne fut pas troublé un instant par l'ennemi qui ne donnait aucun signe de vie. 1535.

Construction d'une forteresse en Lithuanie.

29 juin.

Cependant Sigismond ne restait pas dans l'inaction, et quoiqu'il n'eût opposé aucune résistance aux Russes dans le cours de leurs dévastations sur la partie orientale de la Lithuanie, il faisait partir quarante mille hommes contre nos provinces méridionales; et tandis que Schouisky ruinait les environs de Kritschef, Radomle et Mohilef, les voïévodes lithuaniens Youri Radzivil, André Némirof, Yan, Hetmann de Torn, le prince Elie Ostrojsky et le traître Belzky s'avançaient contre Starodoub. Les boyards moscovites,

informés de leur marche, envoyèrent en toute diligence de nouvelles troupes pour défendre ces contrées; mais ils apprirent presque en même temps que quinze mille Tauriens se précipitaient sur les bords de l'Oka, que les villages de Rézan étaient la proie des flammes, et qu'un grand nombre d'habitans avaient été victimes de ces barbares; en un mot, Islam nous avait trompés. Séduit par l'or de Sigismond, il avait dirigé cette invasion pour servir le roi, quoiqu'il se nommât toujours allié de la Russie, en assurant que ce n'était pas lui, mais Sahib qui nous faisait la guerre. Son ambassadeur fut arrêté à Moscou; l'on fit rebrousser chemin à l'armée qui marchait du côté de Starodoub, et l'on rassembla quelques mille hommes à Kolomna. Enfin le prince Dmitri Belzky et celui de Mstislavle repoussèrent ces brigands des bords de l'Oka, et s'étant mis à leur poursuite ils les chassèrent jusque dans leurs stepps.

20 août. Incursion des Tauriens.

Les Lithuaniens profitant de cette coopération des Tatars de la Tauride, et de la situation de la petite Russie qui se trouvait sans défense, formèrent d'abord le siége de Gomel, dont le prince Obolensky-Tchepin était gouverneur. Ce chef sans courage se retira, avec ses gens et son artillerie, jusqu'à Moscou, où il fut jeté dans un cachot. La place fut obligée de se rendre sans

coup férir. Les Lithuaniens espéraient s'emparer avec la même facilité de Starodoub ; mais elle avait pour chef le digne prince Féodor Telennef, dont l'intrépidité opposa aux ennemis la plus vigoureuse résistance. Malgré leurs pertes journalières, les voïévodes de Sigismond résolurent de continuer le siége ; enfin ils firent jouer des mines pratiquées secrètement, dont la terrible explosion fit écrouler les murailles et ébranla toute la ville, qui fut bientôt en feu ; alors l'ennemi, profitant d'une épaisse fumée, pénétra dans les rues. Le prince Telennef, à la tête de ses cavaliers, fit des prodiges de valeur : deux fois les Lithuaniens furent repoussés jusqu'à leur camp, laissant une partie de leurs soldats foulés aux pieds des chevaux ; mais enfin, accablé par le nombre, épuisé de fatigue et hors d'état de se faire jour à travers les colonnes de l'ennemi, Telennef fut fait prisonnier ainsi que le prince Stitzky. Pierre Romodanofsky, officier de marque, fut tué dans cette affaire; Nikita Koulitchef mourut de ses blessures deux jours après, et treize mille habitans des deux sexes périrent ou dans les flammes ou par le fer de l'ennemi ; un petit nombre seulement parvint à s'échapper, et répandit la terreur sur tout le territoire de Séversk, en y apportant la nouvelle de ce désastre. La ville

1535.

Les Lithuaniens s'emparent de Gomel et de Starodoub.

29 août.

de Potchepa, mal fortifiée, ne pouvant soutenir une attaque, son commandant Féodor Soukin, guerrier distingué par sa vigilance, y fit mettre le feu, après avoir ordonné aux habitans de s'éloigner avec leurs effets précieux, ou d'enfouir ce qu'ils ne pourraient transporter. De cette manière, les Lithuaniens n'y trouvèrent que des monceaux de cendres, et s'en retournèrent dans leurs foyers après cette dernière expédition. Quant à Schouisky, il livra aux flammes tous les lieux aux environs de Kniajitcha, Sklof, Orscha, Doubrovna, et se retira à Smolensk.

Septembre.

Sédition à Kazan.

Le nombre de nos ennemis s'accrut encore par la sédition de Kazan. Les seigneurs de ce pays, de tout temps irrités de la dépendance que leur imposaient les Russes, excités à la révolte par Sahib-Ghireï, persuadés d'ailleurs que la minorité du grand prince enlevait à la Russie une grande partie de sa puissance, se réunirent à la tzarine Gorchadna et au prince Boulat contre Enalei, et l'ayant détrôné, ils le mirent à mort hors de la ville, sur les bords de la Kazanka. Ils rappelèrent alors Safa-Ghireï, qui se trouvait en Tauride, afin qu'il rétablît la liberté, l'indépendance de la nation, et lui donnèrent pour femme la veuve d'Elanei, fille de Youssouf, prince nogaï. Les boyards, intéressés à connaître avec

exactitude les circonstances de ce changement, envoyèrent, à Kazan, un courrier chargé d'une lettre adressée au tzar et aux houlans. Mais, avant son retour, les Tatars de Gorodetz apportèrent à Moscou la nouvelle que plusieurs des principaux seigneurs de Kazan, mécontens de la tzarine et du prince Boulat, étaient venus les trouver sur les bords du Volga; qu'ils étaient déjà au nombre de cinq cents, et voulaient rester fidèles à la Russie, certains de chasser Safa-Ghireï si le grand prince rendait la liberté à Schig-Alei et le replaçait sur le trône de Kazan. Les boyards, entraînés par la situation des choses, conseillèrent à Hélène de ne pas perdre un instant pour rappeler Schig-Alei, qui était toujours en prison à Belozersk. En conséquence, on lui communiqua les gracieuses intentions du grand prince, et il fut invité à se rendre à la cour de Moscou. Nous allons donner au lecteur les détails remarquables de cette réception. 1535.

Schig-Alei rentre en faveur.

Le grand prince, alors âgé de six ans, était placé sur le trône. Alei, dans les transports de joie que lui inspirait le changement inespéré de sa fortune, s'inclina profondément, et s'étant ensuite agenouillé, il proféra, dans cette position, un discours souvent interrompu par ses larmes, où il retraçait avec chaleur les bienfaits

1536. qu'il avait reçus du père de Jean ; il s'accusait
lui-même d'orgueil, de perfidie, et en général
de coupables intentions, prodiguant des louanges
9 janvier. à la magnanimité de Jean. Il était paré d'une
riche pelisse. Après avoir satisfait à ses devoirs
envers le grand prince, il témoigna le désir
d'être présenté à Hélène ; ce qui eut lieu au pa-
lais de Saint-Lazare. Il fut reçu à la descente de
son traîneau, par Vassili Schouisky et le grand-
écuyer Telennef. Le grand prince se trouvait
avec sa mère, entourée des dames les plus dis-
tinguées ; plus loin étaient les boyards. Jean lui-
même s'avança jusqu'au vestibule, où il accueillit
le tzar et le présenta à la régente. Alei se pros-
terna devant elle, la tête sur le parquet, et mau-
dit son ingratitude ; il se déclarait son indigne
vassal, enviant le sort de son frère Enalei, mort
pour le grand prince, et désirant qu'une sem-
blable destinée vînt effacer les traces de son
crime. Karpof, grand officier, lui répondit, au
nom d'Hélène, d'une manière à la fois imposante
et gracieuse : « *Tzar Schig-Alei*, lui dit-il,
» *Vassili Ivanovitch t'avait mis au ban de l'Em-*
» *pire ; Jean et Hélène veulent bien t'absoudre*
» *aujourd'hui et te pardonner ta faute. Rends-*
» *toi digne de cette haute faveur. Nous te pro-*
» *mettons d'oublier le passé ; mais songe à ton*

» *nouveau serment de fidélité!* » Alei, comblé de présens, fut congédié avec honneur, et de son côté, son épouse, Fatmé-Saltan, fut reçue par les dames de la cour, qui l'aidèrent à descendre de traîneau. Hélène alla au devant d'elle jusqu'au vestibule. Fatmé dîna au palais avec la régente, et Jean la complimenta en langue tatare. Il était placé, avec les boyards, à une table particulière; la tzarine et la régente en occupaient une autre avec les femmes des boyards. Les principaux officiers de la cour faisaient le service en grande cérémonie, et le prince Repnin remplissait auprès de Fatmé les fonctions d'échanson. A la fin du repas, Hélène présenta une coupe à la tzarine; et jamais, selon les annalistes, il n'y eut à la cour de Moscou de festin aussi somptueux; car la régente, qui aimait la magnificence, ne laissait passer aucune occasion de laisser apercevoir que le souverain pouvoir résidait entre ses mains. 1536.

Guerre contre Kazan.

La conspiration des seigneurs de Kazan contre Safa-Ghireï n'ayant pas eu de succès, et ce tzar ayant répondu avec insolence aux lettres qui lui avaient été adressées au nom de Jean, il fallut recourir aux armes. Les princes Goundourof et Zamouizky, généraux moscovites, reçurent l'ordre de se porter de Metchéra sur

le territoire de Kazan; mais à la vue des Tatars arrivés près du Volga, ils se retirèrent, et ne firent même au grand prince aucun rapport relatif à l'ennemi, qui, étant entré tout à coup dans la province de Nijni-Novgorod, y exerça, en liberté, toutes sortes de brigandages. Les courageux habitans de Balakhna voulurent tenir la campagne; mais peu exercés à la guerre, après d'inutiles efforts, ils furent battus par les Tatars, que les voïévodes de Nijni-Novgorod rencontrèrent bientôt après aux environs de Liskof. Cependant ni les uns ni les autres ne voulant en venir aux mains, les Kazanais et les Russes profitèrent de la nuit pour se sauver de différens côtés. Une semblable pusillanimité de la part des chefs moscovites, exigeait des exemples sévères : les princes Goundourof et Zamouizky furent mis en prison, et remplacés par Sabourof et Karpof, qui parvinrent enfin, près de Koriakof, à battre une troupe nombreuse de Kazanais et de Tchérémisses. Les prisonniers envoyés à Moscou, y furent condamnés comme traîtres, comme rebelles, et mis à mort jusqu'au dernier.

Victoire remportée sur les Lithuaniens.

La guerre contre la Lithuanie continuait avec succès pour les armes russes. Une victoire signalée assura l'existence de la nouvelle place

construite sur le Sébéja. Sigismond ne pouvait voir d'un œil indifférent cette forteresse ennemie qui semblait le braver jusque dans ses propres Etats; il ordonna en conséquence à Némirof, gouverneur de Kief, de s'en emparer à quelque prix que ce fût, et l'armée qu'il commandait, composée de vingt mille Lithuaniens et Polonais, vint entourer la place de tous les côtés. Aux terribles explosions de l'artillerie, la terre tremblait, mais les murs n'en étaient point endommagés; car les canonniers lithuaniens, ignorans dans la manœuvre des pièces, tuaient leurs propres gens au lieu d'atteindre l'ennemi; leurs boulets volaient dans toutes les directions, excepté sur la forteresse, tandis que les Russes, au contraire, pointaient juste et portaient la mort dans les rangs ennemis; ils firent enfin une sortie dont le succès fut au-dessus de toute attente. Les assiégeans furent repoussés jusque dans le lac, dont la glace se rompait sous leur poids. Alors Zassekin et Touchin, voïévodes de Sébéja, redoublent d'efforts et ne laissent pas aux malheureux Lithuaniens le temps de se reconnaître; ils les poursuivent, les écrasent et les poussent dans le lac où ils se noient. L'armée lithuanienne fut presque entièrement détruite, et ses drapeaux ainsi que ses canons restèrent entre les mains

1536.

27 février.

des vainqueurs. Némirof ne dut qu'à la vigueur de son cheval le triste bonheur d'échapper au désastre. Il porta au vieux Sigismond les détails de cette malheureuse affaire, dont le résultat répandit la consternation dans toute la Lithuanie. Mais si Kief, Vilna, Cracovie offraient les dehors d'une profonde affliction, Moscou, au contraire, nageait dans la joie. Les trophées de cette victoire furent étalés aux regards du peuple, et les vaillans voïévodes comblés d'honneurs et de gloire. Pour éterniser le souvenir de cet éclatant triomphe, Hélène fit construire à Sébéja une église dédiée à la Ste.-Trinité, et ses troupes continuèrent à agir contre la Lithuanie, sans lui donner le temps de respirer. Outre le rétablissement de Potchepa et Starodoub, les Russes élevèrent deux villes sur le territoire ennemi; savoir : celle de Zavolotchié, dans le district de Rjef, et Velije, dans celui de Toropetz. Les princes Gorensky et Barbatchef brûlèrent les faubourgs de Lioubetch, ceux de Vitepsk, et firent un riche butin ainsi que beaucoup de prisonniers.

Forteresses sur la frontière de Lithuanie.

Le conseil des boyards, fidèle au système suivi jadis par Jean et par Vassili, ne voulut former aucune entreprise offensive contre le khan de Crimée. Enhardie par cette modération,

une troupe de ces brigands s'était avancée jusque sur les bords de la rapide Sosna ; mais ils se retirèrent précipitamment aussitôt qu'ils eurent aperçu notre armée. En avril 1536, ils osèrent encore se présenter sous les murs de Bélef, où ils furent complètement défaits par les voïévodes qui se trouvaient dans ces contrées. Bien qu'Islam, doué d'ailleurs de qualités propres à faire un bon souverain, se fût à peu près réconcilié avec Sahib-Ghireï pour réunir leurs forces contre la Russie, il lui concédait le titre de khan, sans se départir du pouvoir, et bientôt il s'éleva entre eux de nouveaux sujets de mésintelligence, ce qui détermina le perfide Islam à expédier à Moscou plusieurs courriers chargés de lettres amicales, où il manifestait sa haine profonde contre Sahib et Safa-Ghireï, tzar de Kazan. 1536.

Trêve avec la Lithuanie.

Sigismond avait éprouvé que, malgré la minorité de son souverain, la Russie était bien plus puissante que la Lithuanie ; il songea donc à faire la paix, témoignant une grande indignation contre les traîtres Belzky et Latzky. Ce dernier était même en état d'arrestation. Quant à Belzky, il le traitait avec tant de froideur, que celui-ci, poussé par le dépit et la haine dont il était enflammé contre la Russie, passa à Cons-

1536. tantinople, où il rechercha la protection du sultan. En février 1536, un des principaux seigneurs de la cour de Sigismond, Youri Radzivil, faisait, par le moyen de son frère, prisonnier en Russie, parvenir à Telennef, favori d'Hélène, des lettres dans lesquelles il vantait la paix et l'étendue des avantages qu'elle devait rocurer aux deux puissances. Telennef lui répondit que le grand prince n'était point ennemi de la tranquillité, et l'on discuta long-temps sans pouvoir s'accorder sur le lieu des conférences. Sigismond envoya à Jean un de ses dignitaires les plus considérables, pour le complimenter sur son avénement au trône; pour lui faire entendre que, vu sa jeunesse, et par considération pour l'âge avancé du roi, il devait expédier en Lithuanie les plénipotentiaires qu'il chargerait de traiter de la paix; mais les boyards moscovites ne jugèrent pas convenable d'accéder à une demande qui aurait compromis la dignité de l'empire. Sigismond fut enfin obligé de céder; et,
1537. au commencement de 1537, l'on vit arriver à Moscou le voïévode de Polotzk, Yan Glebovitch, avec une suite de quatre cents gentilshommes ou serviteurs. Les deux parties, toujours fidèles à leur système de prétentions exagérées, voulaient l'impossible : les Livoniens

demandaient Novgorod et Smolensk ; de leur côté, les Russes réclamaient Kief avec toute la Russie Blanche : de discussions en discussions on en vint aux injures, et tout se borna à la conclusion d'une simple trêve de cinq ans, sous la condition précise que la Russie conserverait les forteresses de Sébéja et de Zavolotchié, nouvellement construites, et que les Lithuaniens resteraient possesseurs de Gomel. C'est ainsi que la guerre se termina par la concession mutuelle de quelques possessions nouvelles et de peu d'importance. Le boyard Morozof et le prince Paletzky, chargés de se rendre près de Sigismond pour faire ratifier la trêve, firent de vains efforts pour obtenir de ce prince la mise en liberté des prisonniers russes. Il accorda seulement un libre passage, par ses États, aux ambassadeurs du grand prince qui se rendraient auprès de l'empereur et du roi de Hongrie ; mais il refusa de laisser passer les envoyés moldaves qui auraient affaire à Moscou, traitant le voïévode Pierre de pertubateur et d'ennemi de la Pologne. 1537.

Affaires de Crimée.

La Russie n'aurait pu voir, sans un secret dépit, une alliance bien établie entre le khan de Crimée et la Lithuanie, et le but constant de la politique du grand prince tendait à exciter ces deux puissances l'une contre l'autre, à les main-

tenir dans un état de guerre continuel. Il en était de même de la Tauride à l'égard de la Lithuanie et de la Russie. La paix entr'elles ne pouvait lui convenir, puisqu'elle enlevait aux Tatars les moyens d'exercer leurs brigandages dans les possessions russes comme dans celles du roi, et les privait des avantages que leur procurait la guerre. En conséquence, aussitôt qu'Islam eut appris que l'on traitait de la paix, il fit assurer le grand prince qu'il était disposé à agir, avec toutes ses forces, contre le roi; pour lui donner en même temps des preuves de son amitié zélée, il lui annonçait que le prince Belzky, venant de Constantinople, était arrivé en Tauride, et qu'il se vantait de faire la conquête de la Russie avec le secours du sultan. « *Tenez-vous sur vos gardes,* » écrivait-il; *l'ambition et la perfidie du sultan* » *me sont connues. Il a conçu le projet d'asser-* » *vir les pays du nord de la chrétienté, c'est-à-* » *dire, le vôtre et la Lithuanie. Déjà il a or-* » *donné à ses pachas ainsi qu'à Sahib-Ghireï* » *de rassembler une nombreuse armée que le* » *traître Belzky doit conduire dans le sein de la* » *Russie. Moi seul, inébranlable dans mon* » *amitié pour vous, je deviens un obstacle à* » *l'accomplissement de ce dessein.* » En effet, Belzky désirait la ruine de notre patrie, et, pour

lui nuire plus sûrement, pour mieux tromper la régente, il lui écrivit en termes qui semblaient prouver un repentir vif et sincère; il la suppliait de lui accorder un sauf-conduit, promettant de se rendre, sans différer, à Moscou, afin de réparer le crime de sa fuite en la servant avec zèle et fidélité. Mais un criminel de lèze majesté pouvait-il espérer le pardon d'Hélène? Ces remords affectés n'étaient qu'une ruse nouvelle dont le gouvernement ne fut point la dupe, et il crut avoir le droit d'employer le même moyen pour châtier le traître. Les boyards lui répondirent, au nom de Jean, qu'en raison de sa jeunesse son crime était excusé et oublié à jamais; qu'anciennement on avait vu déjà plusieurs personnages, très-distingués, se retirer dans les pays étrangers, en revenir ensuite et rentrer en grâce chez les grands princes; que Jean accueillerait avec amitié un parent corrigé par les années et l'expérience. Mais en même temps on expédiait des présens à Islam, par un courrier chargé d'obtenir de lui qu'il livrât le traître ou qu'il le fît mourir. Islam n'existait plus!... Il avait été tué dans une attaque soudaine dirigée contre lui par Bagi, prince des Nogaïs, ami de Sahib, et Belzky, qui se trouvait parmi les prisonniers faits dans cette occasion, fut ainsi épargné par le sort pour commettre de

1537.

Mort d'Islam.

nouveaux crimes. Ce fut en vain qu'Hélène et les boyards proposèrent sa rançon ; en vain ils envoyèrent de l'argent au camp de ces nomades, au nom de la mère et des frères de Siméon. Le prince Bagi, pour complaire au khan, lui remit ce prisonnier d'importance.

La mort d'un prince qui soutenait en Tauride le pouvoir de Sahib, fut un coup sensible à la Russie. Il est vrai qu'Islam nous trahissait ; mais placé entre Sahib et le tzar de Kazan, ses ennemis, son intérêt le portait à rechercher l'alliance de la Russie. Sahib au contraire, protégé par le sultan, entretenait une étroite liaison avec le rebelle Safa-Ghireï, et ne voyait qu'avec chagrin l'amitié qui existait entre Islam et le grand prince, bien que de temps à autre on lui adressât des lettres amicales, en témoignant à Islam une considération plus marquée, motivée sur la supériorité de sa puissance. Le khan ne tarda pas à chagriner le grand prince, en pillant l'ambassadeur moscovite alors en Tauride. Cependant, comme s'il eût été satisfait de cette espèce de vengeance, il fit part de la mort de son ennemi au monarque russe, lui proposant des liens de fraternité. Il exigeait des présens et lui intimait la *défense* d'inquiéter Kazan. « *Je suis*, disait-il, » *disposé à vivre en bonne intelligence avec toi*,

Menaces de Sahib-Ghireï.

» *et à expédier un de mes grands dignitaires* 1538.
» *à Moscou, si, de ton côté, tu consens à*
» *m'envoyer le prince Vassili Schouisky ou le*
» *grand écuyer Telennef, si tu veux faire la*
» *paix avec ma ville de Kazan, sans en exiger*
» *aucune espèce d'impôt. Mais si tu avais l'au-*
» *dace de lui faire la guerre, nous ne voulons*
» *plus accueillir aucun de tes ambassadeurs ni*
» *envoyés. Nous devenons ennemis; et nous pé-*
» *nétrerons en Russie, où nous entasserons*
» *ruines sur ruines.* »

Nos troupes se disposaient alors à marcher contre Kazan. Les brigands de cette principauté, répandus aux environs du Volga avec les Cosaques de Metchersk, leurs fidèles alliés, avaient obtenu quelques avantages sur les voïévodes Sabourof et Zassekin; ce dernier fut tué dans un combat entre Galitch et Kostroma. En janvier 1537, le tzar de Kazan lui-même s'approcha inopinément de Mourof, dont il brûla les faubourgs; mais il se retira avec précipitation, ayant aperçu de loin les étendards russes. Hélène et les boyards, tranquilles du côté de la Lithuanie, et résolus à déployer la plus grande vigueur dans l'entreprise projetée contre Kazan, avaient repoussé toutes les propositions de paix de Safa-Ghireï. Cependant les menaces du khan leur pa-

rurent d'une si grave importance, que le conseil d'Etat prit la détermination de remettre la guerre à un autre temps. Il fit savoir à Sahib-Ghireï et au tzar de Kazan que le grand prince consentait à la paix, à condition que Safa-Ghireï resterait vassal de la Russie. Les boyards répondirent en ces termes, au nom de Jean, à l'orgueilleuse dépêche de Sahib : « *Vous dites que Kazan est » à vous ; mais consultez les anciennes annales. » Les pays n'appartiennent-ils pas de droit à » ceux qui les ont conquis? On peut bien les céder » à quelqu'autre ; mais celui-ci restera toujours » le vassal du premier, qui en est le souverain » maître. En parlant des droits que vous pré- » tendez avoir, vous passez sous silence les » droits réels de la Russie. Kazan est à nous ; » elle fut conquise par mon aïeul, et ce n'est » que par trahison que vous vous êtes attribué » momentanément la souveraineté de cette prin- » cipauté. En rétablissant les choses dans leur » état primitif, nous serons disposés à vivre » avec vous en bonne intelligence et fraternité. » Nous voulons bien oublier les torts de Safa- » Ghireï, et nous vous envoyons un ambassadeur » d'un rang éminent ; mais ni Schouisky, ni » Telennef, ne peuvent quitter la capitale, car » leur présence est indispensable au conseil d'E-*

» *tat, qui dirige les affaires pendant ma jeunesse.»* 1538.

Tels furent les rapports de la politique extérieure pendant la régence d'Hélène, remarquable encore par quelques établissemens utiles formés dans l'intérieur, mais particulièrement par la construction de plusieurs forteresses nécessaires à la sûreté de la Russie.

Construction de Kitaïgorod et de nouvelles forteresses.

Déjà le grand prince Vassili avait remarqué que l'emplacement trop resserré du Kremlin n'était point proportionné à la population de Moscou; qu'en cas d'attaque, cette forteresse ne pourrait suffire à la défense de la ville ; il avait résolu, en conséquence, d'entourer la capitale d'une nouvelle muraille de plus vaste circonférence. L'exécution de ce projet fut réservée à Hélène, et par son ordre l'on commença, le 20 mai 1534, à creuser un fossé profond qui, depuis la Néglina, renfermait toute la partie des faubourgs où se trouvaient les magasins et les boutiques, jusqu'à la Moskva, en traversant la place de la Trinité et le champ de Vassili. Tous les gens de la cour, ceux du métropolitain et de tous les boyards, et en général tous les habitans de la ville, excepté les dignitaires et les citoyens distingués, mirent la main à l'œuvre avec tant d'ardeur, qu'avant la fin de juin ce travail était déjà achevé. Le 16 mai de l'année suivante,

après la procession solennelle de la croix et la célébration de la messe par le métropolitain, on posa la première pierre des fondemens de la muraille en deça du fossé. Ce fut un Italien, nouvellement baptisé, nommé Petrok Maloï, qui dirigea les travaux. Cette muraille fut couronnée de quatre tours où se trouvaient quatre portes (*a*), dont l'une aboutissait à la rue principale. Cette enceinte reçut le nom tatar de *Kitaï*, ce qui signifie mitoyen. Outre les deux forteresses élevées sur la frontière de Lithuanie dont nous avons fait mention, Hélène fit construire encore dans l'intérieur de la Russie :

1°. La ville de Mochkan, sur la place anciennement appelée *Mourouza*.

2°. Bouigorod, dans le district de Kostroma.

3°. La forteresse de Balakhna à Sola, où existait auparavant un faubourg.

4°. Pronsk, où se trouvait autrefois la grande ville. Vladimir, Yaroslavle, Tver, ayant été détruites par des incendies, furent reconstruites. Temikof fut rebâtie sur un emplacement plus convenable; Ostioug, et les environs de Sainte-Sophie à Novgorod, furent entourés de murailles;

(*a*) En voici les noms : Stretinsky (aujourd'hui Nikolsky), Troïtzky (Iljinsky), Vsesviatzky (Varvarsky), et Kouzmadiamsky.

Vologda fut fortifiée et agrandie. La régente savait qu'un empire aussi vaste que la Russie, dont la population était si peu nombreuse, avait surtout besoin d'une augmentation d'habitans. Elle en attirait de la Lithuanie en leur distribuant des terres, avec des priviléges qui les exemptaient de tous impôts; elle n'épargnait pas non plus le trésor pour la rançon d'un grand nombre de Russes emmenés en captivité par les Tatars, exigeant que le clergé et les riches monastères contribuassent aussi au même but. C'est ainsi, par exemple, qu'en 1534, l'archevêque Macaire lui envoyait la somme de sept cents roubles, disant : *Que l'âme de l'homme était » bien plus précieuse que l'or.* » Ce sage prélat de Novgorod, profitant de la considération dont il jouissait à la cour, allait à Moscou, non-seulement pour appeler par ses prières, réunies à celles du métropolitain, toutes sortes de prospérités sur la Russie, mais aussi pour y contribuer par la sagesse de ses avis au conseil d'Etat. 1538.

C'est aussi à Hélène que les annalistes attribuent le changement de la valeur des monnaies, changement devenu indispensable en raison des circonstances. Autrefois on tirait d'une livre d'argent, cinq roubles et deux grivnas; mais, comme l'avidité engendre la fraude, on était

Changement de la valeur des monnaies.

arrivé à rogner les monnaies, et même à les refondre pour y mêler de l'alliage, de sorte qu'une livre d'argent produisait dix roubles. Plusieurs particuliers s'étaient enrichis par cette coupable industrie, qui répandait une grande confusion dans le commerce ; car le prix des marchandises et des denrées était soumis à de continuelles variations et à une hausse successive ; le vendeur, inspiré par une juste méfiance, pesait, éprouvait les monnaies, ou bien il exigeait de l'acquéreur le serment de non-contrefaçon. Pour mettre fin à ces abus, Hélène prohiba la mise en circulation des monnaies rognées et de toutes les vieilles pièces, dont elle ordonna la refonte. Il fut déterminé qu'une livre d'argent devait produire six roubles sans aucun alliage ; ensuite elle établit la peine de mort contre les *faux-monnoyeurs* et les *rogneurs*, auxquels on versait de l'étain fondu dans la bouche, après leur avoir coupé les mains. On ne changea point l'ancien type, qui représentait S. Georges, ou, suivant un annaliste, le grand prince à cheval ; mais l'on substitua une lance au glaive qu'il tenait à la main ; et c'est de là que les pièces s'appelaient *kopeika* (*a*).

(*a*) *Kopié*, mot racine de Kopeika, signifie en russe, *la lance*. (*Note des Trad.*)

Quoiqu'Hélène eût développé, dans les affaires relatives à la politique extérieure, une grande perspicacité et beaucoup de jugement; que, dans l'intérieur de l'empire, quantité d'actes de son administration fussent vraiment dignes de louange, cependant elle ne put réussir à gagner l'affection du peuple. Sa tyrannie et sa passion pour Telennef, généralement connue, excitèrent contre elle la haine et même le mépris; car, lorsque les souverains abandonnent le sentier de la vertu, la puissance, la sévérité sont d'inutiles moyens pour forcer l'opinion et les sentimens d'une nation. Si l'on se taisait en public, dans l'intimité des familles et des amis on se dédommageait de ce silence, et l'on rougissait de voir le scandale établi sur le trône. Afin d'en imposer au peuple, Hélène allait souvent visiter les monastères, accompagnée de son fils; mais l'hypocrisie, triste ressource des âmes corrompues, n'attire que d'hypocrites louanges, et ne paraît aux yeux de l'inflexible moraliste qu'un surcroît d'erreurs. A la voix de la vertu outragée se mêlaient les clameurs de l'envie: *Telennef*, disait-on, *était seul puissant dans le conseil, seul grand de l'empire; les autres, plus anciens que lui, n'étaient boyards que de nom; et nul service n'était reconnu, à moins de se rendre*

1538. Haine générale contre Hélène.

1538. 3 avril. Mort de la régente.

agréable au favori de la cour. On soupirait après un changement ;... et la grande princesse, dans l'éclat de la jeunesse, brillante de santé, mourut subitement ! Le baron de Herberstein, contemporain, assure, d'une manière positive, qu'Helène fut empoisonnée. Il ne considère d'ailleurs cet événement que comme une juste vengeance. Mais ce sentiment peut-il exister dans l'âme d'un fils contre son père, dans un sujet contre son souverain ? Par la minorité de Jean, Hélène était, d'après les lois, régente souveraine de la Russie. Il est des jugemens auxquels les mauvais princes ne peuvent se soustraire, ce sont ceux de Dieu, de leur conscience et de l'histoire : objets d'horreur pendant leur vie, on les maudit encore au-delà du tombeau, et sans doute cette source d'inquiétudes, cet avenir douloureux, doivent être une suffisante punition de leur conduite, et les mettre à l'abri du fer et du poison, ou bien il faudrait rejeter le principe de l'*inviolabilité* des souverains, principe sans lequel les monarchies ne sauraient subsister. Enfin, un crime secret n'en est pas moins un crime, et c'est avec la juste horreur que celui-ci doit inspirer, que nous regardons comme vraisemblable le rapport de Herberstein. Les annalistes ne font pas mention de la maladie d'Hélène. Elle expira à deux heures après midi,

et fut inhumée le même jour au monastère de Voznésenski. On ne dit pas même si ce fut le métropolitain qui célébra ses funérailles. Il paraît que ni les boyards, ni le peuple ne se donnèrent la peine d'affecter quelques regrets. Le jeune grand prince se jeta en pleurant entre les bras de Telennef, qui, seul, était au désespoir : en perdant Hélène il avait tout perdu, et n'avait plus rien à espérer. Le peuple étonné, était curieux d'apprendre quelles mains allaient prendre le gouvernement de l'empire.

ADDITION

Au premier volume de l'Histoire de Russie.

M. de Karamsin a joint à la seconde édition de son ouvrage, une notice fort curieuse sur les anciens Russes et les Khozars. Ces intéressans détails lui ont été communiqués par le savant M. Frein, qui les a trouvés dans la collection des manuscrits arabes, de l'académie des sciences de St.-Pétersbourg. Nous croyons faire un véritable plaisir à nos lecteurs en les leur communiquant.

I.

VOICI ce que dit Yakout, auteur du treizième siècle, dans son Dictionnaire géographique, dont on ne connaît encore que trois exemplaires dans les bibliothèques européennes : c'est-à-dire celles de Copenhague, d'Oxford et de St.-Pétersbourg.

« Les Russes sont voisins des Slaves et des Turcs; ils ont une langue et une religion particulière. Macadezzi (géographe du onzième siècle) écrit que les Russes habitent dans l'île de *Vabia* (ce qui signifie *un pays où l'air est malsain*),

environnés de tous côtés des eaux d'un lac qui leur sert de boulevard. On fait monter leur nombre à cent millions : ils ne possèdent ni champs ni troupeaux. Les Slaves (les Bulgares) les pillent dans leurs incursions. Chaque père met un glaive dans la main de son fils nouveau-né et lui dit : *Tu n'auras d'autre bien que celui que ce fer te fera conquérir*. Des plaideurs sont-ils mécontens de la sentence prononcée par leur roi (*prince*)? celui-ci leur adresse ces paroles : *Eh bien ! décidez votre querelle par le glaive*. Chez eux le vainqueur est celui dont le fer est le plus acéré. Après avoir dévasté la ville de Barda (en 912 ou 944), ils furent exterminés par le Tout-Puissant. »

« Akhmet, fils de Fotzlan, envoyé de Bagdad (en 922, sous le règne d'Igor) par le calife Muktidir, au roi des Slaves (des Bulgares et non des Slaves, comme on peut le voir par d'autres passages du dictionnaire d'Yakout), a laissé une description de tout ce qu'il a vu pendant son voyage. Je vais communiquer aux lecteurs des Mémoires que je n'ai pu lire sans étonnement. »

« J'ai vu, dit-il, des marchands russes dans un des ports de l'*Itil* (Volga). Leur corps est rouge ; ils ne portent ni habits, ni vestes. Les hommes jettent de côté, sur leurs épaules, un vête-

ment grossier, de sorte qu'un de leurs bras reste libre. Chacun d'eux porte une hache, un grand coutelas et un glaive, sans lesquels ils ne sortent jamais : leurs glaives sont fort larges et de travail européen. Toutes les femmes portent, suspendues à leur sein, une petite boîte de fer, de cuivre, d'argent ou d'or, selon la richesse de leur mari. Sur la petite boîte se trouve un anneau auquel est attaché un couteau. Elles ont au cou des chaînes d'or et d'argent. Un mari, propriétaire de dix mille drachmes, commande à l'orfévre une chaîne d'or pour sa femme, et à chaque nouvelle somme de dix mille drachmes dont s'augmente sa fortune, il donne à son épouse une nouvelle chaîne, de sorte que les femmes riches en portent plusieurs à la fois. Leurs principáux ornemens consistent en fausses perles vertes. Les maris donnent une drachme pour un collier fait de ces sortes de perles.

» Les Russes sont les plus malpropres de tous les hommes; jamais ils ne se lavent après avoir satisfait leurs besoins naturels. Lorsqu'ils viennent de leur pays, ils jettent l'ancre dans l'Itil, débarquent, et se construisent sur les deux rives du fleuve de grandes maisons de bois, où ils demeurent jusqu'à dix et vingt ensemble. Chacun d'eux a un large banc, sur lequel il se tient avec sa

femme et les esclaves qu'il veut vendre. (L'auteur décrit ici la manière indécente dont ils se conduisent avec les femmes en présence des marchands qui viennent leur acheter des esclaves.)... Tous les matins une fille apporte à son maître un vase rempli d'eau, où il se lave la figure, les mains et les cheveux ; ensuite elle lui arrange la tête avec un peigne, de sorte que toute la crasse reste dans le vase. Malgré cela, le maître s'y rince la bouche, et après lui, dans la même eau, tous ceux qui habitent sa maison.

» Une fois entrés dans le port, chaque russe se rend avec du pain, de la viande, des ognons, du lait, du cidre, vers une grande idole de bois, entourée d'autres plus petites. « *Maître*, dit-il en se prosternant, *je suis venu de loin avec tant d'esclaves, de martres-zibelines, etc., accepte mes présens.* Alors il dépose tout ce qu'il porte devant le dieu, et il ajoute : *Envoie-moi un bon marchand, bien riche en espèces d'or et d'argent*. Après quoi il s'en va ; mais en cas de mauvais succès dans son commerce, il revient vers l'idole avec de nouveaux présens, et en apporte même aux petites, les conjurant de lui accorder leur protection, et se prosternant humblement devant elles. Lorsqu'il s'est avantageusement défait de ses marchandises, il se dit : *Le Dieu m'a favorisé ; il faut que je*

lui paye ma dette. Il immole quelques bœufs, quelques brebis, en distribue la chair aux pauvres, dépose le reste devant la grande et les petites idoles, suspend à la première les têtes des victimes, et si, pendant la nuit, les chiens sont venus dévorer les viandes et les têtes, le marchand s'écrie : *Le dieu me veut du bien ; il a mangé mes présens.*

» Lorsque quelqu'un d'entre eux est attaqué d'une maladie, on lui construit au loin une tente où on le dépose avec une certaine quantité de pain et d'eau. Jamais on ne s'approche trop près du malade ; jamais on ne lui parle ; mais tous les jours on va le voir, surtout si c'est un pauvre ou un esclave. S'il recouvre la santé, il retourne parmi les siens ; en cas de mort, s'il est homme libre, on le brûle ; s'il est esclave, il devient la pâture des chiens et des oiseaux de proie.

» On passe un nœud coulant au cou d'un voleur ou d'un brigand, on le pend ensuite à un arbre fort élevé, où il demeure dans cette position jusqu'à ce que le vent ou la pluie fassent tomber son corps en dissolution.

» Ayant entendu dire qu'ils brûlaient, avec des cérémonies singulières, les corps des chefs de leur nation, j'attendis une occasion pour en être témoin, et je les vis en effet de mes propres yeux.

Ils commencèrent par déposer le défunt dans une fosse, et ils pleurèrent sur lui dix jours entiers, pendant qu'on lui faisait des vêtemens. Le pauvre est ordinairement brûlé dans une petite barque. Les biens d'un riche sont rassemblés et divisés en trois parts : l'une pour ses parens, l'autre est vendue pour lui faire des habits, la troisième pour acheter le cidre qui doit être bu le jour où une esclave du défunt se tue et se brûle sur le corps de son maître. On boit, jour et nuit, avec si peu de modération que plusieurs expirent le verre à la main.

» A la mort d'un homme de qualité, ses parens demandent à ses esclaves et à ses domestiques : *Qui de vous veut mourir avec lui ? Moi*, répond aussitôt l'un d'entre eux : on fait ensuite la même question aux *filles esclaves*, et dont l'une fait la même réponse. Alors on prépose à la garde de celle-ci deux femmes qui doivent la suivre partout, et même lui laver les pieds, tandis que ses parens se mettent à tailler des habits pour le défunt, à préparer tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie des funérailles. Cependant l'*esclave* destinée à mourir, boit, chante et se divertit. Lorsque le jour de la combustion du corps fut arrivé, je me rendis à la rivière, à l'endroit où se trouvait la barque du défunt;

mais je ne la trouvai plus sur le rivage ; elle était placée sur quatre poteaux entourés de grandes idoles de bois à figures humaines, au-devant desquelles marchaient en long et en large, des hommes qui prononçaient des paroles que je ne pus comprendre. Le mort était dans sa fosse à quelque distance. On apporta dans la barque un banc, des couvertures piquées, des étoffes grecques et des coussins. Vint ensuite une vieille femme nommée *l'ange de la mort*, qui étendit le tout sur le banc en question. C'est cette femme qui est chargée de faire les habits et tous les préparatifs : c'est elle aussi qui tue *l'esclave*.... Alors on retira le défunt de sa fosse, ainsi que le cidre, les fruits et le luth qu'on y avait déposés. Il était revêtu du vêtement de toile dans lequel il était mort. Le froid excessif de la terre avait fait noircir tout son corps ; mais le cadavre n'avait subi d'autre altération que celle de la couleur. On lui mit une chemise, des bottes, une ceinture, une camisole, un habit de soie avec des boutons d'or, et un bonnet de martre : ensuite on le déposa dans la barque sur les couvertures ; on l'entoura de coussins, et l'on plaça auprès de lui du cidre, des fruits, des aromates, du pain, de la viande, des ognons ; ses armes furent également déposées à ses côtés. Enfin,

l'on amena un chien que l'on pourfendit en deux parties qui furent jetées dans la barque; deux chevaux, deux vaches, un coq et une poule subirent le même sort.

« Cependant la *fille* dévouée à la mort marchait d'un endroit à l'autre. Elle entra dans une chambre où l'un des parens de son maître vint se coucher à côté d'elle, et lui dit : *Si tu n'avais pas pris cette résolution, qui serait venu te rendre visite*? — C'était le vendredi après dîner. On amena la fille jusqu'à une espèce de cage préparée pour la cérémonie. Des hommes la portaient dans leurs bras. Elle regarda au travers de cette cage, en prononçant certaines paroles. Trois fois on la descendit à terre et on la releva; ensuite on lui donna un coq, dont elle coupa la tête et qu'elle jeta; les autres le ramassèrent et le jetèrent dans la barque. Je demandai l'explication de tout cela. La première fois, me répondit l'interprète, *la fille* a dit : *Je vois mon père et ma mère*; la seconde fois : *Maintenant je vois tous ceux de mes parens qui sont morts;* la troisième : *Là est mon maître; il est dans le beau, dans le florissant Paradis, entouré d'hommes et de jeunes gens; il m'appelle, laissez-moi aller vers lui*. On la conduisit à la barque, où elle ôta ses bracelets et

les remit à la vieille femme surnommée l'*ange de la mort ;* puis elle donna les anneaux qu'elle avait aux pieds aux deux filles qui la servaient sous le nom de *filles de l'ange de la mort*. Ensuite on la porta dans une petite cabine pratiquée à une extrémité de la barque. Des hommes armés de boucliers et de massues vinrent lui présenter du cidre qu'elle prit et but après avoir chanté. L'interprète me dit : *c'est signe qu'elle prend congé de ses amis*. On lui offrit un second verre qu'elle accepta également, et se mit à chanter une chanson fort longue ; mais tout à coup la vieille lui ordonna de boire bien vite, et d'entrer dans l'autre petite chambre où était le corps de son maître. A ces mots elle changea de couleur, et comme elle faisait quelques difficultés pour entrer, elle avança la tête dans cette chambre. La vieille la saisit par les cheveux, l'entraîna et entra avec elle. Les hommes se mirent alors à battre leurs boucliers avec leurs massues, pour empêcher les autres filles d'entendre les cris de leur compagne, ce qui aurait pu les détourner de mourir un jour aussi pour leurs maîtres. Les six hommes ayant pénétré dans la chambre, elle fut placée auprès du défunt ; deux d'entre eux la prirent par les jambes, deux autres par les bras ; la vieille, l'*ange*

de la mort, lui passa un nœud coulant autour du cou, et donna la corde à serrer aux deux hommes qui restaient. Elle saisit à l'instant un large couteau, l'enfonça dans le sein de la victime, l'en retira, et les hommes se mirent à tirer la corde jusqu'à ce que la fille eût rendu le dernier soupir.

» Alors parut le plus proche parent du défunt : il était nu ; d'une main il prit un brandon, y mit le feu, s'avança à reculons vers la barque, en se tenant de l'autre main par les parties génitales, et alluma le bois qui se trouvait sous la barque : d'autres vinrent aussitôt avec des morceaux de bois enflammés qu'ils jetèrent sur le bûcher. Bientôt le bûcher, la barque, la chambre, le corps du maître, celui de son esclave, ce qui était dans la barque, tout fut embrâsé. Il s'éleva un grand vent qui étendit la flamme.

» Il y avait auprès de moi un Russe qui s'entretenait avec mon interprète. *Que dit-il*, demandai-je à celui-ci ? *Le voici*, me répondit-il ; *vous autres Arabes, vous êtes des sots ; vous enfouissez l'homme que vous avez le plus aimé, dans la terre, où il devient la proie des vers ; nous, au contraire, nous le brûlons en un clin-d'œil pour qu'il aille bien vite en Paradis.* A ces mots le Russe éclata de rire : « *Dieu*, dit-il,

» *voulant prouver qu'il aime le défunt, envoie*
» *du vent pour le consumer plus prompte-*
» *ment.* » En effet, en moins d'une heure, la barque et les cadavres, tout était en cendres.

» A la place où avait été la barque, ils élevèrent sur le rivage une espèce de tertre circulaire, au milieu duquel ils placèrent une colonne. On y inscrivit le nom du défunt et celui du prince de Russie, après quoi chacun s'en retourna chez soi.

» Les princes de Russie ont ordinairement dans leur palais une garde de quatre cents guerriers d'élite dont plusieurs meurent avec eux ou sacrifient leur vie en cette occasion. Chaque guerrier a une fille pour le servir, lui laver la tête, nettoyer son bouclier, et une autre qui lui sert de concubine. Ces quatre cents hommes sont assis plus bas que le prince sur de grands sofas, ornés de pierres précieuses. A côté du prince, sur des coussins, sont quarante de ses concubines, qu'il ne se fait aucun scrupule de caresser en présence de sa garde. Lorsqu'il doit monter à cheval, on lui amène sa monture jusqu'à son divan d'où il saute sur l'animal; à son retour, il met pied à terre sur le même divan.

» Le prince a un lieutenant qui commande les armées, fait la guerre aux ennemis, et le représente auprès de ses sujets.

» Tels sont les détails que j'ai extraits mot à mot de l'ouvrage du fils de Fotzlan : que l'auteur réponde de leur authenticité ! Dieu en connaît la vérité mieux que personne. On sait que de notre temps les Russes sont déjà chrétiens. »

Jusqu'ici c'est Yakout qui a parlé : je dirai avec lui, que l'auteur réponde lui-même de l'authenticité de cette intéressante relation ! Cependant elle est entièrement conforme à tout ce que Nestor et d'autres annalistes anciens ont écrit sur les mœurs des *Slaves* en général et des *Slaves-Russes* en particulier. Nous savons que les femmes des premiers mouraient avec leurs maris, et que ceux ci brûlaient leurs morts (T. I, pag. 74 et 127). L'ambassadeur du Calife dit avoir vu des Russes dans la capitale des Bulgares, ou dans celle des Khozars. Les auteurs orientaux rapportent que les pacifiques Khozars furent contraints de céder aux Russes inquiets et turbulens toutes les îles du Volga où ils semèrent du sarrazin (zea-mays), auquel les Turcs donnèrent pour cette raison le nom de *russe*. (Kukurouzi, Herbelot, Bibliot. orient. au mot *Rous*.)

Les détails suivans sont traduits de l'ouvrage cosmographique arabe, intitulé : *Merveilles des terres et des mers*. Chems-Oud-Din, Abou-Abd-Oulla-Mouhamed, l'auteur de ce livre, né à

Damas, vivait vraisemblablement entre les années 1283 et 1392.

« Les Russes, dit-il, ont reçu leur nom de la ville de *Russia*, située sur la côte septentrionale de la mer russe (noire). Selon d'autres traditions, ce nom leur vient de Rouss, fils de Turk, petit-fils de Taüdch. Ils habitent dans les îles de la mer d'Azof et s'embarquent sur des vaisseaux pour faire la guerre aux Khozars. Ils vont aussi exercer leurs brigandages par un autre canal (un bras de rivière ou de la mer) qui se jette dans la mer khozarienne. Autrefois ils étaient païens, mais ils ont embrassé le christianisme. Ils brûlent leurs morts. Quelques-uns se rasent la barbe; d'autres la peignent en jaune. Ils ont un langage particulier. Ibn-Oul-Azyr (historien arabe, mort en 1232) dit, dans sa Chronique, que Basile et Constantin, fils de Roman, empereur de Constantinople, demandèrent du secours au prince de Russie contre leur ennemi, et qu'à cette occasion, ils lui accordèrent la main de leur sœur; mais que comme elle ne voulait pas épouser un idolâtre, il s'était fait chrétien; que le christianisme avait commencé chez les Russes en 375, c'est-à-dire dans l'année 985 (et 988, selon la chronologie de Nestor).

Les Khozars (voy. T. I, note 59) habitent

sur les bords de la mer khozarienne, aujourd'hui *Koursume*. Ibn-Oul-Azyr écrit que ce sont des Georgiens, mais il se trompe; car les Georgiens sont des Arméniens de la religion chrétienne. Ils ont quatre villes : Khamlich, Belendcher et Semender (le nom de la quatrième est omis), qui toutes ont été, dit-on, construites par Anu-Schirvan. Les Khozars se divisent en deux classes: les guerriers qui sont Mahométans, et les sujets qui sont Juifs. Jadis, comme les Turcs, ils n'avaient aucune religion, si ce n'est les plus considérables de la nation. Ibn-Oul-Azyr rapporte que du temps d'Haroun-all-Raschid, l'empereur de Constantinople ayant chassé les Juifs de ses Etats, ceux-ci s'étaient réfugiés chez les Khozars, et que trouvant en eux des hommes doux et bons, ils leur avaient proposé leur religion; qu'elle avait paru aux Khozars meilleure que la leur, et qu'ils l'avaient embrassée et gardée quelque temps; qu'une armée du Khorazan était arrivée et avait conquis leur pays...... Le même auteur dit aussi que dans l'année 254 (868), les Khozars embrassèrent le mahométisme; que, dans leur guerre contre les Turcs, ils demandèrent du secours aux habitans du Khorazan qui leur répondirent : *Vous êtes des infidèles; nous vous aiderons si vous vous faites mahométans.* Les

Khozars, excepté leur roi, embrassèrent tous la religion de Mahomet. Les Khoresmiens, fidèles à leur parole, forcèrent les Turcs à s'éloigner; après quoi le roi des Khozars lui-même se fit vrai-croyant. Chez eux la dignité de chakan ou de kagan n'appartenait qu'à une seule famille. Le chakan installait le roi sur le trône; il n'avait droit ni de commander ni de défendre, mais il jouissait d'une grande considération... Le roi seul pouvait entrer chez lui, etc. » (Le reste est la répétition des notices orientales que nous avons communiquées dans le premier volume de cette histoire, pag. 354, note 59.)

NOTES

DU SEPTIÈME VOLUME.

(1) Herberstein dit positivement que Vassili ne voulut être couronné ni du vivant, ni après la mort de son père, parce que Dmitri l'avait été. (Rer. Mosc. Comment. pag. 8.) Il raconte également qu'au moment de mourir, Jean fit venir Dmitri et lui dit : « *Mon cher petit-fils, je* » *suis coupable envers Dieu et envers toi, pour t'avoir* » *fait enfermer et t'avoir privé de ton héritage : pardonne-* » *moi cette cruauté. Tu es libre : vas et fais valoir tes* » *droits.* » Dmitri, touché jusqu'au fond du cœur, pardonna sincèrement à son aïeul ; mais à peine avait-il quitté le mourant, que Vassili le fit reconduire en prison. — Cette intéressante narration paraît invraisemblable. Si Jean eût voulu laisser le trône à son petit-fils, il eût sans doute pris des mesures pour assurer l'exécution de ses volontés : on eût rassemblé les grands, qui se seraient engagés par serment à servir Dmitri et non Vassili, auquel, en ce cas, il n'eût pas été si facile de faire renfermer son neveu. Je ne parle point du caractère inflexible de Jean ; je ne parle pas non plus du testament dans lequel Vassili est déclaré successeur au trône, car nous n'avons point l'original, et la copie seule nous est restée.

(2) *Voyez* Chron. d'Archangel, p. 178 : « Le grand » prince Vassili Ivanovitch *fit mettre aux fers* son neveu,

» le grand prince Dmitri, et le renferma dans une étroite » prison. » La première assertion ne semble pas probable, en ce qu'elle ne s'accorde nullement avec le caractère de Vassili, qui n'aimait pas les cruautés inutiles. Dmitri, bien qu'emprisonné, avait ses domaines, son trésor et ses officiers, comme on peut le voir dans son testament. On ne laisse point de semblables droits à des gens condamnés aux fers.

(3) Il est dit dans les Annales : « *Le 14 février, le » grand prince Dmitri Ivanovitch mourut d'une mort vio» lente.* » Herberstein écrit : « *On croit qu'il mourut de » froid ou de faim, ou bien qu'il fut* étouffé *par la » fumée.* »

(4) Herberstein, p. 9 : *Multas provincias non tam bello, in quo erat infelicior, quam industriâ imperio suo adjecit.*

(5) *Voyez* Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 68. Parmi ces étrangers il y avait un italien, nommé Barthélemi, qui embrassa notre religion, et jouissait du plus grand crédit auprès de Vassili, lorsqu'Herberstein se trouvait à Moscou.

(6) Dans le livre des généalogies : « *Le grand prince » Vitovte reçut à son service Lexada, prince tatar, qui » se fit baptiser et reçut au saint baptême le nom d'A» lexandre ; il avait pour domaines Glinesk, Glinnitza » et Pultava.* « Quelques uns font venir la famille des Glinsky de Mamaï.

(7) *Voyez* Chronique de Strikofsky, lib. XXIII, ch. 3. Kromer, p. 447, et Herberstein, p. 79.

(8) *Strikofsky :* Glinsky ayant rencontré sur son chemin la maîtresse de Zabrésinsky, il la fit arrêter et mettre à la question, jusqu'à ce que la frayeur lui eût fait avouer

tous les secrets de son amant. Alors Glinsky va trouver Zabrésinsky dans son palais, il fait enfoncer la porte de sa chambre à coucher, et donne l'ordre de lui couper la tête, qui fut mise d'abord à la pointe d'un sabre, ensuite au bout d'une perche, et portée de la sorte devant Glinsky, l'espace de vingt verstes. Elle fut jetée dans un lac sur la route de Vilna, et sur le bord duquel subsiste jusqu'à présent une colonne de pierre.

(9) *Strikofsky*, lib. XXIII, ch. 3. Anastasie demeurait alors à Sloutsk.

(10) *Voyez* dans nos archives, relations avec la Crimée, p. 61—63. Avant l'arrivée de Morozof en Tauride, Makhmet-Ghireï, fils de Mengli-Ghireï, avait battu Aguisch, Akhmet-Ali et Chidiak, mourzas des Nogaïs, qui, réunis à Abdyl-Kirim, tzar d'Astrakhan, avaient passé le Volga, pour tomber sur les possessions du khan de Crimée. Mengli-Ghireï avait alors rassemblé deux cent cinquante mille soldats, comme il l'écrivit à Vassili par son courrier, arrivé à Moscou le 12 septembre 1509. « *Grâce à Dieu* » (dit le khan) *! le bras de notre justice s'est appesanti sur* » *nos ennemis : les mourzas sont en fuite, leurs camps,* » *leurs trésors, chevaux et chameaux, moutons et autre* » *bétail, tout est en notre pouvoir* (51). » On voit d'après les rapports de Morozof, que les mourzas du khan pillèrent insolemment Zabolotsky, lorsqu'il était ambassadeur en Tauride.

(11) *Voyez* actes de nos relations avec la cour impériale, n°. 1, p. 151. Hartinger arriva le 4 octobre 1506, avec une lettre *non cachetée*, datée du 25 mai de la même année. La réponse de Vassili fut écrite en latin.

Pour la paix avec l'Ordre, *V.* Arndt. Liefl. Chron p. 177.

La lettre de Maximilien, relative à la ligue anséatique, fut apportée le 12 juin 1509, de Narva, au prince Tiemka, lieutenant d'Ivangorod, par les Allemands d'outre-mer, Gridia et Eméreiko. Elle était datée de Bruxelles, du 19 février 1509. Vassili répondit à l'empereur le 9 août.

(12) *Dans la Chronique de Pskof*: « Et alors disparut » la gloire de Pskof, qui fut prise, non par les infidèles, » mais par ses frères en religion. Qui pourrait à cette » occasion retenir ses larmes et ses sanglots? O célèbre ville » de Pskof, grande entre toutes les cités! pourquoi ces » pleurs et ces gémissemens? » Et voici ce que répond la belle ville de Pskof: « Hélas! comment ne pas gémir, comment » ne pas déplorer la perte de mes enfans? Un aigle à » plusieurs ailes s'est abattu sur moi; un géant ailé, aux » griffes de lion, m'a enlevé trois cèdres du Liban; il m'a » ravi ma beauté, mes richesses, mes enfans. Envoyés » par Dieu pour punir nos péchés, les cruels ont dévasté » notre pays, détruit notre ville, fait prisonniers ses ha» bitans, ils ont bouleversé nos marchés souillés des ex» crémens de leurs chevaux, entraîné nos pères et nos » frères, là où n'allèrent jamais nos aïeux ni aucun de nos » ancêtres, enfin livré nos mères et nos sœurs aux outrages » de la soldatesque..... et beaucoup d'hommes et de » femmes entrèrent alors dans l'état monastique. »

(13) *Dans la Chronique de Pskof*: « Il associa douze » maires et douze anciens Moscovites à douze magistrats » pskoviens, leur ordonnant de rendre la justice avec les » lieutenans et les juges; mais ces lieutenans, ces juges, » et les secrétaires du grand prince, traîtres au bon droit » et à leurs sermens, commencèrent à exercer toutes » sortes d'injustices..... Les pauvres Pskoviens ignorant » le droit moscovite, le grand prince leur donna son

» propre code..... Et les lieutenans des districts inventaient des délits, et vendaient la justice..... Tandis » que de leur côté leurs officiers prenaient de chaque citoyen cinq, sept et dix roubles de caution, déclarant » rebelle celui qui osait en appeler à la loi du grand » prince. Alors les citoyens se réfugiaient dans les villes » étrangères, abandonnant leurs femmes et leurs enfans; » et les étrangers qui demeuraient à Pskof retournèrent » dans leur pays. Les Pskoviens seuls restèrent, car ils » n'avaient pas d'ailes pour s'élever dans les airs, et la » terre ne s'entr'ouvrait pas pour les engloutir.... Il y » avait dans la province de Pskof douze villes de district, » toutes bien peuplées, qui devinrent désertes par les » vexations des lieutenans; l'année ensuite, le grand » prince ayant été instruit de ces actes de violence, ils » furent destitués et remplacés par les princes Pierre » Schonisky et Siméon Kourbsky, à l'arrivée desquels » les Pskoviens commencèrent à oublier leurs maux, etc. »

(14) *Voyez* les actes concernant nos relations avec la Pologne.

(15) *Voyez* parmi mes papiers de Kœnigsberg une lettre de Plettemberg au grand-maître de Prusse, année 1513, n°. 719. *Inn seynem Ausszuge sich personnlich horen lassen, das her dyweile seyne Pferth gehen und seyne sabell schneiden will, nicht abzihenn*, etc.

(16) Dans la Chronique de Nicon, p. 193, la reine Hélène finit ses jours dans le malheur, et Dieu sait de quel genre de mort!..... Elle mourut le 24 janvier 1513.

(17) *Voyez* les actes concernant nos relations avec la Pologne.

(18) *Voyez* actes de la cour impériale, n°. 1, p. 163.

(19) Dans la Chronique de Nicon, p. 195 : « Le 2 fé-

« vrier, arriva à Moscou, de la part de l'empereur Maximi-
» lien, un ambassadeur nommé Snitzenpæmer, conseiller
» de S. M. I., pour des relations d'amitié et de frater-
» nité. Le grand prince Vassili conclut avec Maximilien
» un traité de paix éternelle, qu'il munit d'un sceau d'or,
» et, après avoir rendu de grands honneurs à l'ambassa-
» deur, il le congédia le 7 mars, p. 203. Le 1er dé-
» cembre arriva à Moscou l'ambassadeur Dmitri Lascaref,
» et Soukof, chargés du traité signé par l'empereur.....
» Et avec eux vint aussi un ambassadeur de Maximi-
» lien, nommé Jacques, docteur, et un autre appelé Ma-
» vretz. » Page 204. « Au printemps de la même année,
» au mois d'avril 1515, le grand prince congédia l'am-
» bassadeur autrichien, qu'il fit accompagner par Alexis
» Zabolotsky et par son secrétaire Alexis Maloï. » L'original russe de ce traité s'étant perdu, Pierre-le-Grand fit publier l'original allemand avec les traductions russe et française, qui furent imprimées le 10 mai 1718, dans l'imprimerie impériale de Saint-Pétersbourg. Dans le russe il est dit : « Donné dans notre ville de *Gunden;* » et en allemand, par erreur, *Brundenaw*. Cette erreur a fait douter plusieurs savans de l'authenticité du traité, car il n'existe aucune ville du nom de *Brundenaw;* mais l'original dit clairement *Gmunden*, comme je l'ai vu de mes propres yeux; la syllabe finale *am* et non *aw* se rapporte à ce qui suit : *am vierten Tag*. Gmund est une ville connue de la Haute-Autriche, où résidaient les empereurs. Les expressions : *Wir haben genomen Liebeschaft und ewige Verpundtnüss—bis zu unnser Lebent—und ist sach das yetzt Vemdt die sach nit nach unnser Maynunge geschicht;* — ont semblé singulières, comme plusieurs autres; mais il faut savoir que notre ancien ministère

exigeait toujours que l'on traduisît littéralement les expressions russes dans les traités qu'il concluait avec les étrangers, sans s'inquiéter de la pureté du style, comme l'attestent une foule de vieux traités allemands, dans les archives de Moscou et de Kœnigsberg, tous remplis de ruthénismes, inintelligibles pour nous seuls.—Lors de son séjour à Moscou, l'empereur Joseph II lut avec beaucoup d'intérêt cet écrit de Maximilien, après quoi il dit en souriant aux gardiens des archives : « *Messieurs ! montrez* « *cela au roi de France.* » Car la cour de Versailles refusa long-temps le titre d'empereur à nos souverains.

(20) Actes de la cour impériale, n°. 1, p. 189.

(21) Ce traité se trouve dans nos archives, parmi les actes livoniens, n°. 3. Il est du mois de mai 1514.

(22) *Voyez* Arndt. Chronique de Livonie, p. 158.

(23) Mikhaïl Ivanof fut expédié de Moscou le 15 décembre 1512, et revint au mois de mai 1514. (*V.* les actes concernant nos relations avec la Turquie, n°. 1, p. 1—17; et la Chronique de Nicon, p. 195, où l'ambassadeur de Turquie est appelé Kémalbi.)

(24) *Voyez* Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 9.

(25) Strikofsky, liv. XXIII, chap. 7.

(26) *Voyez* le traité accordé aux habitans de Smolensk, dans la collection des traités de l'État, t. I, p. 411.

(27) Strikofsky, liv. XXIII, p. 7, et Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 79.

(28) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 79.

(29) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 9. Le roi Sigismond parlait dans les mêmes termes au grand-maître de Livonie (parmi mes papiers de Kœnigsberg, n°. 733).

(30) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 9.

(31) Dans la lettre du roi au grand-maître de Livonie :

Trigenta milia sunt cesa, octo summi et precipui eorum woyewode et consiliarii. Trigenta septem duces, barones et officiales cum aliis super mille quingentis nobilibus capti. Strikofsky fait monter à quarante mille le nombre des Russes tués, sans compter les noyés.

(32) Constantin promit de bâtir deux églises, et ordonna de chanter un *Te Deum* d'abord en latin, puis en russe ou en slavon. (*Voyez* Engel. geschichte der Ukraine, p. 52.

(33) Hersberstein écrit qu'étant à Vilna, il obtint du roi la permission d'aller voir Tchéladnin et deux autres voiévodes russes enchaînés; qu'il les consola et leur prêta quelques goulden en or. (*V.* R. M. Comment. IV.)

(34) Strikofsky (liv. XXIV, ch. 2) écrit que Sigismond envoya au pape quatorze gentilhommes moscovites, mais que l'empereur Maximilien les fit enlever à l'ambassadeur polonais, et qu'il les renvoya en Russie par Lubeck.

(35) Le roi écrivait au grand-maître de Livonie : *Iam arcem Dambrowno de manibus eorumdem hostium eripuimus, speramusque foro quod brevi et Smolensko et reliquas arces nostras, dudum amissas, recuperabimus.* Plus loin il parle de la fuite du grand prince à Moscou.

(36) Chron. de Pskof, chron. de Malinovsky.

(37) *Voyez* Engel., Gesch. der Ukraine, p. 49 et 50.

(38) Les actes de nos relations avec la Turquie, n°. 1, p. 26 et 27.

(39) Koudoïar dit à Mamonof : « Le roi a envoyé au » tzar le tribut de deux années, cinq cents pièces de drap » et trente mille ducats que le tzar a tous gardés pour » lui. » (*V.* actes avec la Crimée, n°. 332.)

(40) Dans la chronique de Nicon, p. 195 : « Le 9 avril, » le grand prince congédia David, ambassadeur de Da- » nemarck, et fit partir avec lui Jean Mikoulin et le se-

» crétaire Vassili Bèloï. Le 14 août de la même année, » ces deux envoyés revinrent à Moscou, ainsi que le même » David, ambassadeur du roi Christiern. » Ce David, Écossais d'origine (selon Herberstein), est appelé, dans le traité, *Herold*, et dans quelques chroniques, *Herlad*. Voyez *Mallet*, *Hist. de Danemarck*, *liv. VI*, *année* 1513. Maximilien et Louis XII proposèrent au roi Jean d'envoyer les principaux ecclésiastiques de son royaume à un concile qui se serait tenu à Pise; mais, comme Jean désirait que ce concile se tînt en Allemagne, il espérait qu'en ce cas, la Russie consentirait à y prendre part et même à se réunir à l'église latine.

(41) Ce traité se voit dans les archives de Copenhague : il est imprimé en allemand dans le Magasin historique de Busching, t. III, p. 178. Il y est parlé de Maximilien comme d'un allié de Vassili contre Sigismond. Écrit à Moscou, le 2 août 1517.

On ne trouve dans nos archives que des extraits de ce traité, ainsi que les priviléges accordés aux sujets de Christiern en Russie.

(42) Actes avec la Prusse, n°. 1, p. 37. Les conditions étaient que le grand prince accorderait des secours au grand-maître, et qu'à son tour celui-ci agirait de concert avec Vassili contre Sigismond. Schomberg proposa au monarque russe de donner à l'Ordre trente ou quarante mille hommes de cavalerie, mais cela resta sans effet. Il est dit entre autres dans les actes de cette ambassade : « *Dans le cas où l'on enleverait quelque chose aux ennemis, la partie la plus proche des États du grand prince lui reviendra de droit, et l'autre portion qui se trouvera près des domaines du grand-maître appartiendra à son altesse.* »

(43) *Voyez* dans mes papiers de Kœnigsberg une lettre de Plettemberg au grand-maître de Prusse, en 1513, dans laquelle il va jusqu'à lui conseiller de prêter main-forte au roi de Pologne.

(44) *Voyez* les actes concernant nos relations avec la Prusse, n°. 1, p. 56.

(45) *Voyez* actes de la cour impériale, n°. 2, p. 3 et suiv. Herberstein arriva le 18 avril et fut présenté le 21. On lui donna une suite de quinze enfans-boyards moscovites et de trente écuyers. Le grand prince fit aussitôt remettre à l'ambassadeur une haquenée de ses propres écuries, toute sellée. Herberstein était accompagné de son neveu Jean de Tourn.

(46) Le 29 avril, Herberstein expédia son neveu en Lithuanie avec la nouvelle que le grand prince consentait à entrer en pourparlers; et les ambassadeurs du roi arrivèrent le 18 octobre. (*V*. actes de la cour de Pologne, n°. 2, p. 114 et 117.)

(47) *Voyez* actes de la cour impériale.

(48) *Idem*. « Et cela ne vous fera pas moins d'honneur » qu'à Pyrrhus, roi *des Indes*, qui renvoya sans rançon » deux cents hommes pris sur les Romains. » — Herberstein savait sans doute que l'Épire n'était pas l'Inde. — Le grand prince consentit à abandonner au roi, Vitebsk et Polotsk; mais il répondit à Herberstein, qui exigeait la restitution de Smolensk : « *Nous sommes fort étonnés de* » *ce qu'on exige de nous la cession de notre patrimoine*. » Les ambassadeurs lithuaniens partirent le 18 novembre et Herberstein le 22.

(49) *Voyez* actes concernant nos relations avec la Prusse, n°. 1, p. 88. « *Il n'est pas bon que le roi soit chassé de ses*

» *États, et que le tzar de toute la Russie devienne trop* » *puissant.* »

(50) Actes de la cour impériale, n°. 2, p. 219 et suiv. Il arriva avec Jean de Tourn, neveu de Herberstein.

La description de cette ambassade a été publiée dans l'année 1603, en langue italienne, sous le titre de *Trattamento di pace tra il Sereniss. Sigismondo, rè di Polonia, e Basilio, principe di Moscovia, havuto dalli illutri signori, Francesco da-Collo, cavalliere, gentil'huomo di Conegliano, e Antonio di Conti, cavalliere, gentil'huomo Padouano, oratori della maestà di Massimiliano primo, imperatore, l'anno* 1518. *Scritta per lo medisimo sig. caval. Francesco. Stampato in Padoa. Con licenza della S. Inquisizione.* Les négociations avec les boyards moscovites y sont décrites mot par mot comme dans nos actes originaux.

(51) Actes de la cour impériale, p. 346. Il arriva de Vienne, chez ces ambassadeurs de Maximilien, un officier de la cour impériale nommé Jean Krischton, qui commit plusieurs extravagances dont nos boyards se plaignirent aux envoyés autrichiens.

(52) Après la mort de Létif, le grand prince expédia à la tzarine Noursaltan, l'officier entre les bras duquel Létif avait rendu le dernier soupir, et il se plaignit au khan des Tatars de Crimée, qui pillaient les provinces russes. Schadrin, notre chargé d'affaires, revint à Moscou avec Makhmet-Aga, officier du khan, lesquels furent bientôt suivis de Tchélichef, compagnon de Schadrin et de Koudoïar, ambassadeur du khan. Pillés par les Tatars d'Astrakhan, près de la rivière de Samara, ils étaient allés à pied jusqu'à Poutivle. Le kalga Akhmat écrivit au grand prince que, ne pouvant supporter les outrages du tzar son frère,

il voulait venir s'établir parmi nous. Le khan informait Vassili que ses fils, Bogatyr et Alp-Ghireï, marchaient contre la Lithuanie avec une armée de cent mille hommes. Makhmet-Ghireï, d'après les conseils des amis des Russes, avait refusé les quinze mille ducats que lui avait proposés le roi. Le kalga Akhmat fut tué par son neveu Alp-Ghireï, qui prit sa place. Hemmet, fils d'Akhmat, se trouvait alors à Constantinople. (*V.* actes avec la Crimée, n° 5, p. 495 et 548.)

(53) Actes concernant nos relations avec la Turquie, n°. 1, p. 105 et suiv. Boris Golokhvastof quitta Moscou au mois de mars 1519.

(54) Actes avec la Turquie, n°. 1, p. 133. Galokhvastof revint le 8 janvier 1521 par la Servie, Kilia, Ackerman et Prékop.

(55) Schomberg (qui vint pour la seconde fois en Russie au mois de mars 1519) s'exprime ainsi dans son mémoire : « Le pape désire réunir à l'Église romaine le grand prince » et tous les habitans de la Russie, mais sans vouloir ni » retrancher ni changer aucune de leurs bonnes coutumes » ou de leurs lois : sa seule envie est de confirmer cette » union par une bulle apostolique. De plus, l'Église grecque » n'a pas de chef ; le patriarche de Constantinople et » toute la Grèce sont au pouvoir des Turcs. Le S. Père » sait qu'un très-vénérable métropolitain réside à Moscou ; » c'est pourquoi il veut élever ce prélat et ses successeurs » à la dignité de patriarche, comme était jadis celui de » Constantinople ; et quant au très-illustre et très-incom- » parable tzar de toute la Russie, il veut en faire un roi » très-chrétien. Le pape le désire de tout son cœur...... » Il n'est guidé par aucun motif d'intérêt personnel ; il ne » veut que la gloire de Dieu et la réunion de tous les

» chrétiens. » (Actes avec la Prusse, n°. 1, p. 164—167.)

(56) Paul Jove, *de legatione Basilii*, dans Rer. Moscov. auct., p. 120.

(57) Actes avec la Prusse, p. 252 (dans les instructions de l'ambassadeur Zamouitsky) : « Notre monarque veut » bien vivre en paix et en bonne intelligence avec le pape » en matières politiques; mais comme, par la grâce de » Dieu, il a toujours fortement tenu à la religion grecque, » qu'il a reçue de ses ancêtres, il ne lui sera pas moins » fidèle aujourd'hui avec l'aide du même Dieu. »

(58) Dans la lettre que Nécras Kharlamof écrivit de Riga au grand prince, en date du mois de novembre 1519 : « Le grand-maître de Livonie répondit aux gens du grand- » maître de Prusse : *Je demeure bien plus près du tzar* » *de la Russie que le grand-maître de Prusse, et je con-* » *nais les usages des Russes : ils promettent beaucoup*, » *mais on ne saurait se fier à leur parole.* »

(59) (Actes avec la Prusse, p. 433.) Le grand prince informa le grand-maître de cette expédition au mois de mars 1520.

(60) *Idem*, p. 521.

(61) Strikofsky, liv. XXIV, ch. 4.

(62) Actes avec la Prusse, p. 412, 470 et 493. Sigismond envoya une armée de seize mille hommes contre le grand-maître, qui dit à l'ambassadeur russe, Kharlamof : « L'armée polonaise va se porter sur Kœnigsberg, dont » les citoyens ne veulent pas se réunir à moi. Je suis » dans la plus grande détresse; il n'est pas bien que vous » soyez ici, car je dois répondre de votre sécurité à votre » souverain. Allez plutôt dans ma ville de Memel, je vous » ferai accompagner par le prince de Brunswick. »

(63) *Voyez* Hartknoch : *Alt und neues Preussen*, p. 323 et 325.

(64) (Actes avec la Turquie.) Trétiak partit de Moscou le 20 juin 1521.

(65) Herberstein, R. M. Comment., p. 68.

(66) Herberstein, R. M. Comment., p. 68, et chron. de Kazan, ch. 16. Le massacre des Russes arriva en 1523. Herberstein écrit que le khan de Crimée était alors en personne à Kazan, et qu'il y mit son frère sur le trône.

(67) (Herberstein, R. M. Comment., pag. 68.) Je ne l'aurais pas cru lui seul, si nos livres généalogiques ne confirmaient son récit. Il dit qu'il se trouvait alors des ambassadeurs livoniens qui, craignant les Tatars, s'enfuirent tous le même jour à Tver.

(68) Niclas était originaire de Spire et Jordan des environs d'Insprusk. Herberstein raconte qu'à son entrée à Moscou, le grand prince, arrêté par une grande multitude de peuple, aperçut Niclas et lui dit : « *Je connais* » *tes importans services et ne te laisserai pas sans ré-* » *compense.* » Il fit la même promesse à l'autre canonnier Jordan, mais il les oublia. Enfin, ayant appris que, de chagrin, ils voulaient quitter la Russie, il augmenta leur solde de dix florins.

(69) *Voyez* Herberstein, R. M. Comment., p. 50 et 70, et Recueil de nos actes ministériels, p. 425. Engagement du prince Jean Borotinsky, donné par lui au grand prince en 1525, avec serment de réparer sa faute.

(70) Actes avec la Pologne, n°. 2, p. 123 et 125.

(71) Ce traité se trouve dans nos archives, au n°. 7.

(72) Strikofsky, liv. XXIV, ch. 4.

(73) Hartknoch, *Alt. und neues Preussen*, 325 et 326.

(74) *Arndt. Liefl. Chron.*, p. 191.

(75) *Voyez* Herberstein, R. M. Comment., p. 48.

(76) *Voyez* actes avec la Turquie, n°. 1, p. 3 et 4; *voyez* aussi Herberstein et le commencement de l'*Histoire du tzar Jean*, par Kourbsky.

(77) *Voyez* les archives du collége des affaires étrangères, parmi les papiers de Miller, dans le *Recueil des anciens actes diplomatiques*, n°. 80, les lettres de Chémyakin au grand prince, et celles de celui-ci à Chémyakin. Herberstein rapporte que Poutivle avait d'abord été gouvernée par le prince Dmitri, renfermé à Moscou par suite de calomnies intentées contre lui par Chémyakin auprès du monarque; que son fils, également appelé Dmitri, s'enfuit chez les Tatars, y embrassa la religion de Mahomet, enleva une fille de condition, par les parens de laquelle il fut assassiné; qu'à la nouvelle de la mort de son fils, Dmitri succomba à sa douleur, en 1519. Il ajoute que par ses calomnies, Chémyaka perdit encore le prince de Koschira. (R. M. p. 51.) Nous ne connaissons ni le prince Dmitri de Poutivle ni celui de Koschira.

(78) (Herberstein, R. M. Comment. 51.) Il y est dit que Chémyakin écrivit à Sigismond par l'entremise du voïévode de Kief, qui envoya sa lettre à Vassili.

(79) *Voyez*, dans les archives du collége des affaires étrangères, le procès de *Maxime-le-Grec*. Voici les expressions de Bersen, officier du grand prince: « Le métro-
» politain a oublié qu'il avait envoyé à Chémyakin une
» lettre écrite de sa propre main, scellée de son sceau,
» où il lui répondait, par serment, de sa sûreté. »

(80) (Herberstein, R. M. Comment. 20.) Varlaam quitta la métropole le 17 décembre 1521, et mourut dans le monastère de Simonof. Daniel fut installé le 27 février 1522.

(81) *Procès de Maxime-le-Grec*. (*Voyez* plus haut,

note 79) : « Le métropolitain donna de vives louanges au » grand prince, disant que Dieu l'avait délivré d'un en- » nemi caché. Et moi (Bersen) ayant demandé qui était » cet ennemi caché, le métropolitain répondit : C'est Ché- » myakin. »

(82) *Voy.* Kourbsky, *Histoire du tzar Jean.* Il raconte que, trompé par des calomniateurs, Vassili fit venir le saint homme de Bielo-Ozero à Moscou, où il fut chargé de fers, et confié à la garde d'un domestique nommé Paul; que, par humanité, la femme de ce dernier cacha Porphyre, formant le projet de lui rendre la liberté; qu'au moment où le domestique, effrayé de la fuite de l'illustre prisonnier, voulut se couper la gorge avec un couteau, Porphyre parut et lui dit : « *Me voici ; exécute l'ordre du* » *grand prince ;* » que Vassili, touché de tant de grandeur d'âme, le fit aussitôt reconduire dans sa paisible retraite, etc.

(83) *Voyez Chronique de Rostof.* 580. Chémaykin vivait encore en 1526.

(84) *Voy.* Herberstein, R. M. Comm. 75 et 76.

(85) (Actes diplomatiques avec la Turquie, n°. 1. 302.) Le grand prince arriva à Nijni-Novgorod avec ses frères, le 23 août.

(86) Herberstein attribue cet événement à des gens achetés par les Russes.

(87) Herberstein, R. M. Comment. p. 73.

(88) Il y a, dans la bibliothèque du synode, un livret numéroté 347, 354, 363, qui contient l'extrait d'une lettre fort curieuse, mais peu authentique, de Païssius, vieillard du monastère de Théraponte, relativement au second mariage de Vassili. Il y est dit que le grand prince voulut savoir ce que pensait de son divorce avec Solomo-

nie le vénérable Vassian, abbé de Saint-Simon, qu'il appelait le soutien de la monarchie, *la consolation de son âme, le charme de son entretien, le maître de son cœur;* que ce saint abbé ayant déclaré adultère ce second mariage, le monarque irrité avait fait conduire l'audacieux vieillard au monastère de Tchoudof; que, d'après le conseil du métropolitain, le grand prince avait écrit aux patriarches grecs pour obtenir leur aveu sur son divorce, mais que ceux-ci l'avaient refusé, notamment celui de Jérusalem, nommé Marc, qui, inspiré par l'esprit de prophétie, répondit: « *Vassili, si tu contractes un second » mariage, tu auras un fils méchant; tes Etats seront en » proie à la terreur et aux larmes; des ruisseaux de sang » vont couler; les têtes des grands tomberont; tes villes » seront dévorées par la flamme;* « qu'alors le métropolitain avait dit: « *Eh bien! nous nous passerons de leur » bénédiction.* »

(89) *Voyez* Kourbsky, *Histoire du tzar Jean,* et Herberstein, R. M. Comm. p. 58.

(90) (Herberstein, R. M. Comm. p. 18 et 19.) Elle arracha le capuchon des mains du métropolitain, le jeta par terre, le foula aux pieds, dit cet historien, ajoutant que Chigona la frappa, en lui disant: « Osez-vous bien résister à la » volonté du monarque? *Et vous,* demanda l'infortunée, » *de quel droit osez-vous lever la main sur moi?* Au nom » du grand prince, répondit Chigona. »

(91) Herberstein, R. M. Comment. p. 19.

(92) Herberstein, R. M. Comm. p. 96. *Cum enim alteram uxorem duxisset, totam barbam abraserate: quod nunquam ab alio principe factum perhibebant.*

(93) *Chron. de Nicon*, année 1521, et Paul Jove, *de legatione Basilii, magni principis Moscoviæ.*

(94) *Voy.* Paul Jove, *de legatione, etc.* Vers cette époque, Alberto Campenze écrivait ses *Lettere intorno le Cose di Moscovia al beat. Padro Clemente VII*, conjurant le pape d'employer tous ses efforts pour réunir les Russes à l'Église latine. Albert avait beaucoup entendu parler de la Russie par son père et ses frères, qui y avaient demeuré long-temps ; mais toutes les notions géographiques qu'il en donne sont extraites de Mathieu Miechovsky.

(95) (Herberstein, R. M. Comment., p. 99, 100, 112, et Actes de nos relations avec la Pologne, n°. 2, p. 133 et 134.) Dans un supplément à la réponse donnée par Sigismond aux ambassadeurs de Charles et de Ferdinand, et qui se trouve dans les Mémoires du cardinal Albertrandi, à la bibliothèque du Vatican, il est dit que, d'après une instruction secrète, ils devaient entretenir la haine de Vassili contre le roi, et même faire éclater la guerre entre eux, afin que Ferdinand d'Autriche pût s'emparer plus aisément de la Hongrie et de la Bohême. On pouvait le penser, mais cela était faux.

(96) *Voy.* Dalin. Gesch. des R. Schw. t. III, p. 74, ainsi que l'original de ce traité, confirmé à Novgorod le 3 avril 1524, et qui se trouve en latin dans les archives de notre collége des affaires étrangères. Voici les signatures qui s'y trouvent : 1. *ad hanc cedulam electi regis Svecie Gostafui ego orator Chanatus Erici mandavi Capellano meo Iohanni Erasmo pro me apponere manum, quia ego scribere nesciò.* — 2. *Orator Nicolai.* — 3. *Orator presbyter Iohannes canonicus aboensis.*

(97) (*Voy.* Herberstein, R. M. Comment., p. 33, et Dalin., t. III, p. 112.) A cet effet, Vasa envoya itérativement à Moscou Eric Flemming, qui n'en sortit qu'après la mort de Vassili.

(98) Actes de nos relations avec la Turquie, n°. 1, p. 290 et 334. Skinder mourut à Moscou en 1530.

(99) *Voy.* Chron. de Kazan; il y est dit: Kazan resta pendant trois jours désert et sans défense; les Russes y levèrent d'avance les revenus et les contributions pour trois ans. Aucun voïévode ne voulut y rester. Belzky s'y enrichit considérablement; et indépendamment du métropolitain, il eut encore pour défenseur Parthénius, abbé de la Trinité. Belzky resta cinq ans en prison.

(100) Au mois de janvier 1533.

(101) Chron. de Rostof, p. 587: « Au moment de sa » naissance (de Jean) se fit entendre tout à coup un ef- » froyable tonnerre, et par toute la Russie l'on vit des » éclairs, comme si le monde entier eût été prêt à s'é- » branler. » Selon d'autres chroniques, cette tempête extraordinaire n'eut lieu qu'à Novgorod.

(102) Le 22 février 1533. — Le prince Siméon, frère de Jean, mourut le 26 juin 1518, et le prince André le 14 février 1521.

(103) *Voy.* Actes de nos relations avec la Crimée, n°. 7, p. 69 et 76.

(104) Chron. de Rostof, p. 594: « Beaucoup de gens pen- » saient et se disaient qu'il y aurait quelque changement » dans l'empire. »

(105) *Voy.* Recueil des actes politiques, p. 416. Ce fut en 1523, lorsqu'il se disposait à marcher contre Kazan, que le grand prince confirma ce premier testament, qui nous est inconnu. — Dans la chronique pskovienne: « Vassili » nomma son fils grand prince de son vivant, et ordonna » à un petit nombre de ses boyards de le surveiller jusqu'à » l'âge de quinze ans. »

(106) Dans le livre des Degrés (*Stépennaïa Kniga*) il est

dit que Vassili bénit son fils avec la croix de Monomaque, et qu'il lui remit la couronne, le diadème, le sceptre et tout l'habillement royal de cet ancien grand prince.

(107) Le 24 août 1531, Vassili engagea par serment le prince Youri Ivanovitch, son frère, à lui être fidèle ainsi qu'à son fils. Cet acte est écrit mot pour mot comme les anciens traités des anciens grands princes de Moscou avec les princes apanagés leurs cadets.

(108) Paul Jove, p. 129. *Specie corporis eximiâ.* Nous avons des portraits de Vassili que l'on croit des copies de l'original contemporain.

(109) Cinq de ces lettres se sont conservées dans nos archives. (*Voy.* ancienne Bibliothèque russe, t. III, p. 99.)

(110) Chron. de Nicon, p. 184, et Herberstein, R. M Comment., p. 11.

(111) Herberstein, R. M. Comm., p. 31.

(112) *Voyez*, dans la bibliothèque du couvent de la Trinité, le recueil des ouvrages de Maxime-le-Grec, au nombre de cent trente-quatre.

(113) *Voy.* Kourbsky, *Histoire du tzar Jean.*

(114) *Pauli Jovii, de Leg.* 129.

(115) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 96.

(116) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 99.

(117) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 34.

(118) François da Collo raconte qu'à son entrée, il y avait sous les armes, depuis le Kremlin jusqu'à l'hôtel des ambassadeurs, quarante mille soldats richement habillés.

(119) *Voyez* Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 89, 101, et Trattamento, 53. François da Collo écrit, au sujet de l'éclairage des rues : « Erano disposti et accesi » *lumi di tiglia* di altezza d'un passo, dall' una et dall' » altra parte della strada, discosti l' un da l' altro intorno à

« due passi. » Qu'entend-on ici par *lumi di tiglia?* Ce n'était point sans doute des éclats enflammés de bois de tilleul, mais des fagots de bois de résine, allumé. — A table, le grand prince fit approcher les ambassadeurs, et il demanda entre autres à Herberstein s'il se faisait la barbe? Oui, prince, répondit le baron, *et nous aussi*, répliqua Vassili.

(120) Actes de nos relations avec la Prusse, p. 214.

(121) Actes de nos relations avec la Prusse, p. 43. François da Collo parle d'un médecin nommé *Nicolas*, qui se trouvait alors à Moscou : *Maestro Nicolo Lubacense, professor di medicina et di astrologia, et di tutte le scienze fondatissimo :* c'est apparemment Nicolas Luef. Il raconta beaucoup de choses intéressantes à da Collo, au sujet des monts Ourals.

(122) Actes de nos relations avec la Turquie, p. 222, 249, et François da Collo, p. 51.

(123) *Voyez* dans l'indicateur des lois russes, t. I, n. 81, 86, le code du tzar Jean Vassiliévitch.

(124) *Voyez* Chronique de Nicon. Les fossés du Kremlin furent garnis de briques en 1508. La forteresse de Nijni-Novgorod fut construite à la même époque, celle de Toula en 1520; celle de Kolomna commencée en 1525 et achevée en 1531.

(125) *Voyez* dans la bibliothèque du Synode, le manuscrit folio 87, p. 407 : *Concile tenu dans la chrétienne ville de Vilna.* (18 janvier 1509.)

(126) (Chronique de Rostof, p. 578.) Le grand prince se rendit alors avec son épouse à Yaroslaf et dans d'autres villes. (*Voyez* aussi Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 451.)

(127) *Voyez* Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 36,

37, et dans les supplémens à l'ancienne traduction allemande de Herberstein, imprimés à Bâle en 1567, p. 204. François da Collo écrit qu'il y avait dans l'armée russe quarante mille hommes de cavalerie, qui, ajoute-t-il, ne recevaient point de solde; mais servaient uniquement par amour, crainte et obéissance. (*Per amore*, *timore ed obedienza.*)

(128) *Voyez* Paul Jove, p. 128, et Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 21, 36, 38, 40.

(129) *Voyez* Herberstein, p. 42, 45, 49, 53—59, et Paul Jove, p. 126—128. L'interprète Dmitri s'entretenant avec Jove de notre miel sauvage, lui raconta qu'un paysan, son voisin, étant descendu dans le creux d'un arbre, s'y noya presque dans le miel; pendant deux jours il s'en nourrit, cria, fit de vains efforts pour en sortir. Enfin, heureusement un ours s'avance à reculons dans le même creux: aussitôt le paysan le saisit par la queue, et pousse de grands cris; l'animal s'effraie, s'enfuit et de la sorte retire le paysan. — François da Collo estimait à cent ducats les plus belles zibelines. Il donne à ce qu'il paraît le nom de peaux de chiens à celles de loups: *Pelli di cani, che eccedono di bellezza et di pretio le pelli de' lupi cervieri.* Il raconte plus loin que dans les pays où l'on prend les martres-zibelines, on attelle des traîneaux avec des chiens.

(130) (Herberstein, p. 42) Les monnaies pskoviennes portaient une tête d'homme, mais si grossièrement faite, qu'Herberstein la prit pour un bœuf. Selon lui les anciennes monnaies moscovites portaient l'image d'une rose.

(131) Herberstein, p. 45, 46, et Contarini dans Bergeron, p. 53. C'est à tort que François da Collo écrit qu'en 1518, il n'y avait qu'une seule église de pierre en Russie,

celle de l'Assomption au Kremlin. Il parle de quatre ou cinq maisons de pierres bâties par des architectes italiens dans le Kremlin, dont il dit que les murs étaient *de bois*.

(132) Herberstein, p. 41 et 56.

(133) Herberstein, p. 36.

(134) Herberstein, p. 40. La preuve qu'il y avait des hommes qui vendaient leur liberté, c'est l'art. 77 du code de Jean, dans lequel il est dit : « *Si un paysan se vend* » *comme esclave.....* »

(135) Herberstein, p. 36, 40, 56. Tout le monde connaît le vin *de la Romanée*. Il est probable qu'il était apporté en Russie par les marchands allemands. A présent encore dans les cabarets russes, on donne ce nom à une liqueur *rouge*, composée d'eau-de-vie de grain, de myrtilles noires, de canneberges et de miel.

(136) Paul Jove, p. 127.

(137) Paul Jove, *De Leg*. etc.; p. 129. François da Collo : Du vivant même de son père, le grand prince Vassili, intentionné de se marier, fit publier dans toute la Russie, que l'on eût à choisir indistinctement pour lui les plus belles filles de toutes les conditions. On en amena à Moscou plus de cinq cents, dont on choisit d'abord trois cents, puis deux cents, puis cent, et enfin dix seulement, qui furent examinées par des sages-femmes. De ces dix, Vassili fit choix de Solomonie, qu'il épousa ; mais il n'eut pas le plaisir d'être père, aussi estimait-il si peu sa femme, que me trouvant à Moscou, je fus obligé d'intercéder pour la liberté de son frère, jeté en prison pour une faute très-légère.

(138) Cette description de la noce de Vassili est imprimée dans l'ancienne bibliothèque russe, t. XIII, p. 5.

(139) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 92.

(140) Paul Jove, de Legat., p. 128.

(141) Herberstein, Rer. Mosc. Comment., p. 74.

(142) Herberstein, p. 60—89. Lerberg, dans son opinion sur le pays des Yougres, présume que sous le nom d'*hommes noirs* du commerce de Sibérie, il faut entendre les marchands indiens ou bukhares, et que les *Groutintsi* doivent être les *Gautsinzi*, dont parle Strahlenberg dans sa description de la Sibérie, et qui demeuraient près de Tomsk, c'est-à-dire, des Tatars idolâtres, au nombre de plus de deux cents familles. Müller, dans son histoire de Sibérie, les appelle *Eudchtintzi*. (*V. Lerberg*, *Untersuchung*, p. 38 et suiv.) Herberstein connaissait la géographie de la Russie beaucoup mieux que François da Collo, qui dit des absurdités sur le cours du Don, du Volga, de la Dvina. (*Voyez* son Trattamento, etc., p. 56.)

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU SEPTIÈME VOLUME.

ERRATA

POUR LE TOME VII DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Pag.	lig.	
96,	15,	*qu'il s'emparerait de la petite ville de Metchersk, occupée par un Tsarevitch au service de Schig-Alei*, lisez *qu'il reprendrait la petite ville de Metchersk, donnée par lui à un Tsaréвitch d'Astrakhan, Schig-Alei, qui venait d'entrer au service de la Russie.*
131,	22,	*Makhmet-Ghireï*, lisez *Makhmet-Amin.*
131,	27,	*son fils Sahib*, lisez *son frère Sahib.*
137,	15,	*mais cette fuite était une ruse concertée entre eux*, lisez *mais cette tranquillité apparente des Tatars n'était qu'une ruse.*
146,	8,	*parmi les sujets d'Albert*, lisez *parmi les Chevaliers et leurs sujets.*
149,	6,	*à qui elles étaient tombées en partage*, lisez *d'après son testament.*
153,	1,	*une lettre adressée à Vassili, lui donnait connaissance d'un complot qui menaçait ses jours, ainsi que ceux du Métropolitain*, lisez *invité par Vassili et le Métropolitain, qui lui promirent une parfaite sécurité, etc.*
178,	10,	*de son oncle*, lisez *de son aïeul.*
311,	5,	*Herman de Briouguenai, archevêque de Riga, supplia*, lisez *Herman de Bruggeney et l'archevêque de Riga supplièrent etc.*
335,	8,	*bien qu'Islam, doué d'ailleurs de qualités propres*

Pag. lig.

à faire un bon Souverain, lisez *bien qu'Islam, gagné par les présents du Roi de Pologne*, etc.

336, 27, *Livoniens*, lisez *Lithuaniens.*

340, 7, *La mort d'un Prince qui soutenait en Tauride le pouvoir de Sahib*, lisez *la mort d'Islam, augmentant le pouvoir de Sahib en Tauride.*

341, 14, *répandus aux environs du Volga avec les Cosaques de Metchersk, leurs fidèles alliés*, lisez *dispersés aux environs du Volga par nos fidèles Cosaques de Metchersk.*

344, 19, *Prousk, où se trouvait autrefois la grande ville*, lisez *où se trouvait autrefois l'ancienne ville de ce nom.*

371, 6, *inintelligibles*, lisez *intelligibles.*

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DK 40 K33 v.7
Karamzin, Nikolai Mikhailovich
Histoire de l'empire de Russie

